IL POLIFILO
VIA BORGONUOVO 3
MILANO

LES

COMÉDIES

DE MONSIEUR

DE MARIVAUX,

Jouées sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, rue Saint-Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXII.

Avec Approbations & Privilége du Roi.

TOME PREMIER.

ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR.

LA SURPRISE DE L'AMOUR.

LA DOUBLE INCONSTANCE.

LE PRINCE TRAVESTI.

L'on trouve aussi dans la même Boutique, les autres Comédies de cet Auteur.

PIÉCES DU THÉATRE ITALIEN
de M. DE MARIVAUX, *qui se vendent chez le même Libraire.*

Arlequin poli par l'Amour, Comédie.
La Surprise de l'Amour, Comédie.
La double Inconstance, Comédie.
Le Prince travesti, Comédie.
La Fausse Suivante, Comédie.
L'Isle des Esclaves, Comédie.
L'Héritier de Village, Comédie.
Le Jeu de l'Amour & du Hasard, Comédie.

Le même Libraire vend aussi ;

Le Théâtre Italien, ou Recueil général de toutes les Comédies & Scenes Françoises représentées par les Comédiens Italiens du Roi, avec les Airs gravés & les Figures à chaque Comédie, par Ghérardi, *in*-12, 6 *vol. figures.* 1741.

Le nouveau Théâtre Italien, ou Recueil des Piéces représentées par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, depuis leur établissement en 1716 jusqu'à présent, avec les Airs des Vaudevilles gravés à la fin de chaque Volume, 9 *vol. in*-12. 1733.

Les Parodies du Théâtre Italien, avec les Airs gravés, 4 *vol. in*-12. 1738.

Le Théâtre de Mademoiselle Barbier, *in*-12. 1745.

Le Théâtre de MM. de Brueys & Palaprat, *in*-12. 5 *vol.* 1756.

Les Œuvres de M. du Fresny, *in*-12. 4 *vol.* 1747, avec les Airs gravés.

Les Œuvres de M. Autreau, 4 *vol.* avec les Airs gravés.

ACTEURS.

LA FÉE.

TRIVELIN, Domeſtique de la Fée.

ARLEQUIN, jeune homme enlevé par la Fée.

SILVIA, Bergere, Amante d'Arlequin.

Un BERGER, Amoureux de Silvia.

Autre BERGERE, Couſine de Silvia.

Troupe de DANSEURS & CHANTEURS.

Troupe de LUTINS.

ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente le Jardin de la Fée.

LA FÉE, TRIVELIN.

TRIVELIN *à la Fée qui ſoupire.*

Vous ſoupirez, Madame, & malheureuſement pour vous, vous riſquez de ſoupirer long-temps ſi votre raiſon n'y met ordre; me permettrez-vous de vous dire ici mon ſentiment?

LA FÉE.

Parle.

TRIVELIN.

Le jeune homme que vous avez enlevé à ſes parens, eſt un beau brun, bien fait; c'eſt la figure la plus charmante du monde; il dormoit dans un bois quand vous le vîtes, & c'étoit aſſurément voir l'Amour endormi : je ne ſuis donc point ſurpris du penchant ſubit qui vous a pris pour lui.

LA FÉE.

Eſt-il rien de plus naturel que d'aimer ce qui eſt aimable ?

TRIVELIN.

Oh ſans doute : cependant avant cette aventure, vous aimiez aſſez le grand Enchanteur Merlin.

LA FÉE.

Eh bien, l'un me fait oublier l'autre : cela eſt encore fort naturel.

TRIVELIN.

C'eſt la pure nature; mais il reſte une petite obſervation à faire : c'eſt que vous enlevez le jeune homme endormi, quand peu de jours après vous allez épouſer le même Merlin qui en a votre parole. Oh ! cela devient ſérieux; & entre nous c'eſt prendre la nature un peu trop à la lettre. Cependant paſſe encore : le pis qu'il en pouvoit arriver, c'étoit d'être infidele; cela feroit très-vilain dans un homme :

mais dans une femme, cela eſt plus ſupportable. Quand une femme eſt fidele, on l'admire : mais il y a des femmes modeſtes qui n'ont pas la vanité de vouloir être admirées ; vous êtes de celles-là : moins de gloire, & plus de plaiſir, à la bonne heure.

LA FÉE.

De la gloire à la place où je ſuis ? je ſerois une grande dupe de me gêner pour ſi peu de choſe.

TRIVELIN.

C'eſt bien dit, pourſuivons. Vous portez le jeune homme endormi dans votre Palais, & vous voilà à guetter le moment de ſon réveil ; vous êtes en habit de conquête & dans un attirail digne du mépris généreux que vous avez pour la gloire ; vous vous attendiez de la part du beau garçon à la ſurpriſe la plus amoureuſe ; il s'éveille, & vous ſalue du regard le plus imbécille que jamais nigaud ait porté ; vous vous approchez, il bâille deux ou trois fois de toutes ſes forces, s'allonge, ſe retourne & ſe rendort. Voilà l'hiſtoire curieuſe d'un réveil qui promettoit une ſcene ſi intéreſſante. Vous ſortez en ſoupirant de dépit, & peut-être chaſſée par un ronflement de baſſe-taille, auſſi nourri qu'il en ſoit ; une heure ſe paſſe, il ſe ré-

veille encore, & ne voyant perſonne auprès de lui, il crie : eh ! A ce cri galant, vous rentrez; l'Amour ſe frottoit les yeux. Que voulez-vous, beau jeune homme, lui dites-vous ? je veux goûter, moi, répond-il; mais n'êtes vous point ſurpris de me voir ? ajoutez-vous ; eh : mais, oui, repart-il. Depuis quinze jours qu'il eſt ici, ſa converſation a toujours été de la même force ; cependant vous l'aimez, & qui pis eſt, vous laiſſez penſer à Merlin qu'il va vous épouſer, & votre deſſein, m'avez-vous dit, eſt, s'il eſt poſſible, d'épouſer le jeune homme. Franchement, ſi vous les prenez tous deux, ſuivant toutes les régles, le ſecond mari doit gâter le premier.

LA FÉE.

Je vais te répondre en deux mots : la figure du jeune homme en queſtion m'enchante ; j'ignorois qu'il eût ſi peu d'eſprit quand je l'ai enlevé. Pour moi, ſa bêtiſe ne me rebute point : j'aime, avec les graces qu'il a déja, celles que lui prêtera l'eſprit quand il en aura. Quelle volupté de voir un homme auſſi charmant, me dire à mes pieds, je vous aime. Il eſt déja le plus beau brun du monde : mais ſa bouche, ſes yeux, tous ſes traits ſeront adorables, quand un peu d'amour les aura retouchés ; mes ſoins réuſſiront peut-être à lui en inſ-

pirer. Souvent il me regarde; & tous les jours je touche au moment où il peut me ſentir & ſe ſentir lui-même. Si cela lui arrive; ſur le champ j'en fais mon mari; cette qualité le mettra alors à l'abri des fureurs de Merlin : mais avant cela, je n'oſe mécontenter cet Enchanteur, auſſi puiſſant que moi, & avec qui je différerai le plus long-temps que je pourrai.

TRIVELIN.

Mais ſi le jeune homme n'eſt jamais, ni plus amoureux, ni plus ſpirituel; ſi l'éducation que vous tâchez de lui donner, ne réuſſit pas, vous épouſerez donc Merlin ?

LA FÉE.

Non; car en l'épouſant même, je ne pourrois me déterminer à perdre de vûe l'autre : & ſi jamais il venoit à m'aimer, toute mariée que je ſerois, je veux bien te l'avouer, je ne me fierois pas à moi.

TRIVELIN.

Oh, je m'en ſerois bien douté, ſans que vous me l'euſſiez dit : Femme tentée, & femme vaincue, c'eſt tout un. Mais je vois notre bel imbécille qui vient avec ſon maître à danſer.

SCENE II.

ARLEQUIN *entre la tête dans l'eſtomac, ou de la façon niaiſe dont il voudra.*

SON MAITRE A DANSER, LA FÉE, TRIVELIN.

LA FÉE.

EH bien, aimable enfant, vous me paroiſſez triſte : y a-t-il quelque choſe ici qui vous déplaiſe ?

ARLEQUIN.

Moi, je n'en ſais rien.

TRIVELIN *rit.*

LA FÉE *à Trivelin.*

Oh ! je vous prie, ne riez pas, cela me fait injure ; je l'aime, cela vous ſuffit pour le reſpecter.

Pendant ce temps Arlequin prend des Mouches, la Fée continue à parler à Arlequin.

Voulez-vous bien prendre votre leçon, mon cher enfant?

ARLEQUIN *comme n'ayant pas entendu.*

Hem.

LA FÉE.

Voulez-vous prendre votre leçon, pour l'amour de moi?

ARLEQUIN.

Non.

LA FÉE.

Quoi ! vous me refusez si peu de chose, à moi qui vous aime ?

Alors Arlequin lui voit une grosse bague au doigt, il lui va prendre la main, regarde la bague, & leve la tête en se mettant à rire niaisement.

LA FÉE.

Voulez-vous que je vous la donne ?

ARLEQUIN.

Oui da.

LA FÉE *tire la bague de son doigt, & la lui présente; comme il la prend grossiérement, elle lui dit :*

Mon cher Arlequin, un beau garçon comme vous, quand une Dame lui présente quelque chose, doit baiser la main en le recevant.

Arlequin alors prend goulument la main de la Fée qu'il baise.

LA FÉE *dit à Trivelin.*

Il ne m'entend pas : mais du moins sa mépriſe m'a fait plaisir.

Elle ajoute :

Baisez la vôtre à présent.

Arlequin alors baise le dessus de sa main.

La Fée soupire, & lui donnant sa bague, lui dit :

La voilà, en revanche recevez votre leçon. *Alors le Maître à danser apprend à Arlequin à faire la révérence.*

Arlequin égaye cette Scene de tout ce que son génie peut lui fournir de propre au sujet.

ARLEQUIN.

Je m'ennuie.

LA FÉE.

En voilà donc assez; nous allons tâcher de vous divertir.

Arlequin alors saute de joie du divertissement proposé, & dit en riant:

Divertir, divertir.

SCENE III.

Une Troupe de Chanteurs & Danseurs.

LA FÉE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

La Fée fait asseoir Arlequin alors auprès d'elle sur un banc de gason, qui sera auprès de la grille du Théâtre; pendant qu'on danse, Arlequin siffle.

UN CHANTEUR *à Arlequin.*

BEAU brunet, l'amour vous appelle.

A ce vers Arlequin se leve niaisement, & dit:

Je ne l'entends pas, où eſt-il ? *Il l'appelle.* Hé, hé.

LE CHANTEUR *continue.*

Beau brunet, l'amour vous appelle.

ARLEQUIN *en ſe raſſeoyant dit :*

Qu'il crie donc plus haut,

LE CHANTEUR *continue en lui montrant la Fée.*

Voyez-vous cet objet charmant,
Ses yeux dont l'ardeur étincelle,
Vous répétent à tout moment :
Beau brunet, l'amour vous appelle.

ARLEQUIN *alors en regardant les yeux de la Fée dit :*

Dame, cela eſt drôle !

UNE CHANTEUSE BERGERE *vient, & dit à Arlequin :*

Aimez, aimez, rien n'eſt ſi doux.

ARLEQUIN *là-deſſus répond :*

Apprenez, apprenez-moi cela.

LA CHANTEUSE *continue en le regardant.*

Ah ! que je plains votre ignorance !
Quel bonheur pour moi quand j'y penſe,

Elle montre le Chanteur.

Qu'Atis en ſache plus que vous !

LA FÉE *alors en ſe levant dit à Arlequin :*

Cher Arlequin, ces tendres Chanſons ne vous inſpirent-elles rien? Que ſentez-vous?

ARLEQUIN.

Je ſens un grand appétit.

TRIVELIN.

C'eſt-à-dire, qu'il ſoupire après ſa collation. Mais voici un Payſan qui veut vous donner le plaiſir d'une danſe de village, après quoi nous irons manger.

UN PAYSAN *danſe.*

LA FÉE *ſe raſſied, & fait aſſeoir Arlequin qui s'endort; quand la danſe finit, la Fée le tire par le bras, & lui dit en ſe levant:*

Vous vous endormez, que faut-il donc faire pour vous amuſer?

ARLEQUIN *en ſe réveillant pleure.*

Hi, hi, hi, mon pere, eh, je ne vois point ma mere.

LA FÉE *à Trivelin.*

Emmenez-le, il ſe diſtraira peut-être en mangeant, du chagrin qui le prend; je ſors d'ici pour quelques momens; quand il aura fait collation, laiſſez-le ſe promener où il voudra.

Ils ſortent tous.

SCENE IV.

La Scene change & repréſente au loin quelques Moutons qui paiſſent.

Silvia entre ſur la Scene en habit de Bergere, une houlette à la main, un Berger la ſuit.

SILVIA, LE BERGER.

LE BERGER.

Vous me fuyez belle Silvia !

SILVIA.

Que voulez-vous que je faſſe, vous m'entretenez d'une choſe qui m'ennuie, vous me parlez toujours d'amour.

LE BERGER.

Je vous parle de ce que je ſens.

SILVIA.

Oui, mais je ne ſens rien moi.

LE BERGER.

Voilà ce qui me déſeſpere.

SILVIA.

Ce n'eſt pas ma faute ; je ſais bien que toutes nos Bergeres ont chacune un Berger qui ne les quitte point ; elles me diſent qu'elles aiment, qu'elles ſoupirent, elles y trouvent leur plaiſir ; pour moi, je ſuis bien

malheureuſe, depuis que vous dites que vous ſoupirez pour moi, j'ai fait ce que j'ai pu pour ſoupirer auſſi, car j'aimerois autant qu'une autre à être bien-aiſe. S'il y avoit quelque ſecret pour cela, tenez, je vous rendrois heureux tout-d'un-coup, car je ſuis naturellement bonne.

LE BERGER.

Hélas! pour de ſecret je n'en ſais point d'autre que celui de vous aimer moi-même.

SILVIA.

Apparemment que ce ſecret-là ne vaut rien, car je ne vous aime point encore, & j'en ſuis bien fâchée; comment avez-vous fait pour m'aimer, vous?

LE BERGER.

Moi! je vous ai vûe: voilà tout.

SILVIA.

Voyez quelle différence; & moi, plus je vous vois, & moins je vous aime; n'importe, allez, allez, cela viendra peut-être: mais ne me gênez point: par exemple, à préſent, je vous haïrois ſi vous reſtiez ici.

LE BERGER.

Je me retirerai donc, puiſque c'eſt vous plaire: mais pour me conſoler, donnez-moi votre main que je la baiſe.

SILVIA.

SILVIA.

Oh non ! on dit que c'eſt une faveur, & qu'il n'eſt pas honnête d'en faire, & cela eſt vrai, car je ſais bien que les Bergeres ſe cachent de cela.

LE BERGER.

Perſonne ne nous voit.

SILVIA.

Oui; mais puiſque c'eſt une faute, je ne veux point la faire qu'elle ne me donne du plaiſir comme aux autres.

LE BERGER.

Adieu donc, belle Silvia, ſongez quelquefois à moi.

SILVIA.

Oui, oui.

SCENE V.

SILVIA, ARLEQUIN, *mais il ne vient qu'un moment après que Silvia a été ſeule.*

SILVIA.

QUE ce Berger me déplaît avec ſon amour ! toutes les fois qu'il me parle, je ſuis toute de méchante humeur. *Et puis voyant Arlequin :* Mais qui eſt-ce qui vient là ! ah mon Dieu, le beau garçon !

ARLEQUIN *entre en jouant au volant, il vient de cette façon jusqu'aux pieds de Silvia : là, en jouant, il laisse tomber le volant, & en se baissant pour le ramasser, il voit Silvia, il demeure étonné & courbé; petit à petit & par secousses, il se redresse le corps : quand il s'est entiérement redressé, il la regarde; elle honteuse, feint de se retirer, dans son embarras, il l'arrête, & dit :*

Vous êtes bien pressée.

SILVIA.

Je me retire, car je ne vous connois pas.

ARLEQUIN.

Vous ne me connoissez pas ! tant-pis; faisons connoissance, voulez-vous ?

SILVIA, *encore honteuse.*

Je le veux bien.

ARLEQUIN *alors s'approche d'elle, & lui marque sa joie par de petits ris, & dit :*

Que vous êtes jolie !

SILVIA.

Vous êtes bien obligeant.

ARLEQUIN.

Oh point, je dis la vérité.

SILVIA, *en riant un peu à son tour.*

Vous êtes bien joli aussi, vous.

ARLEQUIN.

Tant mieux : où demeurez-vous ? je vous irai voir.

SILVIA.

Je demeure tout près : mais il ne faut pas venir ; il vaut mieux nous voir toujours ici, parce qu'il y a un Berger qui m'aime, il feroit jaloux, il nous suivroit.

ARLEQUIN.

Ce Berger-là vous aime !

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Voyez donc cet impertinent, je ne le veux pas moi. Eſt-ce que vous l'aimez, vous ?

SILVIA.

Non, je n'en ai jamais pu venir à bout.

ARLEQUIN.

C'eſt bien fait, il faut n'aimer perſonne que nous deux ; voyez ſi vous le pouvez.

SILVIA.

Oh, de reſte, je ne trouve rien de ſi aiſé.

ARLEQUIN.

Tout de bon ?

SILVIA.

Oh, je ne mens jamais : mais où demeurez-vous auſſi ?

ARLEQUIN *lui montrant du doigt.*

Dans cette grande maiſon.

SILVIA.

Quoi, chez la Fée !

ARLEQUIN.

Oui.

SILVIA, *triſtement.*

J'ai toujours eu du malheur.

ARLEQUIN, *triſtement auſſi.*

Qu'eſt-ce que vous avez, ma chere amie ?

SILVIA.

C'eſt que cette Fée eſt plus belle que moi, & j'ai peur que notre amitié ne tienne pas.

ARLEQUIN, *impatiemment.*

J'amerois mieux mourir.

Et puis tendrement.

Allez, ne vous affligez pas, mon petit cœur.

SILVIA.

Vous m'aimerez donc toujours ?

ARLEQUIN.

Tant que je ſerai en vie.

SILVIA.

Ce ſeroit bien dommage de me tromper, car je ſuis ſi ſimple : mais mes moutons s'écartent, on me gronderoit s'il s'en perdoit quelqu'un : il faut que je m'en aille. Quand reviendrez-vous ?

ARLEQUIN, *avec chagrin.*

Oh, que ces moutons me fâchent !

SILVIA.

Et moi aussi, mais que faire; serez-vous ici sur le soir ?

ARLEQUIN.

Sans faute.

En disant cela, il lui prend la main, & il ajoute :

Oh les jolis petits doigts !

Il lui baise la main, & dit :

Je n'ai jamais eu de bonbon si bon que cela.

SILVIA, *rit, & dit :*

Adieu donc, *& puis à part.* Voilà que je soupire, & je n'ai point eu de secret pour cela.

Elle laisse tomber son mouchoir en s'en allant : Arlequin le ramasse & la rappelle pour le lui donner.

ARLEQUIN.

Mon amie.

SILVIA.

Que voulez-vous, mon Amant ? *& puis voyant son mouchoir entre les mains d'Arlequin.* Ah ! c'est mon mouchoir, donnez.

ARLEQUIN *le tend, & puis retire la main; il hésite, & enfin il le regarde, & dit :*

Non, je veux le garder, il me tiendra compagnie : qu'est-ce que vous en faites ?

SILVIA.

Je me lave quelquefois le visage; & je m'essuie avec.

ARLEQUIN, *en le déployant.*

Et par où vous sert-il, afin que je le baise par-là.

SILVIA, *s'en allant.*

Par-tout : mais j'ai hâte, je ne vois plus mes moutons : adieu jusqu'à tantôt.

ARLEQUIN *la salue en faisant des singeries, & se retire aussi.*

SCENE VI.

La Scene change, & représente le Jardin de la Fée.

LA FÉE, TRIVELIN.

LA FÉE.

EH bien ! notre jeune homme a-t-il goûté ?

TRIVELIN.

Oui, goûté comme quatre : il excelle en fait d'appétit.

LA FÉE.

Où est il à présent ?

TRIVELIN.

Je crois qu'il joue au volant dans les prairies : mais, j'ai une nouvelle à vous apprendre.

LA FÉE.

Quoi, qu'eſt-ce que c'eſt?

TRIVELIN.

Merlin eſt venu pour vous voir.

LA FÉE.

Je ſuis ravie de ne m'y être point rencontrée; car c'eſt une grande peine que de feindre de l'amour pour qui l'on n'en ſent plus.

TRIVELIN.

En vérité, Madame, c'eſt bien dommage que ce petit innocent l'ait chaſſé de votre cœur. Merlin eſt au comble de la joie, il croit vous épouſer inceſſamment. Imagines-tu quelque choſe de ſi beau qu'elle, me diſoit-il tantôt, en regardant votre portrait? Ah, Trivelin, que de plaiſirs m'attendent! mais je vois bien que de ces plaiſirs-là, il n'en tâtera qu'en idée, & cela eſt d'une triſte reſſource quand on s'en eſt promis la belle & bonne réalité. Il reviendra, comment vous tirerez-vous d'affaire avec lui?

LA FÉE.

Juſqu'ici je n'ai point encore d'autre parti à prendre que de le tromper.

TRIVELIN.

Eh! n'en ſentez-vous pas quelque remords de conſcience?

LA FÉE.

Oh! j'ai bien d'autres choſes en tête; qu'à m'amuſer à conſulter ma conſcience ſur une bagatelle.

TRIVELIN, *à part.*

Voilà ce qui s'appelle un cœur de femme complet.

LA FÉE.

Je m'ennuie de ne point voir Arlequin; je vais le chercher: mais le voilà qui vient à nous. Qu'en dis-tu, Trivelin? Il me ſemble qu'il ſe tient mieux qu'à l'ordinaire.

SCENE VII.

Arlequin arrive tenant en main le mouchoir de Silvia qu'il regarde, & dont il ſe frotte tout doucement le viſage.

LA FÉE, TRIVELIN.

LA FÉE, *continuant de parler à Trivelin.*

JE ſuis curieuſe de voir ce qu'il fera tout ſeul, mets-toi à côté de moi, je vais tourner mon anneau qui nous rendra inviſibles.

ARLEQUIN *arrive au bord du Théâtre & il ſaute en tenant le mouchoir de Silvia.*

il

il le met dans ſon ſein, il ſe couche & ſe roule deſſus, & tout cela gaiement.

LA FÉE *à Trivelin.*

Qu'eſt-ce que cela veut dire ? Cela me paroît ſingulier. Où a-t-il pris ce mouchoir ? ne ſeroit-ce pas un des miens qu'il auroit trouvé ? Ah ! ſi cela étoit, Trivelin, toutes ces poſtures-là ſeroient peut-être de bon augure.

TRIVELIN.

Je gagerois moi que c'eſt un linge qui ſent le muſc.

LA FÉE.

Oh non ! je veux lui parler ; mais éloignons-nous un peu, pour feindre que nous arrivons.

Elle s'éloigne de quelques pas, pendant qu'Arlequin ſe promene en long en chantant.

Ter li ta ta li ta.

LA FÉE.

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN *en tirant le pied, & mettant le mouchoir ſous ſon bras :*

Je ſuis votre très-humble Serviteur.

LA FÉE, *à part à Trivelin.*

Comment ! voilà des manieres ! Il ne m'en a jamais tant dit depuis qu'il eſt ici.

ARLEQUIN *à la Fée.*

Madame, voulez-vous avoir la bonté de vouloir bien me dire comment on eſt

quand on aime bien une perſonne ?

LA FÉE *charmée à Trivelin.*

Trivelin, entends-tu ? *Et puis à Arlequin.* Quand on aime, mon cher enfant, on ſouhaite toujours de voir les gens, on ne peut ſe ſéparer d'eux ; on les perd de vue avec chagrin : enfin on ſent des tranſports, des impatiences, & ſouvent des deſirs.

ARLEQUIN, *en ſautant d'aiſe, & comme à part.*

M'y voilà.

LA FÉE.

Eſt-ce que vous ſentez tout ce que je dis-là.

ARLEQUIN *d'un air indifférent.*

Non, c'eſt une curioſité que j'ai.

TRIVELIN.

Il jaſe vraiment ?

LA FÉE.

Il jaſe, il eſt vrai ; mais ſa réponſe ne me plaît pas. Mon cher Arlequin, ce n'eſt donc pas de moi que vous parlez ?

ARLEQUIN.

Oh ! je ne ſuis pas un niais, je ne dis pas ce que je penſe.

LA FÉE, *avec feu, & d'un ton bruſque.*

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? où avez-vous pris ce mouchoir ?

ARLEQUIN, *la regardant avec crainte.*

Je l'ai pris à terre.

LA FÉE.

A qui eſt-il ?

ARLEQUIN.

Il eſt à.... *& puis s'arrêtant*, je n'en ſais rien.

LA FÉE.

Il y a quelque myſtère déſolant là-deſſous. Donnez-moi ce mouchoir. *Elle le lui arrache, & après l'avoir regardé avec chagrin, & à part.* Il n'eſt pas à moi, & il le baiſoit ! n'importe, cachons-lui mes ſoupçons, & ne l'intimidons pas, car il ne me découvriroit rien.

ARLEQUIN, *alors va le chapeau bas, & humblement lui redemander le mouchoir.*

Ayez la charité de me rendre le mouchoir.

LA FÉE, *en ſoupirant en ſecret.*

Tenez, Arlequin, je ne veux pas vous l'ôter puiſqu'il vous fait plaiſir.

ARLEQUIN, *en le recevant baiſe la main, la ſalue, & s'en va.*

LA FÉE, *le regardant.*

Vous me quittez ; où allez-vous ?

ARLEQUIN.

Dormir ſous un arbre.

LA FÉE *doucement.*

Allez, allez.

SCENE VIII.

LA FÉE, TRIVELIN.

LA FÉE.

AH! Trivelin, je suis perdue.

TRIVELIN.

Je vous avoue, Madame, que voici une aventure où je ne comprends rien. Que seroit-il donc arrivé à ce petit peste-là?

LA FÉE, *au désespoir & avec feu.*

Il a de l'esprit, Trivelin, il en a, & je n'en suis pas mieux, je suis plus folle que jamais. Ah! quel coup pour moi! que le petit ingrat vient de me paroître aimable! As-tu vû comme il est changé? As-tu remarqué de quel air il me parloit? Combien sa physionomie étoit devenue fine? & ce n'est pas de moi qu'il tient toutes ces graces là. Il a déja de la délicatesse de sentiment, il s'est retenu, il n'ose me dire à qui appartient le mouchoir, il devine que j'en serois jalouse; ah! qu'il faut qu'il ait pris d'amour pour avoir déja tant d'esprit! Que je suis malheureuse! Une autre lui entendra dire ce *je vous aime*, que j'ai tant desiré, &

je sens qu'il méritera d'être adoré : je suis au désespoir. Sortons, Trivelin ; il s'agit ici de découvrir ma rivale, je vais le suivre & parcourir tous les lieux où ils pourront se voir ; cherche de ton côté, va vîte, je me meurs.

La Scene change, & représente une prairie où de loin paissent des moutons.

SCENE IX.

SILVIA, UNE DE SES COUSINES.

SILVIA.

ARRETE-TOI un moment, ma cousine, je t'aurai bientôt conté mon histoire, & tu me donneras quelqu'avis. Tiens, j'étois ici quand il est venu ; dès qu'il s'est approché, le cœur m'a dit que je l'aimois, cela est admirable ! il s'est approché aussi, il m'a parlé ; sais-tu ce qu'il ma dit ? qu'il m'aimoit aussi. J'étois plus contente que si on m'avoit donné tous les moutons du Hameau. Vraiment je ne m'étonne pas si toutes nos Bergeres sont si aises d'aimer ; je voudrois n'avoir fait que cela depuis que je suis au monde, tant je le trouve charmant. Mais ce n'est pas tout, il doit reve-

nir ici bientôt, il m'a déja baisé la main, & je vois bien qu'il voudra me la baiser encore, donne-moi conseil, toi qui as eu tant d'amans; dois-je le laisser faire ?

LA COUSINE.

Garde-t'en bien, ma cousine, sois bien sévere, cela entretient l'amour d'un amant.

SILVIA.

Quoi, il n'y a point de moyen plus aisé que cela pour l'entretenir ?

LA COUSINE.

Non; il ne faut point aussi lui dire tant que tu l'aimes.

SILVIA.

Eh ! comment s'en empêcher ? je suis encore trop jeune pour pouvoir me gêner.

LA COUSINE.

Fais comme tu pourras : mais on m'attend, je ne puis rester plus long-temps; adieu ma cousine.

SCENE X.

SILVIA *un moment après.*

QUE je suis inquiette ! j'aimerois autant ne point aimer, que d'être obligée d'être sévere : cependant elle dit que cela entretient l'amour. Voilà qui est étrange; on

devroit bien changer une maniere si incommode, ceux qui l'ont inventée, n'aimoient pas tant que moi.

SCENE XI.

SILVIA, ARLEQUIN.

Arlequin arrive.

SILVIA, *en le voyant.*

VOICI mon amant, que j'aurai de peine à me retenir!

*Dès qu'*ARLEQUIN *l'apperçoit, il vient à elle en sautant de joie, il lui fait des caresses avec son chapeau, auquel il a attaché le mouchoir, il tourne autour de Silvia, tantôt il baise le mouchoir, tantôt il caresse Silvia.*

Vous voilà donc, mon petit cœur?

SILVIA, *en riant.*

Oui, mon amant.

ARLEQUIN.

Estes-vous bien aise de me voir?

SILVIA.

Assez.

ARLEQUIN *en répétant ce mot.*

Assez! ce n'est pas assez.

SILVIA.

Oh ! si fait, il n'en faut pas davantage.

ARLEQUIN *ici lui prend la main. Silvia paroît embarrassée ; Arlequin en la tenant dit :*

Et moi je ne veux pas que vous disiez comme cela. *Il veut alors lui baiser la main, en disant ces derniers mots.*

SILVIA, *retirant sa main.*

Ne me baisez pas la main au moins.

ARLEQUIN, *fâché.*

Ne voilà-t-il pas encore ! allez, vous êtes une trompeuse. *Il pleure.*

SILVIA *tendrement, en lui prenant le menton.*

Hélas ! mon petit amant, ne pleurez pas.

ARLEQUIN, *continuant de gémir.*

Vous m'aviez promis votre amitié.

SILVIA.

Eh ! je vous l'ai donnée.

ARLEQUIN.

Non : quand on aime les gens, on ne les empêche pas de baiser sa main. *En lui offrant la sienne*, tenez, voilà la mienne, voyez si je ferai comme vous.

SILVIA, *en se ressouvenant des conseils de sa Cousine, & comme à part.*

Oh ! ma Cousine dira ce qu'elle voudra, mais je ne puis y tenir ; là, là, consolez-vous, mon amant, & baisez ma main,

puisque vous en avez envie; baisez, mais écoutez, n'allez pas me demander combien je vous aime, car je vous en dirois toujours la moitié moins qu'il n'y en a, cela n'empêchera pas que dans le fond je ne vous aime de tout mon cœur: mais vous ne devez pas le savoir, parce que cela vous ôteroit votre amitié, on me l'a dit.

ARLEQUIN, *d'une voix plaintive.*

Tous ceux qui vous ont dit cela, ont fait un mensonge: ce sont des causeurs qui n'entendent rien à notre affaire. Le cœur me bat quand je baise votre main, & que vous dites que vous m'aimez, & c'est marque que ces choses-là sont bonnes à mon amitié.

SILVIA.

Cela se peut bien, car la mienne en va de mieux en mieux aussi: mais n'importe, puisqu'on dit que cela ne vaut rien, faisons un marché de peur d'accident. Toutes les fois que vous me demanderez si j'ai beaucoup d'amitié pour vous, je vous répondrai que je n'en ai guère, & cela ne sera pourtant pas vrai; & quand vous voudrez me baiser la main, je ne le voudrai pas, & pourtant j'en aurai envie.

ARLEQUIN *en riant.*

Eh! eh! cela sera drôle! je le veux bien: mais avant ce marché-là, laissez-moi bai-

ſer votre main à mon aiſe, cela ne ſera pas du jeu.

SILVIA.

Baiſez, cela eſt juſte.

ARLEQUIN *lui baiſe & rebaiſe la main, & après, faiſant réflexion au plaiſir qu'il vient d'avoir, il dit:*

Oh! mais, mon amie, peut-être que le marché nous fâchera tous deux.

SILVIA.

Eh! quand cela nous fâchera tout de bon, ne ſommes-nous pas les maîtres?

ARLEQUIN.

Il eſt vrai, mon amie; cela eſt donc arrêté?

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Cela ſera tout divertiſſant: voyons pour voir. *Arlequin ici badine, & l'interroge pour rire.* M'aimez-vous beaucoup?

SILVIA.

Pas beaucoup.

ARLEQUIN *ſérieuſement.*

Ce n'eſt que pour rire au moins, autrement....

SILVIA *riant.*

Eh! ſans doute.

ARLEQUIN *poursuivant toujours la badinerie, & riant.*

Ah, ah, ah, *& puis pour badiner encore.* Donnez-moi votre main, ma mignonne.

SILVIA.

Je ne le veux pas.

ARLEQUIN *souriant.*

Je sais pourtant que vous le voudriez bien.

SILVIA.

Plus que vous : mais je ne veux pas le dire.

ARLEQUIN *souriant encore ici, & puis changeant de façon, & tristement.*

Je veux la baiser, ou je serai fâché.

SILVIA.

Vous badinez, mon amant?

ARLEQUIN, *comme tristement toujours.*

Non.

SILVIA.

Quoi! c'est tout de bon?

ARLEQUIN.

Tout de bon.

SILVIA *en lui tendant la main.*

Tenez donc.

SCENE XII.

Ici LA FÉE *qui les cherchoit, arrive, & dit à part, en retournant son anneau.*

AH! je vois mon malheur!

ARLEQUIN, *après avoir baisé la main de Silvia.*

Dame, je badinois.

SILVIA.

Je vois bien que vous m'avez attrapée : mais j'en profite aussi.

ARLEQUIN *qui lui tient toujours la main.*

Voilà un petit mot qui me plaît comme tout.

LA FÉE, *à part.*

Ah! juste ciel, quel langage! Paroissons.

Elle retourne son anneau.

SILVIA, *effrayée de la voir, fait un cri.*

Ah!

ARLEQUIN *de son côté.*

Ouf!

LA FÉE, *à Arlequin, avec altération.*

Vous en savez déja beaucoup.

ARLEQUIN *embarrassé.*

Eh! eh! je ne savois pourtant pas que vous étiez-là.

LA FÉE, *en le regardant.*

Ingrat ! *Et puis le touchant de sa baguette.*

Suivez-moi.

Après ce dernier mot elle touche aussi Silvia sans lui rien dire.

SILVIA *touchée dit :*

Miséricorde !

La Fée alors part avec Arlequin qui marche devant en silence, & comme par compas.

SCENE XIII.

SILVIA *seule, tremblante & sans bouger.*

AH ! la méchante femme ; je tremble encore de peur : Hélas ! peut-être qu'elle va tuer mon amant, elle ne lui pardonnera jamais de m'aimer : mais je sais bien comment je ferai ; je m'en vais assembler tous les Bergers du Hameau, & les mener chez elle ; allons.

Silvia là-dessus veut marcher : mais elle ne peut avancer un pas, elle dit :

Qu'est-ce que j'ai donc ? je ne puis me remuer.

Elle fait des efforts, & ajoute :

Ah ! cette Magicienne m'a jetté un sortilége aux jambes.

A ces mots, deux ou trois Lutins viennent pour l'enlever.

SILVIA *tremblante.*

Ahi ! ahi ! Messieurs, ayez pitié de moi ; au secours, au secours.

UN DES LUTINS.

Suivez-nous, suivez-nous.

SILVIA.

Je ne veux pas, je veux retourner au logis.

UN AUTRE LUTIN.

Marchons.

Il l'enleve en criant.

SCENE XIV.

La Scene change & représente le Jardin de la Fée.

LA FÉE *paroît avec* ARLEQUIN, *qui marche devant elle dans la même posture qu'il a fait ci-devant, & la tête baissée.*

LA FÉE.

FOURBE que tu es ! je n'ai pu paroître aimable à tes yeux, je n'ai pu t'inspirer le moindre sentiment, malgré tous les soins & toute la tendresse que tu m'as vue, &

ton changement est l'ouvrage d'une misérable Bergere ! Réponds, ingrat ; que lui trouves-tu de si charmant ? Parle.

ARLEQUIN, *feignant d'être retombé dans sa bêtise.*

Qu'est-ce que vous voulez ?

LA FÉE.

Je ne te conseille pas d'affecter une stupidité que tu n'as plus, & si tu ne te montres tel que tu es, tu vas me voir poignarder l'indigne objet de ton choix.

ARLEQUIN, *vîte & avec crainte.*

Eh ! non, non, je vous promets que j'aurai de l'esprit autant que vous le voudrez.

LA FÉE.

Tu trembles pour elle.

ARLEQUIN.

C'est que je n'aime pas à voir mourir personne.

LA FÉE.

Tu me verras mourir, moi, si tu ne m'aimes.

ARLEQUIN *en la flattant.*

Ne soyez donc point en colere contre nous.

LA FÉE, *en s'attendrissant.*

Ah ! mon cher Arlequin, regarde-moi, repens-toi de m'avoir désespérée, j'ou-

blierai de quelle part t'eſt venu ton eſprit: mais puiſque tu en as, qu'il te ſerve à connoître les avantages que je t'offre.

ARLEQUIN.

Tenez, dans le fond, je vois bien que j'ai tort; vous êtes belle & brave cent fois plus que l'autre! j'enrage.

LA FÉE.

Eh! de quoi!

ARLEQUIN.

C'eſt que j'ai laiſſé prendre mon cœur par cette petite friponne qui eſt plus laide que vous.

LA FÉE, *ſoupire en ſecret, & dit:*

Arlequin, voudrois-tu aimer une perſonne qui te trompe, qui a voulu badiner avec toi, & qui ne t'aime pas?

ARLEQUIN.

Oh! pour cela ſi fait, elle m'aime à la folie.

LA FÉE.

Elle t'abuſoit, je le ſais bien, puiſqu'elle doit épouſer un Berger du Village qui eſt ſon amant: ſi tu veux, je m'en vais l'envoyer chercher, & elle te le dira elle-même.

ARLEQUIN, *en ſe mettant la main ſur la poitrine ou ſur ſon cœur.*

Tic, tac, tic, tac, ouf, voilà des paroles qui me rendent malade. *Et puis vîte.*

Allons

Allons, allons, je veux savoir cela ; car si elle me trompe, jarni je vous caresserai, je vous épouserai devant ses deux yeux pour la punir.

LA FÉE.

Eh bien ! je vais donc l'envoyer chercher.

ARLEQUIN *encore ému.*

Oui : mais vous êtes bien fine, si vous êtes là quand elle me parlera, vous lui ferez la grimace, elle vous craindra, & elle n'osera me dire rondement sa pensée.

LA FÉE.

Je me retirerai.

ARLEQUIN.

La peste, vous êtes une sorciere, vous nous jouerez un tour comme tantôt, & elle s'en doutera, vous êtes au milieu du monde, & on ne voit rien ; oh ! je ne veux point que vous trichiez ; faites un serment que vous n'y ferez pas en cachette.

LA FÉE.

Je te le jure foi de Fée.

ARLEQUIN.

Je ne sais point si ce juron-là est bon ; mais je me souviens à cette heure, quand on me lisoit des histoires, d'avoir vu qu'on juroit par le six, le tix, oui le Styx.

LA FÉE.

C'est la même chose.

ARLEQUIN.

N'importe, jurez toujours ; dame, puisque vous craignez, c'est que c'est le meilleur.

LA FÉE, *après avoir rêvé.*

Eh bien ! je n'y ferai point, je t'en jure par le Styx, & je vais donner ordre qu'on l'amene ici.

ARLEQUIN.

Et moi en attendant je m'en vais gémir en me promenant.

Il sort.

SCENE XV.

LA FÉE *seule.*

MON ferment me lie : mais je n'en fais pas moins le moyen d'épouvanter la Bergere sans être présente, & il me reste une ressource ; je donnerai mon anneau à Trivelin qui les écoutera invisible, & qui me rapportera ce qu'ils auront dit. Appellons-le : Trivelin, Trivelin !

SCENE XVI.

LA FÉE, TRIVELIN.

TRIVELIN *vient.*

QUE voulez-vous, Madame?

LA FÉE.

Faites venir ici cette Bergere, je veux lui parler; & vous, prenez cette bague, quand j'aurai quitté cette fille, vous avertirez Arlequin de lui venir parler, & vous le suivrez sans qu'il le sache, pour venir écouter leur entretien, avec la précaution de retourner la bague, pour n'être point vu d'eux, après quoi vous me redirez leurs discours. Entendez-vous? soyez exact je vous prie.

TRIVELIN.

Oui, Madame.

Il sort pour aller chercher Silvia.

SCENE XVII.

LA FÉE *un moment seule.*

EST-IL d'aventure plus triste que la mienne? je n'ai lieu d'aimer plus que je

n'aimois, que pour en souffrir davantage ; cependant il me reste encore quelqu'espérance : mais voici ma rivale.

Silvia entre.

LA FÉE *en colere.*

Approchez, approchez.

SILVIA.

Madame, est-ce que vous voulez toujours me retenir de force ici ? Si ce beau Garçon m'aime, est-ce ma faute ? Il dit que je suis belle, dame, je ne puis pas m'empêcher de l'être !

LA FÉE *avec un sentiment de fureur, à part.*

Oh ! si je ne craignois de tout perdre, je la déchirerois. *Haut.* Ecoutez-moi, petite fille, mille tourmens vous sont préparés, si vous ne m'obéissez.

SILVIA *en tremblant.*

Hélas ! vous n'avez qu'à dire.

LA FÉE.

Arlequin va paroître ici, je vous ordonne de lui dire que vous n'avez voulu que vous divertir avec lui, que vous ne l'aimez point, & qu'on va vous marier avec un Berger du Village ; je ne paroîtrai point dans votre conversation : mais je serai à vos côtés sans que vous me voyiez, & si vous n'observez mes ordres avec la derniere rigueur ; s'il vous échappe le moindre mot qui lui fasse deviner que je vous aie

forcée à lui parler comme je le veux, tout est prêt pour votre supplice.

SILVIA.

Moi, lui dire que j'ai voulu me moquer de lui! cela est-il raisonnable? il se mettra à pleurer, & je me mettrai à pleurer aussi: vous savez bien que cela est immanquable.

LA FÉE *en colere.*

Vous osez me résister! paroissez, Esprits infernaux, enchaînez-la, & n'oubliez rien pour la tourmenter.

DES ESPRITS ENTRENT.

SILVIA *pleurant, dit:*

N'avez-vous pas de conscience de me demander une chose impossible.

LA FÉE *aux Esprits.*

Ce n'est pas tout; allez prendre l'ingrat qu'elle aime, & donnez-lui la mort à ses yeux.

SILVIA, *avec exclamation.*

La mort! ah! Madame la Fée, vous n'avez qu'à le faire venir, je m'en vais lui dire que je le hais, & je vous promets de ne point pleurer du tout; je l'aime trop pour cela.

LA FÉE.

Si vous versez une larme, si vous ne paroissez tranquille, il est perdu & vous aussi. *Aux Esprits.* Otez-lui ses fers. *A Silvia.* Quand vous lui aurez parlé, je vous

ferai reconduire chez vous, si j'ai lieu d'être contente : il va venir, attendez ici.

La Fée sort & les Esprits aussi.

SCENE XVIII.

SILVIA.

Un moment seule.

ACHEVONS vîte de pleurer, afin que mon Amant ne croye pas que je l'aime ; le pauvre enfant ! ce seroit le tuer moi-même. Ah ! maudite Fée ! mais essuyons mes yeux, le voilà qui vient.

Arlequin entre alors triste & la tête penchée, il ne dit mot jusqu'auprès de Silvia, il se présente à elle, la regarde un moment sans parler, & après Trivelin invisible entre.

ARLEQUIN.

Mon amie !

SILVIA *d'un air libre.*

Eh bien !

ARLEQUIN.

Regarde-moi.

SILVIA *embarrassée.*

A quoi sert tout cela, on m'a fait venir ici pour vous parler ; j'ai hâte. Qu'est-ce que vous voulez ?

ARLEQUIN *tendrement.*

Eſt-ce vrai que vous m'avez fourbé ?

SILVIA.

Oui, tout ce que j'ai fait, ce n'étoit que pour me donner du plaiſir.

ARLEQUIN *s'approche d'elle tendrement, & lui dit.*

Mon amie, dites franchement, cette coquine de Fée n'eſt point ici, car elle en a juré. *Et puis en flattant Silvia.* Là, là, remettez-vous, mon petit cœur, dites, êtes-vous une perfide ? Allez-vous être la femme d'un vilain Berger ?

SILVIA.

Oui, encore une fois, tout cela eſt vrai.

ARLEQUIN *là-deſſus pleure de toute ſa force.*

Hi, hi, hi.

SILVIA, *à part.*

Le courage me manque.

ARLEQUIN, *en pleurant ſans rien dire, cherche dans ſes poches; il en tire un petit couteau qu'il éguiſe ſur ſa manche.*

SILVIA *le voyant faire.*

Qu'allez-vous donc faire ?

Alors ARLEQUIN *ſans répondre allonge le bras comme pour prendre ſa ſecouſſe, & ouvre un peu ſon eſtomac.*

SILVIA *effrayée.*

Ah ! il ſe va tuer; arrêtez-vous mon

Amant, j'ai été obligée de vous dire des menteries. *Et puis en parlant à la Fée qu'elle croit à côté d'elle.* Madame la Fée, pardonnez-moi en quelqu'endroit que vous soyez ici, vous voyez bien ce qui en est.

ARLEQUIN *à ces mots cessant son désespoir, lui prend vîte la main, & dit :*

Ah ! quel plaisir ! soutenez-moi m'amour, je m'évanouis d'aise.

SILVIA *le soutient.*

TRIVELIN *alors paroît tout d'un coup à leurs yeux.*

SILVIA, *dans la surprise, dit :*

Ah ! voilà la Fée.

TRIVELIN.

Non, mes enfans, ce n'est pas la Fée : mais elle m'a donné son anneau, afin que je vous écoutasse sans être vû. Ce seroit bien dommage d'abandonner de si tendres Amans à sa fureur : aussi bien ne mérite-t-elle pas qu'on la serve, puisqu'elle est infidele au plus généreux Magicien du monde à qui je suis dévoué. Soyez en repos ; je vais vous donner un moyen d'assurer votre bonheur. Il faut qu'Arlequin paroisse mécontent de vous, Silvia, & que de votre côté, vous feigniez de le quitter en le raillant : je vais chercher la Fée qui m'attend, à qui je dirai que vous vous êtes parfaitement acquittée de ce qu'elle vous avoit

avoit ordonné, elle ſera témoin de votre retraite. Pour vous, Arlequin, quand Silvia ſera ſortie, vous reſterez avec la Fée, & alors en l'aſſurant que vous ne ſongez plus à Silvia infidele, vous jurerez de vous attacher à elle, & tâcherez par quelque tour d'adreſſe, & comme en badinant, de lui prendre ſa baguette. Je vous avertis que dès qu'elle ſera dans vos mains, la Fée n'aura plus aucun pouvoir ſur vous deux; & qu'en la touchant elle-même d'un coup de baguette, vous en ſerez abſolument le maître. Pour lors vous pourrez ſortir d'ici, & vous faire telle deſtinée qu'il vous plaira.

SILVIA.

Je prie le ciel qu'il vous récompenſe.

ARLEQUIN.

Oh! quel honnête homme! quand j'aurai la baguette, je vous donnerai votre plein chapeau de liards.

TRIVELIN.

Préparez-vous, je vais amener ici la Fée.

SCENE XIX.

ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

MA chere amie, la joie me court dans le corps, il faut que je vous baise, nous avons bien le temps de cela.

SILVIA *en l'arrêtant.*

Taisez-vous donc, mon ami, ne nous caressons pas à cette heure, afin de pouvoir nous caresser toujours : on vient, dites-moi bien des injures, pour avoir la baguette.

SCENE XX.

LA FÉE, TRIVELIN, ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN, *comme en colere.*

ALLONS, petite coquine.

TRIVELIN *à la Fée en entrant.*

Je crois, Madame, que vous aurez lieu d'être contente.

ARLEQUIN *continuant à gronder Silvia.*

Sortez d'ici, friponne : voyez cette petite effrontée : Sortez d'ici, mort de ma vie.

SILVIA *se retirant en riant.*

Ah ! ah ! qu'il eſt drôle ! adieu, adieu ; je m'en vais épouſer mon Amant : une autre fois ne croyez pas tout ce qu'on vous dit, petit garçon.

Et puis Silvia dit à la Fée :

Madame, voulez-vous que je m'en aille ?

LA FÉE *à Trivelin.*

Faites-la ſortir, Trivelin.

TRIVELIN *emmene Silvia.*

SCENE XXI.

LA FÉE, ARLEQUIN.

LA FÉE.

JE vous avois dit la vérité, comme vous voyez.

ARLEQUIN *comme indifférent.*

Oh ! je me ſoucie bien de cela : c'eſt une petite laide qui ne vous vaut pas. Allez, allez, à préſent je vois bien que

vous êtes une bonne perſonne : fy, que j'étois ſot ! laiſſez faire, nous l'attraperons bien quand nous ſerons mari & femme.

LA FÉE.

Quoi ! mon cher Arlequin, vous m'aimerez donc ?

ARLEQUIN.

Eh ! qui donc ? j'avois aſſurément la vûe trouble. Tenez, cela m'avoit fâché d'abord : mais à préſent je donnerois toutes les Bergeres des Champs pour une mauvaiſe épingle : *& puis doucement.* Mais, vous n'avez peut-être plus envie de moi à cauſe que j'ai été ſi bête ?

LA FÉE, *charmée.*

Mon cher Arlequin, je te fais mon maître, mon mari ; oui, je t'épouſe, je te donne mon cœur, mes richeſſes, ma puiſſance ; es-tu content ?

ARLEQUIN *en la regardant ſur cela tendrement.*

Ah ! ma mie, que vous me plaiſez ! *& lui prenant la main.* Moi, je vous donne ma perſonne, & puis cela encore, *c'eſt ſon Chapeau.* Et puis encore cela, *c'eſt ſon Epée.*

Là-deſſus en badinant, il lui met ſon Epée au côté, & dit en lui prenant ſa Baguette :

Et je m'en vais mettre ce bâton à mon côté.

Quand il tient la Baguette, LA FÉE *inquiéte lui dit :*

Donnez, donnez-moi cette Baguette, mon fils, vous la casserez.

ARLEQUIN *se reculant aux approches de la Fée, tournant autour du Théâtre & d'une façon reposée.*

Tout doucement, tout doucement.

LA FÉE *encore plus allarmée.*

Donnez donc vîte, j'en ai besoin.

ARLEQUIN *alors la touche de la Baguette adroitement, & lui dit :*

Tout beau, assoyez-vous-là ; & soyez sage.

LA FÉE *tombe sur le siége de gason mis auprès de la grille du Théâtre, & dit :*

Ah ! je suis perdue, je suis trahie !

ARLEQUIN *en riant.*

Et moi, je suis on ne peut pas mieux : oh ! oh ! vous me grondiez tantôt, parce que je n'avois pas d'esprit ; j'en ai pourtant plus que vous.

Arlequin alors fait des sauts de joie, il rit, il danse, il siffle, & de temps en temps va autour de la Fée, & lui montrant la Baguette :

Soyez bien sage, Madame la Sorciere, car, voyez-vous bien cela ? *Alors il appelle tout le monde.* Allons, qu'on m'apporte ici mon petit cœur. Trivelin, où sont mes Valets & tous les Diables aussi, vîte,

j'ordonne, je commande, ou par la sembleu.....

Tout accourt à sa voix.

SCENE DERNIERE.

SILVIA, *conduite par* TRIVELIN, LES DANSEURS, LES CHANTEURS ET LES ESPRITS.

ARLEQUIN *courant au-devant de Silvia, & lui montrant la Baguette.*

MA chere amie, voilà la machine; je suis Sorcier à cette heure; tenez, prenez, il faut que vous soyez Sorciere aussi.

Il lui donne la Baguette.

SILVIA *prend la Baguette en sautant d'aise, & dit:*

Oh! mon Amant, nous n'aurons plus d'envieux.

A peine Silvia a-t-elle dit ces mots, que quelques ESPRITS *s'avancent, & l'un d'eux dit:*

Vous êtes notre Maîtresse, que voulez-vous de nous?

SILVIA, *surprise de leur approche, se retire, & a peur, & dit :*

Voilà encore ces vilains hommes, qui me font peur.

ARLEQUIN *fâché.*

Jarni, je vous apprendrai à vivre.

A Silvia.

Donnez-moi ce bâton, afin que je les rosse.

Il prend la Baguette, & ensuite bat les Esprits avec son Epée, il bat après les Danseurs, les Chanteurs, & jusqu'à Trivelin même.

SILVIA, *lui dit en l'arrêtant :*

En voilà assez, mon ami.

ARLEQUIN *menace toujours tout le monde, & va à la Fée qui est sur le banc, & la menace aussi.*

SILVIA *alors s'approche à son tour de la Fée, & lui dit en la saluant :*

Bon jour, Madame, comment vous portez-vous? Vous n'êtes donc plus si méchante?

LA FÉE *retourne la tête en jettant des regards de fureur sur eux.*

SILVIA.

Oh! qu'elle est en colere!

ARLEQUIN, *alors à la Fée.*

Tout doux, je suis le maître; allons qu'on nous regarde tout à l'heure agréablement.

SILVIA.

Laissons-la là, mon ami, soyons généreux : la compassion est une belle chose.

ARLEQUIN.

Je lui pardonne : mais je veux qu'on chante, qu'on danse, & puis après nous irons nous faire Roi quelque part.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, une Comédie qui a pour titre : *Arlequin poli par l'Amour*, & j'ai cru que l'impression en seroit agréable au Public. A Paris, ce 2 Juin 1723.

DANCHET.

APPROBATION.

J'AI lu par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le Nouveau Théâtre Italien :* j'ai examiné en particulier les différentes Piéces qui le composent, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris, ce 3 Novembre 1728.

DANCHET.

LA SURPRISE DE L'AMOUR.

COMEDIE.

Représentée par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, pour la premiere fois le 3. May 1722.

A PARIS;
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

LA SURPRISE

DE

L'AMOUR.

COMÉDIE.

PIECES DU THEATRE ITALIEN de M. DE MARIVAUX, qui se vendent chez le même Libraire.

Arlequin poli par l'Amour, Comédie.
La Surprise de l'Amour, Comédie.
La double Inconstance, Comédie.
Le Prince travesti, Comédie.
La Fausse Suivante, Comédie.
L'Isle des Esclaves, Comédie.
L'Héritier de Village, Comédie.
Le Jeu de l'Amour & du Hasard, Comédie.

Le même Libraire vend aussi.

Le Théatre Italien, ou Recueil général de toutes les Comédies & Scenes Françoises représentées par les Comédiens Italiens du Roi, avec les Airs gravés & les Figures à chaque Comédie, par Ghérardi, *in*-12. 6. *vol. figures.* 1741.

Le nouveau Théatre Italien, ou Recueil des Piéces représentées par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, depuis leur établissement en 1716. jusqu'à présent: avec les Airs des Vaudevilles gravés à la fin de chaque Volume. 10. *vol. in*-12. 1753.

Les Parodies du Théatre Italien, avec les Airs gravés, 4. *vol. in*-12. 1738.

Le Théatre & autres Oeuvres de Nadal. 3. *vol. in*-12. 1733.

Le Théatre de Mademoiselle Barbier. *in*-12. 1745.

Le Théatre de M. de Brueys. *in*-12. 3. *vol.* 1735.

Le même réuni avec celui de Palaprat. 5. *vol. & petit format.* 1754.

Les Oeuvres de M. du Fresny. *in*-12. 4. *vol.* 1747. avec les Airs gravés.

Les Oeuvres de M. Autreau. 4. *vol.* avec les Airs gravés.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

LELIO.

LE BARON, *ami de Lelio.*

COLOMBINE, *Suivante de la Comteſſe.*

ARLEQUIN, *Valet de Lelio.*

JACQUELINE, *Servante de Lelio.*

La Scene eſt dans une Maiſon de Campagne.

LA SURPRISE DE L'AMOUR.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PIERRE, JACQUELINE.

PIERRE.

TIAN, Jacquelaine, t'as une himeur qui me fâche. Pargué encore faut-il dire queuque parole d'amiquié aux gens.

JACQUELINE.

Mais, qu'eſt ce qu'il te faut donc ? Tu

me veux pour ta femme : eh bian ! eſ-ce que je recule à cela ?

PIERRE.

Bon, qu'eſ-ce que ç'a dit ? eſ-ce que toutes les filles n'aimont pas à devenir la femme d'un homme ?

JACQUELINE.

Tredame ! c'eſt donc un oiſiau bien rare qu'un homme, pour en être ſi envieuſe ?

PIERRE.

Hé là, là, je parle en diſcourant ; je ſçavons bian que l'oiſiau n'eſt pas rare ; mais quand une fille eſt grande, alle a la fantaiſie d'en avoir un, & il n'y a pas de mal à ça, Jacquelaine, car ça eſt vrai, & tu n'iras pas là-contre.

JACQUELINE.

Acoute, n'ons-je pas d'autre amoureux que toi ? eſ-ce que Blaiſe & le gros Colas ne ſont pas affolez de moi tous deux ? eſt-ce qu'ils ne ſont pas des hommes auſſi-bian que toi ?

PIERRE.

Eh mais, je penſe qu'oüi.

JACQUELINE.

Eh bian butord, je te baille la parfarance ; qu'as-tu à dire à çà ?

PIERRE.

C'eſt, que tu m'aime mieux qu'eux tant ſeulement ; mais ſi je ne te prenois pas moi,

ça te fâcheroit-il ?

JACQUELINE.

Oh dame, t'an veux trop.

PIERRE.

Eh morguenne, voilà le tu autem ; je veux de l'amiquié pour la perſonne de moi tout ſeul. Quand tout le Village vianroit te dire, Jacquelaine épouſe-moi, je voudrois que tu fis bravement la grimace à tout le Village, & que tu lui diſi : nennin da, je veux être la femme de Piarre, & pis c'eſt tout. Pour ce qui eſt d'en cas de moi, ſi j'allois être un parfide, je voudrois que tu te fâchit rudement, & que t'en pleuriſſe tout-ton ſaoul, & vela margué ce qu'en appelle aimer le monde. Tian moi qui te parle, ſi t'allois me changer, il n'y auroit pu de çarvelle cheux moi, c'eſt de l'amiquié que ça. Tatigué que je ſerois content ſi tu pouvois itou devenir folle ! ah ! que ça ſeroit touchant ! Ma pauvre Jacquelaine, dis-moi queuque mot qui me faſſe comprendre que tu pardrois un petit brin l'eſprit.

JACQUELINE.

Va, va, Piarre, je ne dis rien, mais je n'en penſe pas moins.

PIERRE.

Eh, penſe-tu que tu m'aimes par hazard ; dis-moi oüi, ou non ?

JACQUELINE.

Devine lequel.

PIERRE.

Regarde-moi entre deux yeux. Tu ris tout comme si tu disois oüi, hé, hé, hé, qu'en dis-tu ?

JACQUELINE.

Eh, je dis franchement que je serois bian empêchée de ne pas t'aimer, car t'es bien agriable.

PIERRE.

Eh, jarni, velà dire les mots & les paroles.

JACQUELINE.

Je t'ai toujours trouvé une bonne philosomie d'homme, tu m'as fait l'amour, & franchement ça ma fait plaisir ; mais l'honneur des filles les empêche de parler. Après ça, ma Tante disoit toujours qu'un Amant, c'est comme un homme qui a faim ; pû il a faim, & pû il a envie de manger ; pû un homme a de peine après une fille, & pû il l'aime.

PIERRE.

Parsanguenne, il faut que ta Tante ait dit vrai ; car je meurs de faim, je t'en avertis, Jacqueleine.

JACQUELINE.

Tant mieux, je t'aime de cette himeur-

là, pourvû qu'alle dure; mais j'ai bian peur que Monsieur Lelio, mon Maître, ne consente pas à noute mariage, & qu'il ne me boute hors de chez li, quand il sçaura que je t'aime; car il nous a dit qu'il ne vouloit point d'amourette parmi nous.

PIERRE.

Eh pourquoi donc ça? est-ce qu'il y a du mal à aimer son prochain? Et morgué je m'en vas lui gager moi que ça se pratique chez les Turcs, & si ils sont bian méchans.

JACQUELINE.

Oh, c'est pis qu'un Turc. A cause d'une Dame de Paris qui l'aimoit beaucoup, & qui li a tourné casaque pour un autre Galant plus mal bâti que li. Noute Monsieur a fait tapage, il l'i a dit qu'alle devoit être honteuse; alle lui a dit qu'alle ne vouloit pas l'être. Et voilà bian de quoi ç'a-t'elle fait, & pis des injures, vous êtes cune indeigne; & voyez donc cet impertinant; & je me vangerai: & moi je m'en gausse. Tant y a qu'à la parfin, alle l'y a farmé la porte su le nez; l'i qui est glorieux a pris ça en mal, & il est venu ici pour vivre en harmite, en phisolophe, car vela comme il dit. Et depuis ce temps quand il entend parler d'amour, il semble qu'en l'écorche comme une anguille. Son Valet Arlequin fait itou

le dégoûté ; quand il voit une fille à droite ; ce drôle de corps se baille les airs d'aller à gauche, à cause de queuque mijaurée de Chambriere qui l'i a, à ce qu'il dit, vendu du noir.

PIERRE.

Quien, veritablement c'est une piquié que ça, il n'y a pas de police ; an punit tous les jours de pauvres voleurs, & an laisse aller & venir les parfides. Mais vela ton Maître, parle li.

JACQUELINE.

Non, il a la face triste, c'est peut-être qu'il rêve aux femmes ; je sis d'avis que j'attende que ça soit passé. Va, va, il y a bonne esperance, pis que ta Maîtresse est arrivée, & qu'alle a dit qu'alle li en parleroit.

SCENE II.

LELIO ARLEQUIN,

tous deux d'un air triste.

LELIO.

LE temps est sombre aujourd'hui.

ARLEQUIN.

Ma foi oüi, il est aussi mélancolique que nous.

LELIO.

Oh, on n'eſt pas toûjours dans la même diſpoſition; l'eſprit auſſi-bien que le temps eſt ſujet à des nuages.

ARLEQUIN.

Pour moi, quand mon eſprit va bien, je ne m'embarraſſe gueres du broüillard.

LELIO.

Tout le monde en eſt aſſez de même.

ARLEQUIN.

Mais je trouve toujours le tems vilain, quand je ſuis triſte.

LELIO.

C'eſt que tu as quelque choſe qui te chagrine.

ARLEQUIN.

Non.

LELIO.

Tu n'as donc point de triſteſſe.

ARLEQUIN.

Si fait.

LELIO.

Dis donc pourquoi?

ARLEQUIN.

Pourquoi? en vérité je n'en ſçai rien; c'eſt peut-être que je ſuis triſte de ce que je ne ſuis pas guai.

LELIO.

Va, tu ne ſçai ce que tu dis.

ARLEQUIN.

Avec cela, il me semble que je ne me porte pas bien.

LELIO.

Ah, si tu es malade, c'est une autre affaire.

ARLEQUIN.

Je ne suis pas malade, non plus.

LELIO.

Es-tu foû, si tu n'es pas malade, comment trouve-tu donc que tu ne te portes pas bien?

ARLEQUIN.

Tenez, Monsieur, je bois à merveille, je mange de même, je dors comme une marmotte, voilà ma santé.

LELIO.

C'est une santé de Crocheteur, un honnête homme seroit heureux de l'avoir.

ARLEQUIN.

Cependant je me sens pesant & lourd, j'ai une fainéantise dans les membres, je baaille sans sujet, je n'ai du courage qu'à mes repas, tout me déplaît; je ne vis pas, je traîne; quand le jour est venu, je voudrois qu'il fût nuit; quand il est nuit, je voudrois qu'il fût jour: voilà ma maladie, voilà comment je me porte bien & mal.

LELIO.

Je t'entens, c'est un peu d'ennui qui t'a

pris ; cela se passera. As-tu sur toi ce Livre qu'on m'a envoyé de Paris... répons donc ?

ARLEQUIN.

Monsieur, avec votre permission, que je passe de l'autre côté.

LELIO.

Que veux-tu donc ? Qu'est-ce que cette cérémonie ?

ARLEQUIN.

C'est pour ne pas voir sur cet arbre deux petits Oiseaux qui sont amoureux, cela me tracasse ; j'ai juré de ne plus faire l'amour, mais quand je le vois faire, j'ai presque envie de manquer de parole à mon serment : cela me raccommode avec ces pestes de femmes, & puis c'est le diable de me refâcher contr'elles.

LELIO.

Eh, mon cher Arlequin, me crois-tu plus exemt que toi de ces petites inquiétudes-là. Je me ressouviens qu'il y a des femmes au monde, qu'elles sont aimables, & ce ressouvenir-là ne va pas sans quelques émotions de cœur ; mais ce sont ces émotions-là qui me rendent inébranlable dans la résolution de ne plus voir de femmes.

ARLEQUIN.

Pardi, cela me fait tout le contraire, à

moi ; quand ces émotions-là me prennent, c'eſt alors que ma réſolution branle. Enſeignez-moi donc à en faire mon profit comme vous.

LELIO.

Oüi-da, mon ami ; je t'aime, tu as du bon ſens, quoiqu'un peu groſſier. L'infidélité de ta Maîtreſſe t'a rebuté de l'amour, la trahiſon de la mienne m'en a rebuté de même ; tu m'a ſuivi avec courage dans ma retraite, & tu m'es devenu cher par la conformité de ton génie avec le mien, & par la reſſemblance de nos avantures.

ARLEQUIN.

Et moi, Monſieur, je vous aſſure que je vous aime cent fois plus auſſi que de coutume, à cauſe que vous avez la bonté de m'aimer tant. Je ne veux plus voir de femmes, non plus que vous ; cela n'a point de conſcience. J'ai penſé crever de l'infidélité de Margot : les paſſe-temps de la Campagne, votre converſation & la bonne nourriture m'ont un peu remis ; je n'aime plus cette Margot ; ſeulement quelquefois ſon petit nez me trotte encore dans la tête ; mais quand je ne ſonge point à elle, je n'y gagne rien ; car je penſe à toutes les femmes en gros, & alors les émotions de cœur, que vous dites, viennent me tourmenter. Je cours, je ſaute, je chante, je danſe, je

n'ai point d'autre secret pour me chasser cela ; mais ce secret-là n'est que de l'onguent miton-mitaine. Je suis dans un grand danger, & puisque vous m'aimez tant, ayez la charité de me dire comment je ferai pour devenir fort quand je suis foible.

LELIO.

Ce pauvre garçon me fait pitié. Ah ! Sexe trompeur, tourmente ceux qui t'approchent, mais laissent en repos ceux qui te fuyent !

ARLEQUIN.

Cela est trop raisonnable, pourquoi faire du mal à ceux qui ne te font rien ?

LELIO.

Quand quelqu'un me vante une femme aimable, & l'amour qu'il a pour elle, je crois voir un frénétique qui me fait l'éloge d'une vipere, qui me dit qu'elle est charmante, & qu'il a le bonheur d'en être mordu.

ARLEQUIN.

Fi donc, cela fait mourir.

LELIO.

Et, mon cher enfant, la vipere n'ôte que la vie ! Femmes, vous nous ravissez notre raison, notre liberté, notre repos ; vous nous ravissez à nous-mêmes, & vous nous laissez vivre ! ne voilà-t'il pas des hommes en bel état après ? Des pauvres foux,

des hommes troublez, yvres de douleur où de joye, toûjours en convulsions, des esclaves: & à qui appartiennent ces esclaves? à des femmes! Et qu'est-ce que c'est qu'une femme? Pour la définir il faudroit la connoître: nous pouvons aujourd'hui en commencer la définition, mais je soûtiens qu'on n'en verra le bout qu'à la fin du monde.

ARLEQUIN.

En vérité, c'est pourtant un joli petit animal que cette femme, un joli petit chat! c'est dommage qu'il ait tant de griffes.

LELIO.

Tu as raison, c'est dommage; car enfin, est-il dans l'Univers de figure plus charmante? Que de graces! & que de variété dans ces graces!

ARLEQUIN.

C'est une créature à manger.

LELIO.

Voyez ses ajustemens; Juppes étroites; Juppes en lanternes, Coëfure en clocher, Coëfure sur le nez, Capuchon sur la tête, & toutes les modes les plus extravagantes, mettez-les sur une femme, dès qu'elles auront touché sa figure enchantereſſe, c'est l'amour & les graces qui l'ont habillée, c'est de l'esprit qui lui vient, jusques au bout des doigts; cela n'est-il pas bien singulier?

ARLE-

ARLEQUIN.

Oh, cela est vrai ; il n'y a mardi pas de livre qui ait tant d'esprit qu'une femme, quand elle est en corset & en petites pantoufles.

LELIO.

Quel aimable désordre d'idées dans la tête ! que de vivacité ! quelles expressions ! que de naïveté ! L'homme a le bon sens en partage, mais ma foi l'esprit n'appartient qu'à la femme. A l'égard de son cœur, ah ! si les plaisirs qu'il nous donne étoient durables, ce seroit un séjour délicieux que la Terre. Nous autres hommes la plûpart, nous sommes jolis en amour ; nous nous répandons en petits sentimens doucereux : nous avons la marotte d'être délicats, parce que cela donne un air plus tendre ; nous faisons l'amour réglément, tout comme on fait une Charge. Nous nous faisons des méthodes de tendresse ; nous allons chez une femme, pourquoi ? pour l'aimer, parce que c'est le devoir de notre emploi. Quelle pitoyable façon de faire ! Une femme ne veut être ni tendre, ni délicate, ni fâchée, ni bien-aise ; elle est tout cela sans le sçavoir, & cela est charmant. Regardez-là quand elle aime, & qu'elle ne veut pas le dire, morbleu ! nos tendresses les plus babillardes

approchent-elles de l'amour qui passe à travers son silence?

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, je m'en souviens, Margot avoit si bonne grace à faire comme cela la nigaude.

LELIO.

Sans l'aiguillon de l'amour & du plaisir, notre cœur, à nous autres, est un vrai paralytique: nous resterons-là comme des eaux dormantes, qui attendent qu'on les remuë pour se remuer. Le cœur d'une femme se donne sa secousse à lui-même; il part sur un mot qu'on dit, sur un mot qu'on ne dit pas, sur une contenance. Elle a beau vous avoir dit qu'elle aime, le répéte-t-elle, vous l'apprenez toûjours, vous ne le sçaviez pas encore; ici par une impatience, par une froideur, par une imprudence, par une distraction, en baissant les yeux, en les relevant, en sortant de sa place, en y restant; enfin c'est de la jalousie, du calme, de l'inquiétude, de la joye, du babil, & du silence de toutes couleurs; & le moyen de ne pas s'enyvrer du plaisir que cela donne? le moyen de se voir adoré sans que la tête vous tourne? Pour moi, j'étois tout aussi sot que les autres Amans; je me croyois un petit prodige, mon mérite m'étonnoit;

Ah! qu'il est mortifiant d'en rabattre. C'est aujourd'hui ma bêtise qui m'étonne; l'homme prodigieux a disparu, & je n'ai trouvé qu'une duppe à sa place.

ARLEQUIN.

Eh bien, Monsieur, queussi, queumi, voilà mon histoire; j'étois tout aussi sot que vous. Vous faites pourtant un portrait qui fait venir l'envie de l'original.

LELIO.

Butord que tu es! ne t'ai-je pas dit que la femme étoit aimable; qu'elle avoit le cœur tendre, & beaucoup d'esprit?

ARLEQUIN.

Oüi. Est-ce que tout cela n'est pas bien joli?

LELIO.

Non, tout cela est affreux.

ARLEQUIN.

Bon, bon, c'est que vous voulez m'attraper peut-être.

LELIO.

Non, ce sont-là les instrumens de notre supplice. Dis-moi, mon pauvre garçon, si tu trouvois sur ton chemin de l'argent d'abord, un peu plus loin de l'or, un peu plus loin des perles, & que cela te conduisît à la caverne d'un Monstre, d'un Tigre, si tu veux, est-ce que tu ne haïrois pas cet argent, cet or, & ces perles?

ARLEQUIN.

Je ne suis pas si dégoûté, je trouverois cela fort bon ; il n'y auroit que le vilain Tigre dont je ne voudrois pas : mais je prendrois vitement quelque millier d'écus dans mes poches, je laisserois-là le reste, & je décamperois bravement après.

LELIO.

Oüi, mais tu ne sçaurois point qu'il y a un Tigre au bout, & tu n'auras pas plûtôt ramassé un écu, que tu ne pourras t'empêcher de vouloir le reste.

ARLEQUIN.

Fi ! par la morbleu ! c'est bien dommage : voilà un sot trésor, de se trouver sur ce chemin-là. Pardi, qu'il aille au Diable, & l'animal avec.

LELIO.

Mon enfant, cet argent que tu trouves d'abord sur ton chemin, c'est la beauté, ce sont les agrémens d'une femme qui t'arrêtent ; cet or que tu rencontres encore, ce sont les espérances qu'elle te donne ; enfin ces perles, c'est son cœur qu'elle t'abandonne avec tous ces transports.

ARLEQUIN.

Ahi, ahi, gare l'animal.

LELIO.

Le Tigre enfin paroît après les perles.

& ce Tigre, c'eſt un caractére perfide retranché dans l'ame de ta Maîtreſſe ; il ſe montre, il t'arrache ſon cœur, il déchire le tien : adieu tes plaiſirs, il te laiſſe auſſi miſérable que tu croyois être heureux.

ARLEQUIN.

Ah, c'eſt juſtement la bête que Margot a lâché ſur moi, pour avoir aimé ſon argent, ſon or & ſes perles.

LELIO.

Les aimeras-tu encore ?

ARLEQUIN.

Hélas, Monſieur, je ne ſongeois pas à ce Diable qui m'attendoit au bout. Quand on n'a pas étudié, on ne voit pas plus loin que ſon nez.

LELIO.

Quand tu ſeras tenté de revoir des femmes, ſouviens-toi toûjours du Tigre, & regarde tes émotions de cœur comme une envie fatale d'aller ſur ſa route, & de te perdre.

ARLEQUIN.

Oh, voilà qui eſt fait ; je renonce à toutes les femmes, & à tous les tréſors du monde, & je m'en vais boire un petit coup pour me fortifier dans cette bonne penſée.

SCENE III.

LELIO, JACQUELINE, PIERRE.

LELIO.

QUe me veux-tu, Jacqueline?

JACQUELINE.

Monsieur, c'est que je voulions vous parler d'une petite affaire.

LELIO.

De quoi s'agit-il?

JACQUELINE.

C'est que ne vous déplaise..... mais vous vous fâcherez.

LELIO.

Voyons.

JACQUELINE.

Monsieur, vous avez dit il y a queuque temps, que vous ne vouliez pas que j'eussions des Galands.

LELIO.

Non; je ne veux point voir d'amour dans ma maison.

JACQUELINE.

Je vians pourtant vous demander un petit parvilége.

LELIO.

Quel eſt-il ?

JACQUELINE.

C'eſt que, révérence parler, j'avons le cœur tendre.

LELIO.

Tu as le cœur tendre ; voilà un plaiſant aveu ! Et qui eſt le nigaud qui eſt amoureux de toi ?

PIERRE.

Eh, eh, eh, c'eſt moi, Monſieur.

LELIO.

Ah ! c'eſt toi, maître Pierre ; je t'aurois crû plus raiſonnable. Eh bien, Jacqueline, c'eſt donc pour lui que tu as le cœur tendre ?

JACQUELINE.

Oüi, Monſieur, il y a bien deux ans en ça, que ça m'eſt venu..... mais, dis toi-même, je ne ſis pas aſſez effrontée de mon naturel.

PIERRE.

Monſieur, franchement, c'eſt qu'alle me trouve genti, & ſi ce n'étoit qu'alle fait la difficile, il y auroit long-tems que je ſerions annôcez.

LELIO.

Tu es fou, maître Pierre ; ta Jacqueline au premier jour te plantera là : crois-moi,

ne t'attache point à elle ; laisse-la là, tu cherches malheur.

JACQUELINE.

Bon ! voilà de biaux contes, qu'ous li faites là, Monsieur. Est-ce que vous croyez que je sommes comme vos Giroüettes de Paris, qui tournent à tout vent ? Allez, allez, si queuqu'un de nous deux se plante-là, ce sera li qui me plantera, & non pas moi. A tout hazard, notre Monsieur, donnez-moi tant seulement une petite parmission de mariage, c'est pour ça que j'avons prins la liberté de vous attaquer.

PIERRE.

Oüi, Monsieur, voilà tout fin dret ce que c'est. Et Jacquelaine a itou queuque doutance, que vous vourez bian de votre grace, & pour l'amour de son sarvice, & de stila de son pere & de sa mere, qui vous ont tant sarvi, quand ils n'étient pas encore deffunts.... tant y a, Monsieur, excusez l'importunance, c'est que je sommes pauvres, & tout franchement, pour vous le couper court.....

LELIO.

Acheve donc, il y a une heure que tu traînes.

JACQUELINE.

Parguenne aussi, tu t'embarboüilles dans

je

je ne sçai combien de paroles qui ne servont de rian, & Monsieur pard la patience. C'est donc, ne vous en déplaise, que je voulons nous marier; &, comme ce dit l'autre, ce n'est pas le tout qu'un pourpoint, s'il n'y a des manches; c'est ce qui fait, si vous permettez que je vous le disions en bref....

LELIO.

Et non, Jacqueline, dis-moi le en long, tu auras plûtôt fait.

JACQUELINE.

C'est que j'avons queuque esperance que vous nous baillerez queuque chose en entrée de ménage. LELIO.

Soit, je le veux; nous verrons cela une autre fois, & je ferai ce que je pourrai, pourvû que le parti te convienne. Laissez-moi.

SCENE IV.

ARLEQUIN, LELIO, PIERRE, JACQUELINE.

PIERRE *prenant Arlequin à l'écart.*

ARlequin, par charité, recommandez-nous à Monsieur. C'est que je nous

aimons, Jacquelaine & moi ; je n'avons pas de grands moyens, & .....

ARLEQUIN.

Tout beau, maître Pierre ; dis-moi ; as-tu ſon cœur ?

PIERRE.

Parguienne oüi ; à la parfin alle m'a lâché ſon amiquié.

ARLEQUIN.

Ah malheureux, que je te plains! voilà le caractére perfide qui va venir ; je t'expliquerai cela plus au long une autre fois, mais tu le ſentiras bien. Adieu, pauvre homme, je n'ai plus rien à te dire, ton mal eſt ſans reméde.

JACQUELINE.

Queu tripotage eſt-ce qu'il fait donc là ; avec ce reméde & ce caractére ?

PIERRE.

Morguié, tous ces diſcours me chiffonnont malheur ; je varrons ce qui en eſt par un petit tour d'adreſſe. Allons-nous-en, Jacquelaine, Madame la Comteſſe fera mieux que nous.

SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *revenant à son Maître.*

MOnsieur, mon cher Maître, il y a une mauvaise nouvelle.

LELIO.

Qu'est-ce que c'est ?

ARLEQUIN.

Vous avez entendu parler de cette Comtesse qui a acheté depuis un an cette belle Maison près de la vôtre.

LELIO.

Oüi.

ARLEQUIN.

Eh bien, on m'a dit que cette Comtesse est ici, & qu'elle veut vous parler : j'ai mauvaise opinion de cela.

LELIO.

Eh morbleu, toûjours des Femmes ! Eh que me veut-elle ?

ARLEQUIN.

Je n'en sçai rien ; mais on dit qu'elle est belle & veuve, & je gage qu'elle est encline à faire du mal.

LELIO.

Et moi enclin à l'éviter : je ne me soucie

ni de sa beauté, ni de son veuvage.

ARLEQUIN.

Que le Ciel vous maintienne dans cette bonne disposition. Ouf.

LELIO.

Qu'as-tu ?

ARLEQUIN.

C'est qu'on dit qu'il y a aussi une Fille de Chambre avec elle, & voilà mes émotions de cœur qui me prennent.

LELIO.

Benest ! une femme te fait peur.

ARLEQUIN.

Hélas, Monsieur, j'espere en vous & en votre assistance.

LELIO.

Je crois que les voilà qui se promenent, retirons-nous.

SCENE VI.

LA COMTESSE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LA COMTESSE *parlant de Lelio.*

VOilà un jeune homme bien sauvage.

COLOMBINE *arrêtant Arlequin.*

Un petit mot, s'il vous plaît. Oserois-

on vous demander d'où vient cette férocité qui vous prend à vous & à votre Maître?

ARLEQUIN.

A cause d'un proverbe qui dit, que Chat échaudé craint l'eau froide.

LA COMTESSE.

Parle plus clairement. Pourquoi nous fuit-il?

ARLEQUIN.

C'est que nous sçavons ce qu'en vaut l'aune.

COLOMBINE.

Remarquez-vous qu'il n'ose nous regarder, Madame? allons, allons, levez la tête, & rendez-nous compte de la sotise que vous venez de faire.

ARLEQUIN *la regardant doucement.*

Par la jarni, qu'elle est jolie.

LA COMTESSE.

Laisse-le là, je croi qu'il est imbécile.

COLOMBINE.

Et moi je croi que c'est malice. Parleras-tu? ARLEQUIN.

C'est que mon Maître a fait vœu de fuir les femmes, parce qu'elles ne valent rien.

COLOMBINE.

Impertinent!

ARLEQUIN.

Ce n'est pas votre faute, c'est la nature

qui vous a bâties comme cela, & moi j'ai fait vœu auſſi. Nous avons ſouffert comme des miſérables à cauſe de votre bel eſprit, de vos jolis charmes, & de votre tendre cœur.

COLOMBINE.

Hélas! quelle lamentable hiſtoire! Eh comment te tireras-tu d'affaire avec moi? je ſuis une eſpiégle, & j'ai envie de te rendre un peu miſérable de ma façon.

ARLEQUIN.

Prrr. Il n'y a pas pied.

LA COMTESSE.

La, mon ami, va dire à ton Maître que je me ſoucie fort peu des hommes, mais que je ſouhaiterois lui parler.

ARLEQUIN.

Je le vois là qui m'attend, je m'en vais l'appeller.

SCENE VII.

ARLEQUIN, LA COMTESSE, LELIO, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

MOnſieur, Madame dit qu'elle ne ſe ſoucie point de vous : vous n'avez

qu'à venir, elle veut vous dire un mot. *A part.* Ah! comme cela m'accrocheroit si je me laissois faire.

LELIO.

Madame, puis-je vous rendre quelque service.

LA COMTESSE.

Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise; mais il y a le neveu de mon Fermier qui cherche en mariage une jeune Payſanne de chez vous. Ils ont peur que vous ne consentiez pas à ce mariage: ils m'ont prié de vous engager à les aider de quelque libéralité, comme de mon côté j'ai dessein de le faire. Voilà, Monsieur, tout ce que j'avois à vous dire quand vous vous êtes retiré.

LELIO.

Madame, j'aurai tous les égards que mérite votre recommandation, & je vous prie de m'excuser si j'ai fui; mais je vous avoue que vous êtes d'un sexe avec qui j'ai crû devoir rompre pour toute ma vie. Cela paroîtra bien bizarre, je ne chercherai point à me justifier; car il me reste un peu de politesse, & je craindrois d'entammer une matiere qui me met toûjours de mauvaise humeur; & si je parlois, il pourroit, malgré moi, m'échapper des traits d'une inci-

vilité qui vous déplairoit, & que mon respect vous épargne.

COLOMBINE.

Mort de ma vie, Madame, est-ce que ce discours-là ne vous remuë pas la bile? Allez, Monsieur, tous les renégats font mauvaise fin; vous viendrez quelque jour crier miséricorde, & ramper aux pieds de vos Maîtres, & ils vous écraseront comme un serpent. Il faut bien que justice se fasse.

LELIO.

Si Madame n'étoit pas présente, je vous dirois franchement que je ne vous crains, ni ne vous aime.

LA COMTESSE.

Ne vous gênez point, Monsieur. Tout ce que nous disons ici ne s'adresse point à nous; regardons-nous comme hors d'intérêt. Et sur ce pied-là, peut-on vous demander ce qui vous fâche si fort contre les femmes?

LELIO.

Ah! Madame, dispensez-moi de vous le dire; c'est un récit que j'accompagne ordinairement de réflexions où votre sexe ne trouve pas son compte.

LA COMTESSE.

Je vous devine, c'est une infidélité qui vous a donné tant de colere.

LELIO.

Oüi, Madame, c'eſt une infidélité; mais affreuſe, mais déteſtable.

LA COMTESSE.

N'allons point ſi vîte. Votre Maîtreſſe ceſſa-t-elle de vous aimer pour en aimer un autre? LELIO.

En doutez vous, Madame? la ſimple infidélité ſeroit inſipide, & ne tenteroit pas une femme ſans l'aſſaiſonnement de la perfidie.

LA COMTESSE.

Quoi! vous eutes un ſucceſſeur? elle en aima un autre?

LELIO.

Oüi, Madame. Comment, cela vous étonne? Voilà pourtant les femmes, & ces actions doivent vous mettre en pays de connoiſſance.

COLOMBINE.

Le petit blaſphêmateur!

LA COMTESSE.

Oüi, votre Maîtreſſe eſt une indigne: & l'on ne ſçauroit trop la mépriſer.

COLOMBINE.

D'accord, qu'il la mépriſe, il n'y a pas à tortiller: c'eſt une coquine celle-là.

LA COMTESSE.

J'ai crû d'abord, moi, qu'elle n'avoit

fait que se dégoûter de vous & de l'amour ; & je lui pardonnois en faveur de cela la sotise qu'elle avoit euë de vous aimer. Quand je dis vous, je parle des hommes en général.

LELIO.

Comment, Madame, ce n'est donc rien à votre compte, que de cesser sans raison d'avoir de la tendresse pour un homme ?

LA COMTESSE.

C'est beaucoup au contraire. Cesser d'avoir de l'amour pour un homme, c'est à mon compte connoître sa faute, s'en repentir, en avoir honte, sentir la misére de l'idole qu'on adoroit, & rentrer dans le respect qu'une femme se doit à elle-même. J'ai bien vû que nous ne nous entendions point. Si votre Maîtresse n'avoit fait que renoncer à son attachement ridicule, eh ! il n'y auroit rien de plus loüable ; mais ne faire que changer d'objet, ne guérir d'une folie que par une extravagance ? Eh fi ! je suis de votre sentiment, cette femme-là est tout-à-fait mépriſable. Amant pour amant, il valoit autant que vous deshonorassiez sa raison qu'un autre.

LELIO.

Je vous avouë que je ne m'attendois pas à cette chûte-là.

COLOMBINE.

Ah, ah, ah! il faudroit bien des conversations comme celle-là pour en faire une raisonnable. Courage, Monsieur, vous voilà tout déferré; décochez-lui-moi quelque trait bien hétéroclite, qui sente bien l'original. Eh! vous avez fait des merveilles d'abord.

LELIO.

C'est assûrément mettre les hommes bien bas, que de les juger indignes de la tendresse d'une femme: l'idée est neuve.

COLOMBINE.

Elle ne fera fortune chez vous.

LELIO.

On voit bien que vous êtes fâchée, Madame.

LA COMTESSE.

Moi, Monsieur, je n'ai point à me plaindre des hommes; je ne les haïs point non plus. Hélas, la pauvre espéce! elle est, pour qui l'examine, encore plus comique que haïssable.

COLOMBINE.

Oüi-da, je crois que nous trouverons plus de ressource à nous en divertir qu'à nous fâcher contr'elle.

LELIO.

Mais, qu'as-t'elle donc de si comique?

LA COMTESSE.

Ce qu'elle a de comique ? Mais y songez-vous, Monsieur ? vous êtes bien curieux d'être humilié dans vos confreres. Si je parlois, vous seriez tout étonné de vous trouver de cent piques au-dessous de nous. Vous demandez ce que votre espéce a de comique, qui pour se mettre à son aise, a eu besoin de se réserver un privilége d'indiscrétion, d'impertinence & de fatuité ; qui suffoqueroit, si elle n'étoit babillarde, si sa misérable vanité n'avoit pas ses coudées franches, s'il ne lui étoit pas permis de deshonorer un sexe qu'elle ose mépriser pour les mêmes choses, dont l'indigne qu'elle est, fait sa gloire. Oh ! l'admirable engeance qui a trouvé la raison & la vertu des fardeaux trop pésans pour elle, & qui nous a chargé du soin de les porter. Ne voilà-t'il pas de beaux titres de supériorité sur nous ? & de pareilles gens ne sont-ils pas risibles ! Fiez-vous à moi, Monsieur ; vous ne connoissez pas votre misére, j'oserai vous le dire. Vous voilà bien irrité contre les femmes, je suis peut-être, moi, la moins aimable de toutes ; tout hérissé de rancune que vous croyez être, moyennant deux ou trois coups d'œil flateurs qu'il m'en coûteroit, grace à la tournure grotesque de l'esprit de

l'homme, vous m'allez donner la Comédie. Oh! je vous défie de me faire payer ce tribut de folie là.

COLOMBINE.

Ma foi, Madame, cette expérience-là vous porteroit malheur.

LELIO.

Ah, ah! cela eſt plaiſant! Madame, peu de femmes ſont auſſi aimables que vous: vous l'êtes tout autant, que je ſuis ſûr que vous croyez l'être; mais s'il n'y a que la Comédie dont vous parlez qui puiſſe vous réjoüir, en ma conſcience, vous ne rirez de votre vie.

COLOMBINE.

En ma conſcience, vous me la donnez tous les deux, la Comédie. Cependant, ſi j'étois à la place de Madame, le défi me picqueroit, & je ne voudrois pas en avoir le démenti.

LA COMTESSE.

Non, la partie ne me picque point, je la tiens gagnée; mais comme à la campagne il faut voir quelqu'un, ſoyons amis pendant que nous y reſterons; je vous promets ſûreté: nous nous divertirons, vous à médire des femmes, & moi à mépriſer les hommes.

LELIO.

Volontiers.

COLOMBINE.

Le joli commerce ! on a qu'à vous en croire, les hommes tireront à l'Orient, les femmes à l'Occident ; cela fera de belles productions, & nos petits neveux auront bon air. Eh morbleu ! pourquoi prêcher la fin du monde ? Cela coupe la gorge à tout : soyons raisonnables ; condamnez les amans déloyaux, les conteurs de sornettes, à être jettés dans la riviere une pierre au col, à merveille. Enfermez les coquettes entre quatre murailles, fort bien. Mais les amans fidéles, dressez-leur de belles & bonnes statuës pour encourager le Public. Vous riez, adieu, pauvres brebis égarées. Pour moi, je vais travailler à la conversion d'Arlequin. A votre égard, que le Ciel vous assiste ; mais il seroit curieux de vous voir chanter la palinodie, je vous y attends.

LA COMTESSE.

La folle ! je vous quitte, Monsieur, j'ai quelques ordres à donner : n'oubliez pas, de grace, ma recommandation pour ces Payſans.

SCENE VIII.

LE BARON *ami de Lelio.*
LA COMTESSE, LELIO.

LE BARON.

NE me trompai-je point ? eſt-ce vous que je vois, Madame la Comteſſe ?

LA COMTESSE.

Oüi, Monſieur, c'eſt moi-même.

LE BARON.

Quoi ! avec notre ami Lelio, cela ce peut-il ?

LA COMTESSE.

Que trouvez-vous donc-là de ſi étrange ?

LELIO.

Je n'ai l'honneur de connoître Madame que depuis un inſtant, & d'où vient la ſurpriſe ?

LE BARON.

Comment ma ſurpriſe ! voici peut-être le coup de hazard le plus bizarre qui ſoit arrivé.

LELIO.

En quoi ?

LE BARON.

En quoi morbleu ? je n'en ſçaurois re-

venir ; c'eſt le fait le plus curieux qu'on puiſſe imaginer. Dès que je ſerai à Paris, où je vais, je le ferai mettre dans la gazette.

LELIO.

Mais, que veux-tu dire ?

LE BARON.

Songez-vous à tous les millions de femmes qu'il y a dans le monde, au Couchant, au Levant, au Septentrion, au Midi, Européennes, Aſiatiques, Afriquaines, Ameriquaines, blanches, noires, bazannées, de toutes les couleurs. Nos propres expériences, & les relations de nos Voyageurs nous apprennent que par tout la femme eſt amie de l'homme, que la nature l'a pourvûe de bonne volonté pour lui ; la nature n'a manqué que Madame. Le Soleil n'éclaire qu'elle chez qui notre eſpéce n'ait point rencontré grace, & cette ſeule exception de la Loi générale ſe rencontre avec un perſonnage unique ; je te le dis en ami, avec un homme qui nous a donné l'exemple d'un fanatiſme tout neuf ; qui ſeul de tous les hommes n'a pû s'accoûtumer aux Coquettes qui fourmillent ſur la Terre, & qui ſont auſſi anciennes que le Monde ; enfin qui s'eſt condamné à venir ici languir de chagrin de ne plus voir de femmes, en expiation du crime qu'il a fait quand

quand il en a vû. Oh! je ne sçache point d'aventure qui aille de pair avec la vôtre.

LELIO *riant.*

Ah, ah! je te pardonne toutes tes injures en faveur de ces Coquettes qui fourmillent sur la Terre, & qui sont aussi anciennes que le Monde.

LA COMTESSE *riant.*

Pour moi, je me sçai bon gré que la nature m'ait manquée, & je me passerai bien de la façon qu'elle auroit pû me donner de plus; c'est autant de sauvé, c'est un ridicule de moins.

LE BARON *sérieusement.*

Madame, n'appellez point cette foiblesse-là ridicule; ménageons les termes, il peut venir un jour où vous serez bien-aise de lui trouver une épithete plus honnête.

LA COMTESSE.

Oüi, si l'esprit me tourne.

LE BARON.

Eh bien, il vous tournera: c'est si peu de chose que l'esprit; après tout, il n'est pas encore sûr que la nature vous ait absolument manquée. Hélas! peut-être jouez-vous de votre reste aujourd'hui. Combien voyons-nous de choses qui sont d'abord merveilleuses, & qui finissent par faire rire.

Je ſuis un homme à pronoſtic : voulez-vous que je vous diſe, tenez, je crois que votre merveilleux eſt à fin de terme.

LELIO.

Cela ſe peut bien, Madame, cela ſe peut bien ; les fous ſont quelquefois inſpirés.

LA COMTESSE.

Vous vous trompez, Monſieur, vous vous trompez.

LE BARON.

Mais toi qui raiſonne, as-tu lû l'Hiſtoire Romaine ?

LELIO.

Oüi, qu'en veux-tu faire de ton Hiſtoire Romaine ?

LE BARON.

Te ſouviens-tu qu'un Ambaſſadeur Romain enferma Antiochus dans un cercle qu'il traça autour de lui, & lui déclara la guerre s'il en ſortoit avant qu'il eût répondu à ſa demande.

LELIO.

Oüi, je m'en reſſouviens.

LE BARON.

Tiens, mon enfant, moi indigne je te fais un cercle à l'imitation de ce Romain, & ſous peine des vengeances de l'amour, qui vaut bien la Republique de Rome, je

t'ordonne de n'en sortir que soûpirant pour les beautés de Madame : voyons si tu oseras broncher.

LELIO *passe le cercle.*

Tiens, je suis hors du cercle, voilà ma réponse : va-t'en la porter à ton benest d'amour.

LA COMTESSE.

Monsieur le Baron, je vous prie, badinez tant qu'il vous plaira, mais ne me mettez point en jeu.

LE BARON.

Je ne badine point, Madame, je vous le cautionne garotté à votre char ; il vous aime de ce moment-ci, il a obéi. La peste, vous ne le verriez pas hors du cercle, il avoit plus de peur qu'Antiochus.

LELIO *riant.*

Madame, vous pouvez me donner des rivaux tant qu'il vous plaira, mon amour n'est point jaloux.

LA COMTESSE *embarrassée.*

Messieurs, j'entens volontiers raillerie ; mais cessons-là pourtant.

LE BARON.

Vous montrez-là certaine impatience qui pourra venir à bien : faisons-la profiter par un petit tour de cercle.

Il l'enferme aussi.

LA COMTESSE *sortant du cercle.*

Laissez-moi, qu'est-ce que cela signifie, Baron ? ne lisez jamais d'Histoire, puisqu'elle ne vous apprend que des polissonneries.

Lelio rit.

LE BARON.

Je vous demande pardon, mais vous aimerez, s'il vous plaît, Madame. Lelio est mon ami, & je ne veux point lui donner de Maîtresse insensible.

LA COMTESSE *sérieusement.*

Cherchez-lui donc une Maîtresse ailleurs, car il trouveroit fort mal son compte ici.

LELIO.

Madame, je sçai le peu que je vaux, on peut se dispenser de me l'apprendre; après tout, votre antipathie ne me fait point trembler.

LE BARON.

Bon, voilà de l'amour qui prélude par du dépit.

LA COMTESSE *à Lelio.*

Vous seriez fort à plaindre, Monsieur, si mes sentimens ne vous étoient indifférens.

LE BARON.

Ah le beau duo! vous ne sçavez pas

encore combien il est tendre.

LA COMTESSE *s'en allant doucement.*

En vérité, vos folies me poussent à bout, Baron.

LE BARON.

Oh, Madame, nous aurons l'honneur, Lelio & moi, de vous reconduire jusques chez vous.

SCENE IX.

COLOMBINE, LA COMTESSE, LELIO, LE BARON.

COLOMBINE.

BOn jour, Monsieur le Baron. Comme vous voilà rouge, Madame? Monsieur Lelio est tout je ne sçai comment aussi : il a l'air d'un homme qui veut être fier, & qui ne peut pas l'être. Qu'avez-vous donc tous deux?

LA COMTESSE *sortant.*

L'étourdie!

LE BARON.

Laisse-les-là, Colombine; ils sont de méchante humeur; ils viennent de se faire une déclaration d'amour l'un à l'autre, & le tout en se fâchant.

SCENE X.

COLOMBINE, ARLEQUIN,

Avec un équipage de Chasseur.

COLOMBINE.

JE vois bien qu'ils nous apprêteront à rire ; mais où est Arlequin ? je veux qu'il m'amuse ici. J'entends quelqu'un, ne seroit-ce pas lui ?

ARLEQUIN *la voyant.*

Ouf, ce gibier-là mene un Chasseur trop loin, je me perdrois ; tournons d'un autre côté... allons donc.... heut, me voilà justement sur le chemin du Tigre ; maudit soit l'argent, l'or & les perles.

COLOMBINE.

Quelle heure est-il, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Ah ! la fine mouche ! je vois bien que tu cherches midi à quatorze heures. Passez, passez votre chemin, ma mie.

COLOMBINE.

Il ne me plaît pas, moi : passe-le toi-même.

ARLEQUIN.

Oh pardi, à bon chat, bon rat, je veux rester ici.

COLOMBINE.

Hé le fou, qui perd l'esprit en voyant une femme.

ARLEQUIN,

Va-t'en, va-t'en demander ton portrait à mon Maître, il te le donnera pour rien : tu verras si tu n'es pas une vipére.

COLOMBINE.

Ton Maître est un visionnaire, qui te fait faire pénitence de ses sottises. Dans le fond, tu me fais pitié ; c'est dommage qu'un jeune homme comme toi, assez bien fait, & bon enfant ; car tu es sans malice....

ARLEQUIN.

Je n'en ai non plus qu'un poulet.

COLOMBINE.

C'est dommage qu'il consomme sa jeunesse dans la langueur & la souffrance ; car dis la vérité, tu t'ennuyes ici, tu pâtis ?

ARLEQUIN.

Oh ! cela n'est pas croyable.

COLOMBINE.

Et pourquoi, nigaud, mener une pareille vie ?

ARLEQUIN.

Pour ne point tomber dans vos pattes, race de chats que vous êtes ; si vous êtiez de bonnes gens, nous ne serions pas venus nous rendre hermites. Il n'y a plus de bon

tems pour moi, & c'eſt vous qui en êtes la cauſe; & malgré tout cela, il ne s'en faut de rien que je ne t'aime. La ſotte choſe que le cœur de l'homme!

COLOMBINE.

Cet original diſpute contre ſon cœur comme un honnête homme.

ARLEQUIN.

N'as-tu pas de honte d'être ſi jolie & ſi traîtreſſe?

COLOMBINE.

Comme ſi on devoit rougir de ſes bonnes qualités. Au revoir, nigaud; tu me fuis, mais cela ne durera pas.

Fin du Premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

COLOMBINE, LA COMTESSE.

COLOMBINE *en regardant sa montre.*

CEla est singulier!

LA COMTESSE.

Quoi?

COLOMBINE.

Je trouve qu'il y a un quart-d'heure que nous nous promenons sans rien dire : entre deux femmes, cela ne laisse pas d'être fort. Sommes-nous bien dans notre état naturel?

LA COMTESSE.

Je ne sçache rien d'extraordinaire en moi.

COLOMBINE.

Vous voilà pourtant bien rêveuse.

LA COMTESSE.

C'est que je songe à une chose.

COLOMBINE.

Voyons ce que c'est; suivant l'espéce de

la chose, je ferai l'estime de votre silence.

LA COMTESSE.

C'est que je songe qu'il n'est pas nécessaire que je voye si souvent Lelio.

COLOMBINE.

Hom, il y a du Lelio : votre taciturnité n'est pas si belle que je le pensois ; la mienne, à vous dire le vrai, n'est pas plus méritoire. Je me taisois à peu près dans le même goût ; je ne rêve pas à Lelio, mais je suis autour de cela, je rêve au Valet.

LA COMTESSE.

Mais que veux-tu dire ? quel mal y a-t'il à penser à ce que je pense ?

COLOMBINE.

Oh ! pour du mal, il n'y en a pas ; mais je croyois que vous ne disiez mot, par pure paresse de langue, & je trouvois cela beau dans une femme : car on prétend que cela est rare. Mais pourquoi jugez-vous qu'il n'est pas nécessaire que vous voyiez si souvent Lelio ?

LA COMTESSE.

Je n'ai d'autres raisons pour lui parler, que le mariage de ces jeunes gens : il ne m'a point dit ce qu'il veut donner à la fille ; je suis bien aise que le neveu de mon Fermier trouve quelque avantage ; mais sans nous parler, Lelio peut me faire ça-

voir ſes intentions, & je puis le faire informer des miennes.

COLOMBINE.

L'imagination de cela eſt tout-à-fait plaiſante.

LA COMTESSE.

Ne vas-tu pas faire un commentaire là-deſſus? COLOMBINE.

Comment? il n'y a pas de commentaire à cela. Malepeſte, c'eſt un joli trait d'eſprit que cette invention-là. Le chemin de tout le monde, quand on a affaire aux gens, c'eſt d'aller leur parler; mais cela n'eſt pas commode, le plus court eſt de l'entretenir de loin; vraiment on s'entend bien mieux: lui parlerez-vous avec une Sarbacane, ou par Procureur?

LA COMTESSE.

Mademoiſelle Colombine, vos fades railleries ne me plaiſent point du tout; je vois bien les petites idées que vous avez dans l'eſprit.

COLOMBINE.

Je me doute, moi, que vous ne vous doutez pas des vôtres; mais cela viendra.

LA COMTESSE.

Taiſez-vous.

COLOMBINE.

Mais auſſi de quoi vous aviſez-vous;

de prendre un si grand tour pour parler à un homme ? Monsieur, soyons amis tant que nous resterons ici ; nous nous amuserons, vous à médire des femmes, moi à mépriser les hommes (voilà ce que vous lui avez dit tantôt.) Est-ce que l'amusement que vous avez choisi ne vous plaît plus ?

LA COMTESSE.

Il me plaira toujours ; mais j'ai songé que je mettrai Lelio plus à son aise, en ne le voyant plus. D'ailleurs la conversation que nous avons eue tantôt ensemble, jointe aux plaisanteries que le Baron a continué de faire chez moi, pourroient donner matiere à de nouvelles scènes que je suis bien aise d'éviter. Tiens, prens ce Billet.

COLOMBINE.

Pour qui ?

LA COMTESSE.

Pour Lelio. C'est de cette Paysanne dont il s'agit, je lui demande réponse.

COLOMBINE.

Un billet à Monsieur Lelio, exprès pour ne point donner matiere à la plaisanterie ! mais voilà des précautions d'un jugement...

LA COMTESSE.

Fais ce que je te dis.

COLOMBINE.

Madame, c'eſt une maladie qui commence : votre cœur en eſt à ſon premier accès de fiévre ; tenez, le Billet n'eſt plus néceſſaire, je vois Lelio qui s'approche.

LA COMTESSE.

Je me retire, faites votre commiſſion.

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN, COLOMBINE.

LELIO.

POurquoi donc Madame la Comteſſe ſe retire-t'elle en me voyant ?

COLOMBINE *préſentant le Billet.*

Monſieur..... ma Maîtreſſe a jugé à propos de réduire ſa converſation dans ce Billet. A la Compagne on a l'eſprit ingénieux.

LELIO.

Je ne vois pas la fineſſe qu'il peut y avoir à me laiſſer-là, quand j'arrive, pour m'entretenir dans les papiers. J'allois prendre des meſures avec elle pour nos Payſans ; mais voyons ſes raiſons.

ARLEQUIN.

Je vous conſeille de lui répondre ſur

une carte, cela sera bien drôle.

LELIO *lit.*

Monsieur, depuis que nous nous sommes quittez, j'ai fait réflexion qu'il étoit assez inutile de nous voir. Oh! très-inutile, je l'ai pensé de même. *Je prévois que cela vous gêneroit; & moi, à qui il n'ennuye pas d'être seule, je serois fâchée de vous contraindre.* Vous avez raison, Madame, je vous remercie de votre attention. *Vous sçavez la priére que je vous ai faite tantôt au sujet du mariage de nos jeunes gens; je vous prie de vouloir bien me marquer là-dessus quelque chose de positif.* Volontiers, Madame, vous n'attendrez point. Voilà la femme du caractére le plus passable que j'aye vûe de ma vie; si j'étois capable d'en aimer quelqu'une, ce seroit elle.

ARLEQUIN.

Par la morbleu, j'ai peur que ce tour-là ne vous joüe d'un mauvais tour.

LELIO.

Oh non: l'éloignement qu'elle a pour moi, me donne en vérité beaucoup d'estime pour elle; cela est dans mon goût. Je suis ravi que la proposition vienne d'elle, elle m'épargne, à moi, la peine de la lui faire.

ARLEQUIN.

Pour cela oüi, notre dessein étoit de lui

dire que nous ne voulions plus d'elle.

COLOMBINE.

Quoi ! ni de moi non plus ?

ARLEQUIN.

Oh ! je suis honnête ; je ne veux point dire aux gens des injures à leur nez.

COLOMBINE.

Eh bien, Monsieur, faites-vous réponse ?

LELIO.

Oüi, ma chere enfant, j'y cours : Vous pouvez lui dire, puisqu'elle choisit le papier pour le champ de bataille de nos conversations, que j'en ai près d'une rame chez moi, & que le terrain ne me manquera de long-tems.

ARLEQUIN.

Hé, hé, hé, nous verrons à qui aura le dernier.

COLOMBINE.

Vous êtes distrait, Monsieur, vous me dites que vous courez faire réponse, & vous voilà encore.

LELIO.

J'ai tort, j'oublie les choses d'un moment à l'autre. Attendez-là un moment.

COLOMBINE *l'arrêtant.*

C'est-à-dire, que vous êtes bien charmé du parti que prend ma Maîtresse.

ARLEQUIN.

Pardi cela eſt admirable !

LELIO.

Oüi, aſſûrement cela me fera plaiſir.

COLOMBINE.

Cela ſe paſſera. Allez.

LELIO.

Il faut bien que cela ſe paſſe.

ARLEQUIN *à Lelio.*

Emmenez-moi avec vous ; car je ne me fie point à elle.

COLOMBINE.

Oh ! je n'attendrai point, ſi je ſuis ſeule ; je veux cauſer.

LELIO.

Fais-lui l'honnêteté de reſter avec elle ; je vais revenir.

SCENE III.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

J'Ai bien affaire, moi, d'être honnête à mes dépens.

COLOMBINE.

Et que crains-tu ? tu ne m'aime point, tu ne veux point m'aimer.

ARLEQUIN.

Non, je ne veux point t'aimer; mais je n'ai que faire de prendre la peine de m'empêcher de le vouloir.

COLOMBINE.

Tu m'aimerois donc si tu ne t'en empêchois ?

ARLEQUIN.

Laissez-moi en repos, Mademoiselle Colombine; promenez-vous d'un côté, & moi d'un autre, sinon je m'enfuirai, car je répons tout de travers.

COLOMBINE.

Puisqu'on ne peut avoir l'honneur de ta compagnie qu'à ce prix-là, je le veux bien, promenons nous.

Et puis à part, & en se promenant, comme Arlequin fait de son côté.

Tout en badinant cependant, me voilà dans la fantaisie d'être aimée de ce petit corps-là.

ARLEQUIN *déconcerté, & se promenant de son côté.*

C'est une malédiction que cet Amour: il m'a tourmenté quand j'en avois, & il me fait encore du mal à cette heure que je n'en veux point. Il faut prendre patience, & faire bonne mine. *Il chante.*

Turlu turluton.

COLOMBINE *le rencontrant sur le Théatre & l'arrêtant.*

Mais vraiment, tu as la voix belle: Sçais-tu la musique?

ARLEQUIN *s'arrêtant aussi.*

Oüi, je commence à lire les paroles.

Il chante. Tourleroutoutou.

COLOMBINE *continuant de se promener.*

Peste soit du petit coquin, sérieusement je crois qu'il me pique.

ARLEQUIN *de son côté.*

Elle me regarde, elle voit bien que je fais semblant de ne pas songer à elle.

COLOMBINE.

Arlequin?

ARLEQUIN.

Hom.

COLOMBINE.

Je commence à me lasser de la promenade.

ARLEQUIN.

Cela se peut bien.

COLOMBINE.

Comment te va le cœur?

ARLEQUIN.

Ah! je ne prens pas garde à cela.

COLOMBINE.

Gageons que tu m'aimes?

ARLEQUIN.

Je ne gage jamais, je suis trop malheureux, je perds toujours.

COLOMBINE *allant a lui.*

Oh! tu m'ennuies, je veux que tu me diſes franchement que tu m'aimes.

ARLEQUIN.

Encore un petit tour de promenade.

COLOMBINE.

Non, parle, ou je te haïs.

ARLEQUIN.

Et que t'ai-je fait pour me haïr.

COLOMBINE.

Sçavez-vous bien, Monſieur le Butord, que je vous trouve à mon gré, & qu'il faut que vous ſoupiriez pour moi?

ARLEQUIN.

Je te plais donc?

COLOMBINE.

Oüi, ta petite figure me revient aſſez.

ARLEQUIN.

Je ſuis perdu, j'étouffe: adieu ma mie, ſauve qui peut.... Ah! Monſieur, vous voilà?

SCENE IV.

LELIO, ARLEQUIN, COLOMBINE.

LELIO.

QU'as-tu donc?

ARLEQUIN.

Helas! c'eſt ce lutin-là qui me prend

à la gorge : Elle veut que je l'aime.

LELIO.

Et ne sçaurois-tu lui dire que tu ne veux pas ?

ARLEQUIN.

Vous en parlez bien à votre aise : Elle a la malice de me dire qu'elle me haïra.

COLOMBINE.

J'ai entrepris la guérison de sa folie, il faut que j'en vienne à bout. Va, va, c'est partie à remettre.

ARLEQUIN.

Voyez la belle guérison, je suis de la moitié plus fou que je n'étois.

LELIO.

Bon courage, Arlequin. Tenez, Colombine, voilà la réponse au Billet de votre Maîtresse.

COLOMBINE.

Monsieur, ne l'avez-vous pas faite un peu trop fiére ?

LELIO.

Eh ! pourquoi la ferois-je fiére ? Je la fais indifférente. Ai-je quelqu'intérêt de la faire autrement ?

COLOMBINE.

Ecoutez, je vous parle en amie. Les plus courtes folies sont les meilleurs : l'homme est foible ; tous les Philosophes du

tems passé nous l'ont dit, & je m'en fie bien à eux. Vous vous croyez leste & gaillard, vous n'êtes point cela ; ce que vous êtes est caché derriére tout cela. Si j'avois besoin d'indifférence, & qu'on en vendît, je ne ferois pas emplette de la vôtre ; j'ai bien peur que ce ne soit une drogue de Charlatan, car on dit que l'amour en est un ; & franchement vous m'avez tout l'air d'avoir pris de son mitridate. Vous vous agitez, vous allez & venez, vous riez du bout des dents, vous êtes sérieux tout de bon : Tout autant de symptômes d'une indifférence amoureuse.

LELIO.

Et laissez-moi, Colombine, ce discours-là m'ennuie.

COLOMBINE.

Je parts, mais mon avis est que vous avez la vûe trouble : attendez qu'elle s'éclaircisse, vous verrez mieux votre chemin ; n'allez pas vous jetter dans quelque orniére, ou vous embourber dans quelque faux pas. Quand vous soupirerez, vous serez bien-aise de trouver un écho qui vous réponde : n'en dites rien, ma Maîtresse est étourdie du bateau ; la bonne Dame bataille, & c'est autant de battu ; *motus*, Monsieur, je suis votre servante.

SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

AH, ah, ah, cela ne te fait-il pas rire ?

ARLEQUIN.

Non.

LELIO.

Cette folle, qui me vient dire qu'elle croit que sa Maîtresse s'humanise, elle qui me fuit, & qui me fuit, moi présent. Oh ! parbleu, Madame la Comtesse, vos manieres sont tout-à-fait de mon goût, je les trouve pourtant un peu sauvages ; car enfin, l'on n'écrit pas à un homme de qui l'on n'a pas à se plaindre : Je ne veux plus vous voir, vous me fatiguez, vous m'êtes insupportable ; & voilà le sens du Billet, tout mitigé qu'il est. Oh ! la vérité est que je ne croyois pas être si haïssable. Qu'en dis-tu, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Eh ! Monsieur, chacun a son goût.

LELIO.

Parbleu, je suis content de la réponse

que j'ai faite au Billet, & de l'air dont je l'ai reçû, mais très-content.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut pas la peine d'être si content; à moins qu'on ne soit fâché. Tenez-vous ferme, mon cher Maître; car si vous tombez, me voilà à bas.

LELIO.

Moi, tomber? Je pars dès demain pour Paris: voilà comme je tombe.

ARLEQUIN.

Ce voyage-là pourroit bien être une culebute à gauche, au lieu d'une culebute à droite.

LELIO.

Point du tout, cette femme croiroit peut-être que je serois sensible à son amour, & je veux la laisser-là pour lui prouver que non.

ARLEQUIN.

Que ferai-je donc, moi?

LELIO.

Tu me suivras.

ARLEQUIN.

Mais je n'ai rien à prouver à Colombine.

LELIO.

Bon, ta Colombine! il s'agit bien de Colombine. Veux-tu encore aimer, dis?

Ne te souvient-il plus de ce que c'est qu'une femme ?

ARLEQUIN.

Je n'ai non plus de mémoire qu'un liévre, quand je vois cette fille-là.

LELIO *avec distraction.*

Il faut avoüer que les bisarreries de l'esprit d'une femme sont des piéges bien finement dressez contre nous !

ARLEQUIN.

Dites-moi, Monsieur, j'ai fait un gros serment de n'être plus amoureux ? mais si Colombine m'ensorcelle, je n'ai pas mis cet article dans mon marché : mon serment ne vaudra rien, n'est-ce pas ?

LELIO *distrait.*

Nous verrons. Ce qui m'arrive avec la Comtesse ne suffiroit-il pas pour jetter des étincelles de passion dans le cœur d'un autre ? Oh ! sans l'inimitié que j'ai avoüé à l'amour, j'extravaguerois actuellement, peut-être. Je sens bien qu'il ne m'en faudroit pas davantage ; je serois piqué ; j'aimerois : cela iroit tout de suite.

ARLEQUIN.

J'ai toûjours entendu dire : il a du cœur comme un César ; mais si ce César étoit à ma place, il seroit bien sot.

LELIO *continuant.*

Le hazard me fait connoître une femme qui

qui haït l'amour ; nous lions cependant commerce d'amitié, qui doit durer pendant notre séjour ici : je la conduis chez elle, nous nous quittons en bonne intelligence, nous avons à nous revoir, je viens la trouver indifféremment ; je ne songe non plus à l'amour qu'à m'aller noyer ; j'ai vû sans danger les charmes de sa personne : voilà qui est fini, ce semble. Point du tout, cela n'est pas fini ; j'ai maintenant affaire à des caprices, à des fantaisies ; équipages d'esprit que toute femme apporte en naissant. Madame la Comtesse se met à rêver, & l'idée qu'elle imagine en se joüant, seroit la ruine de mon repos si j'étois capable d'y être sensible.

ARLEQUIN.

Mon cher Maître, je crois qu'il faudra que je saute le bâton.

LELIO.

Un Billet m'arrête en chemin ; Billet diabolique, empoisonné, où l'on écrit que l'on ne veut plus me voir, que ce n'est pas la peine. M'écrire cela à moi ! qui suis en pleine sécurité, qui n'ai rien fait à cette femme : s'attend-on à cela ? Si je ne prens garde à moi, si je raisonne à l'ordinaire, qu'en arrivera-t-il ? Je serai étonné, déconcerté, premier dégré de folie ; car je vois

cela tout comme si j'y étois : après quoi ; l'amour propre s'en méle ; je me crois méprisé, parce qu'on s'estime un peu ; je m'aviserai d'être choqué, me voilà fou complet. Deux jours après, c'est de l'amour qui se déclare ; d'où vient-il ? pourquoi vient-il ? d'une petite fantaisie magique qui prend à une femme ; & qui plus est, ce n'est pas sa faute à elle : la nature a mis du poison pour nous dans toutes ses idées : son esprit ne peut se retourner qu'à notre dommage ; sa vocation est de nous mettre en démence : elle fait sa charge involontairement. Ah ! que je suis heureux dans cette occasion, d'être à l'abri de tous ces périls. Le voilà, ce Billet insultant, malhonnête ; mais cette réflexion-là me met de mauvaise humeur : les mauvais procédés m'ont toûjours déplu, & le vôtre est un des plus déplaisants, Madame la Comtesse ; je suis bien fâché de ne l'avoir pas rendu à Colombine.

ARLEQUIN *entendant nommer sa Maîtresse.*

Monsieur, ne me parlez plus d'elle ; car voyez-vous, j'ai dans mon esprit qu'elle est amoureuse, & j'enrage.

LELIO.

Amoureuse ! Elle amoureuse ?

ARLEQUIN.

Oüi, je la voyois tantôt qui badinoit,

qui ne sçavoit que dire ; elle tournoit autour du pot, je crois même qu'elle a tapé du pié ; tout cela est signe d'amour, tout cela mene un homme à mal.

LELIO.

Si je m'imaginois que ce que tu dis fût vrai, nous partirions tout à l'heure pour Constantinople.

ARLEQUIN.

Eh mon Maître, ce n'est pas la peine que vous fassiez ce chemin-là pour moi ; je ne mérite pas cela, & il vaut mieux que j'aime que de vous coûter tant de dépense.

LELIO.

Plus j'y rêve, & plus je vois qu'il faut que tu sois fou, pour me dire que je lui plais, après son Billet & son procédé.

ARLEQUIN.

Son Billet ! de qui parlez-vous ?

LELIO.

D'elle.

ARLEQUIN.

Eh bien, ce Billet n'est pas d'elle.

LELIO.

Il ne vient pas d'elle ?

ARLEQUIN.

Pardi non, c'est de la Comtesse.

LELIO.

Eh de qui diantre me parles-tu donc, butord ?

ARLEQUIN.

Moi ? de Colombine. Ce n'étoit donc pas à cauſe d'elle que vous vouliez me mener à Conſtantinople ?

LELIO.

Peſte ſoit de l'animal ! avec ſon galimathias.

ARLEQUIN.

Je croyois que c'étoit pour moi que vous vouliez voyager.

LELIO.

Oh ! qu'il ne t'arrive plus de faire de ces mépriſes-là ; car j'étois certain que tu n'avois rien remarqué pour moi dans la Comteſſe.

ARLEQUIN.

Si fait, j'ai remarqué qu'elle vous aimera bien-tôt.

LELIO.

Tu rêves.

ARLEQUIN.

Et je remarque que vous l'aimerez auſſi.

LELIO.

Moi, l'aimer ! moi, l'aimer ! Tiens, tu me feras plaiſir de ſçavoir adroitement de Colombine les diſpoſitions où elle ſe trouve ; car je veux ſçavoir à quoi m'en tenir : & ſi, contre toute apparance, il ſe trouvoit dans ſon cœur une ombre de penchant

pour moi, vîte à cheval, je pars.

ARLEQUIN.

Bon! & vous partez demain pour Paris!

LELIO.

Qu'eſt-ce qui t'a dit cela?

ARLEQUIN.

Vous, il n'y a qu'un moment; mais c'eſt que la mémoire vous faille, comme à moi. Voulez-vous que je vous diſe, il eſt bien aiſé de voir que le cœur vous démange; vous parlez tout ſeul, vous faites des diſcours qui ont dix lieuës de long; vous voulez vous en aller en Turquie, vous mettez vos bottes, vous les ôtez, vous partez, vous reſtez, & puis du noir, & puis du blanc: Pardi quand on ne ſçait ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait, ce n'eſt pas pour des prunes. Et moi que ferai-je après? quand je vois mon Maître qui perd l'eſprit, le mien s'en va de compagnie.

LELIO.

Je te dis qu'il ne me reſte plus qu'une ſimple curioſité, c'eſt de ſçavoir s'il ne ſe paſſeroit pas quelque choſe dans le cœur de la Comteſſe, & je donnerois tout à l'heure cent écus pour avoir ſoupçonné juſte. Tâchons de le ſçavoir.

ARLEQUIN.

Mais encore une fois, je vous dis que

Colombine m'attrapera, je le sens bien.

LELIO.

Ecoute ; après tout, mon pauvre Arlequin, si tu te fais tant de violence pour ne pas aimer cette fille-là, je ne t'ai jamais conseillé l'impossible.

ARLEQUIN.

Par la mardi vous parlez d'or, vous m'ôtez plus de cent pesant de dessus le corps, & vous prenez bien la chose. Franchement, Monsieur, la femme est un peu vaurienne, mais elle a du bon : entre nous, je la crois plus ratiere que malicieuse. Je m'en vais tâcher de rencontrer Colombine, & je ferai votre affaire : je ne veux pas l'aimer ; mais si j'ai tant de peine à me retenir, adieu pannier, je me laisserai aller ; si vous m'en croyez vous ferez de même. Etre amoureux & ne l'être pas, ma foi, je donnerois le choix pour un liard : c'est misére, j'aime mieux la misére gaillarde, que la misére triste. Adieu, je vais travailler pour vous.

LELIO.

Attens.... Tiens, ce n'est pas la peine que tu y aille.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

LELIO.

C'est que ce que je pourrois apprendre

ne me ſerviroit de rien. Si elle m'aime, que m'importe ? ſi elle ne m'aime pas, je n'ai pas beſoin de le ſçavoir ; ainſi je ferai mieux de reſter comme je ſuis.

ARLEQUIN.

Monſieur, ſi je deviens amoureux, je veux avoir la conſolation que vous le ſoyez auſſi, afin qu'on diſe toujours, tel Valet, tel Maître : je ne m'embarraſſe pas d'être un ridicule, pourvû que je vous reſſemble. Si la Comteſſe vous aime, je viendrai vîtement vous le dire, afin que cela vous achéve : par bonheur que vous êtes déja bien avancé, & cela me fait un grand plaiſir. Je m'en vais voir l'air du bureau.

SCENE VI.

LELIO, JACQUELINE.

LELIO.

JE ne le querelle point, car il eſt déja tout égaré.

JACQUELINE.

Monſieur ?

LELIO *diſtrait.*

Je prierai pourtant la Comteſſe d'ordonner à Colombine de laiſſer ce malheureux

en repos ; mais peut-être elle est bien-aise elle-même que l'autre travaille à lui détraquer la cervelle, car Madame la Comtesse n'est pas dans le goût de m'obliger.

JACQUELINE.

Monsieur ?

LELIO *d'un air fâché, & agité.*

Eh bien ! que veux-tu ?

JACQUELINE.

Je vians vous demander mon congé.

LELIO *sans l'entendre.*

Morbleu, je n'entens parler que d'amour : Eh ! laissez-moi respirer, vous autres ! vous me lassez, faites comme il vous plaira ; j'ai la tête remplie de femmes & de tendresse : ces maudites idées-là me suivent par-tout, & elles m'assiégent. Arlequin d'un côté, les folies de la Comtesse de l'autre, & toi aussi.

JACQUELINE.

Monsieur, c'est que je vians vous dire que je veux m'en aller.

LELIO.

Pourquoi ?

JACQUELINE.

C'est que Piarre ne m'aime plus, ce misérable-là s'est amouraché de la fille à Thomas. Tenez, Monsieur, ce que c'est que la cruauté des hommes, je l'ai vû qui batifoloit

loit avec elle ; moi, pour le faire venir, je lui ai fait comme ça avec le bras, & y allons, & le vilain qu'il eſt, m'a fait comme cela un geſte du coude ; cela vouloit dire, va te promener. Oh ! que les hommes ſont traîtres ! voilà qui eſt fait, j'en ſuis ſi ſaoule, que je n'en veux plus entendre parler ; & je viens pour cet effet vous demander mon congé.

LELIO.

De quoi s'aviſe ce coquin-là, d'être infidéle ? JACQUELINE.

Je ne comprens pas cela, il m'eſt avis que c'eſt un rêve.

LELIO.

Tu ne le comprens pas ? c'eſt pourtant un vice dont il a plû aux femmes d'enrichir l'humanité.

JACQUELINE.

Qui que ce ſoit, voilà de belles richeſſes qu'on a boutées-là dans le monde.

LELIO.

Va, va, Jacqueline, il ne faut pas que tu t'en ailles.

JACQUELINE.

Oh ! Monſieur, je ne veux pas reſter dans le Village, car on eſt ſi foible : ſi ce garçon-là me recherchoit, je ne ſis pas rancuneuſe, il y auroit du rapatriage, & je prétens être broüillée.

LELIO.

Ne te presse pas, nous verrons ce que dira la Comtesse.

JACQUELINE.

Hom! la voilà, cette Comtesse. Je m'en vas, Piarre est son Valet, & ça me fâche itou contr'elle.

SCÈNE VII.

LELIO, LA COMTESSE, *qui cherche à terre avec application.*

LELIO *la voyant chercher.*

Elle m'a fui tantôt: si je me retire, elle croira que je prens ma revanche, & que j'ai remarqué son procédé; comme il n'en est rien, il est bon de lui paroître tout aussi indifférent que je le suis. Continuons de rêver, je n'ai qu'à ne lui point parler pour remplir les conditions du Billet.

LA COMTESSE *cherchant toûjours.*

Je ne trouve rien.

LELIO.

Ce voisinage-là me déplaît, je crois que je ferai fort bien de m'en aller, dût-elle en penser ce qu'elle voudra.

Et puis la voyant approcher.

Oh parbleu, c'en est trop, Madame;

Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire qu'il étoit inutile de nous revoir, & j'ai trouvé que vous penſiez juſte ; mais je prendrai la liberté de vous repréſenter, que vous me mettez hors d'état de vous obéïr. Le moyen de ne vous point voir ? je me trouve près de vous, Madame, vous venez juſqu'à moi ; je me trouve irrégulier ſans avoir tort.

LA COMTESSE.

Hélas, Monſieur, je ne vous voyois pas. Après cela, quand je vous aurois vû, je ne me ferois pas un grand ſcrupule d'approcher de l'endroit où vous êtes, & je ne me détournerois pas de mon chemin à cauſe de vous. Je vous dirai cependant que vous outrez les termes de mon billet ; il ne ſignifioit pas, haïſſons-nous, ſoyons-nous odieux. Si vos diſpoſitions de haine, ou pour toutes les femmes, ou pour moi, vous l'ont fait expliquer comme cela, & ſi vous le pratiquez comme vous l'entendez, ce n'eſt pas ma faute. Je vous plains beaucoup de m'avoir vûë ; vous ſouffrez apparemment, & j'en ſuis fâchée ; mais vous avez le champ libre, voilà de la place pour fuïr, délivrez-vous de ma vûë. Quant à moi, Monſieur, qui ne vous haïs, ni ne vous aime, qui n'ai ni chagrin, ni plaiſir à vous voir, vous trouverez bon que j'aille mon

train ; que vous me soyez un objet parfaitement indifférent, & que j'agisse tout comme si vous n'étiez pas là. Je cherche mon portrait, j'ai besoin de quelques petits diamans qui en ornent la boëte ; je l'ai prise pour les envoyer démonter à Paris, & Colombine, à qui je l'ai donné pour le remettre à un de mes Gens qui part exprès, l'a perdu ; voilà ce qui m'occupe : & si je vous avois apperçû là, il ne m'en auroit coûté que de vous prier très-froidement & très-poliment de vous détourner ; peut-être même m'auroit-il pris fantaisie de vous prier de chercher avec moi, puisque vous vous trouvez là ; car je n'aurois pas deviné que ma présence vous affligeoit : à présent que je le sçais, je n'userai point d'une prière incivile : Fuyez vîte, Monsieur, car je continuë.

LELIO.

Madame, je ne veux point être incivil non plus, & je reste, puisque je puis vous rendre service, je vais chercher avec vous.

LA COMTESSE.

Ah non, Monsieur, ne vous contraignez pas ; allez-vous-en. Je vous dis que vous me haïssez, je vous l'ai dit, vous n'en disconvenez point. Allez-vous-en donc, ou je m'en vais.

LELIO.

Parbleu, Madame, c'eſt trop ſouffrir de rebuts en un jour; & billet & diſcours, tout ſe reſſemble. Adieu donc, Madame, je ſuis votre ſerviteur.

LA COMTESSE.

Monſieur, je ſuis votre ſervante.

Quand il eſt parti, elle dit.

Mais à propos, cet étourdi qui s'en va; & qui n'a point marqué poſitivement dans ſon Billet ce qu'il vouloit donner à ſa Fermiere: il me dit ſimplement qu'il verra ce qu'il doit faire. Ah! je ne ſuis pas d'humeur à mettre toûjours la main à la plume. Je me mocque de ſa haine, il faut qu'il me parle.

Dans l'inſtant elle part pour le rappeller, quand il revient lui-même.

Quoi! vous revenez, Monſieur?

LELIO *d'un air agité.*

Oüi, Madame, je reviens, j'ai quelque choſe à vous dire; & puiſque vous voilà, ce ſera un Billet épargné & pour vous, & pour moi.

LA COMTESSE.

A la bonne heure, dequoi s'agit-il?

LELIO.

C'eſt que le neveu de votre Fermier ne doit plus compter ſur Jacqueline: Madame, cela doit vous faire plaiſir; car cela finit le

peu de commerce forcé que nous avons ensemble.

LA COMTESSE.

Le commerce forcé? Vous êtes bien difficile, Monsieur, & vos expressions sont bien naïves! mais passons. Pourquoi donc, s'il vous plaît, Jacqueline ne veut-elle pas de ce jeune homme? Que signifie ce caprice-là?

LELIO.

Ce que signifie un caprice? je vous le demande, Madame; cela n'est point à mon usage, & vous le définirez mieux que moi.

LA COMTESSE.

Vous pourriez cependant me rendre un bon compte de celui-ci, si vous vouliez: il est de votre ouvrage apparemment. Je me mêlois de leur mariage, cela vous fatiguoit; vous avez tout arrêté. Je vous suis obligée de vos égards.

LELIO.

Moi, Madame!

LA COMTESSE.

Oüi, Monsieur, il n'étoit pas nécessaire de vous y prendre de cette façon-là; cependant je ne trouve point mauvais que le peu d'intérêt que j'avois à vous voir vous fût à charge: je ne condamne point dans les autres ce qui est en moi; & sans le ha-

zard qui nous rejoint ici, vous ne m'auriez vûë de votre vie, si j'avois pû.

LELIO.

Eh, je n'en doute pas, Madame, je n'en doute pas.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, de votre vie. Eh, pourquoi en douteriez-vous? En vérité, je ne vous comprends pas! Vous avez rompu avec les femmes, moi avec les hommes: vous n'avez pas changé de sentiment, n'est-il pas vrai? D'où vient donc que je changerois? Sur quoi en changerois-je? Y songez-vous? Oh, mettez-vous dans l'esprit que mon opiniâtreté vaut bien la vôtre, & que je n'en démordrai point.

LELIO.

Eh, Madame, vous m'en avez accablé, de preuves d'opiniâtreté; ne m'en donnez plus, voilà qui est fini. Je ne songe à rien, je vous assure.

LA COMTESSE.

Qu'appellez-vous, Monsieur, vous ne songez à rien? Mais du ton dont vous le dites, il semble que vous vous imaginez m'annoncer une mauvaise nouvelle. Eh bien, Monsieur, vous ne m'aimerez jamais, cela est-il si triste? Oh! je le vois bien, je vous ai écrit qu'il ne falloit plus

nous voir, & je veux mourir si vous n'avez pris cela pour quelque agitation de cœur ; assurément vous me soupçonnez de penchant pour vous. Vous m'assurez que vous n'en aurez jamais pour moi : vous croyez me mortifier, vous le croyez, Monsieur Lelio, vous le croyez, vous dis-je, ne vous en défendez point. J'espérois que vous me divertiriez en m'aimant : vous avez pris un autre tour, je ne perds point au change, & je vous trouve très-divertissant comme vous êtes.

LELIO *d'un air riant & piqué.*

Ma foi, Madame, nous ne nous ennuyerons donc point ensemble ; si je vous réjoüis, vous n'êtes point ingrate : Vous espériez que je vous divertirois, mais vous ne m'aviez pas dit que je serois diverti : quoiqu'il en soit : brisons là-dessus ; la comédie ne me plaît pas long-tems, & je ne veux pas être ni acteur, ni spectateur.

LA COMTESSE *d'un ton badin.*

Ecoutez, Monsieur, vous m'avoüerez qu'un homme à votre place, qui se croit aimé, sur-tout quand il n'aime pas, se met en prise.

LELIO.

Je ne pense point que vous m'aimez, Madame ; vous me traitez mal, mais vous

y trouvez du goût. N'usez point de prétexte ; je vous ai déplû d'abord moi, spécialement, je l'ai remarqué : & si je vous aimois, de tous les hommes qui pourroient vous aimer, je serois peut-être le plus humilié, le plus raillé & le plus à plaindre.

LA COMTESSE.

D'où vous vient cette idée-là ? Vous vous trompez ; je serois fâchée que vous m'aimassiez, parce que j'ai résolu de ne point aimer : mais quelque chose que j'aye dit, je croirois du moins devoir vous estimer.

LELIO.

J'ai bien de la peine à le croire.

LA COMTESSE.

Vous êtes injuste, je ne suis pas sans discernement. Mais à quoi bon faire cette supposition, que si vous m'aimiez, je vous traiterois plus mal qu'un autre ? La supposition est inutile : puisque vous n'avez point envie de faire l'essai de mes manieres ; que vous importe ce qui en arriveroit ? Cela vous doit être indifférent. Vous ne m'aimez pas ? car enfin, si je le pensois....

LELIO.

Eh ! je vous prie, point de menaces ; Madame : vous m'avez tantôt offert votre amitié, je ne vous demande que cela, je

n'ai besoin que de cela : ainsi vous n'avez rien à craindre.

LA COMTESSE *d'un air froid.*

Puisque vous n'avez besoin que de cela, Monsieur, j'en suis ravie ; je vous l'accorde, j'en serai moins gênée avec vous.

LELIO.

Moins gênée ? Ma foi, Madame, il ne faut pas que vous la soyez du tout ; & tout bien pesé, je crois que nous ferons mieux de suivre les termes de votre Billet.

LA COMTESSE.

Oh ! de tout mon cœur : allons, Monsieur, ne nous voyons plus. Je fais présent de cent pistoles au neveu de mon Fermier ; vous me ferez sçavoir ce que vous voulez donner à la fille, & je verrai si je souscrirai à ce mariage, dont notre rupture va lever l'obstacle que vous y avez mis. Soyons-nous inconnus l'un à l'autre ; j'oublie que je vous ai vû : je ne vous reconnoîtrai pas demain.

LELIO.

Et moi, Madame, je vous reconnoîtrai toute ma vie ; je ne vous oublierai point : vos façons avec moi vous ont gravé pour jamais dans ma mémoire.

LA COMTESSE.

Vous m'y donnerez la place qu'il vous

plaira, je n'ai rien à me reprocher ; mes façons ont été celles d'une femme raisonnable.

LELIO.

Morbleu, Madame, vous êtes une Dame raisonnable, à la bonne heure ; mais accordez donc cette lettre avec vos premieres honnêtetez, & avec vos offres d'amitié ; cela est inconcevable ! aujourd'hui votre ami, demain rien. Pour moi, Madame, je ne vous ressemble pas, & j'ai le cœur aussi jaloux en amitié qu'en amour : ainsi nous ne nous convenons point.

LA COMTESSE.

Adieu, Monsieur, vous parlez d'un air bien dégagé, & presque offençant. Si j'étois vaine cependant, si j'en crois Colombine, je vaux quelque chose, à vos yeux-même.

LELIO.

Un moment : Vous êtes de toutes les Dames que j'ai vû, celle qui vaut le mieux ; je sens même que j'ai du plaisir à vous rendre cette justice-là. Colombine vous en a dit davantage ; c'est une visionnaire, non-seulement sur mon chapitre, mais encore sur le vôtre, Madame, je vous en avertis. Ainsi n'en croyez jamais au rapport de vos Domestiques.

LA COMTESSE.

Comment! Que dites-vous, Monsieur? Colombine vous auroit fait entendre .... Ah! l'impertinente! je la vois qui passe. Colombine, venez ici.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LELIO, COLOMBINE.

COLOMBINE *arrive.*

QUe me voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Ce que je veux?

COLOMBINE.

Si vous ne voulez rien, je m'en retourne.

LA COMTESSE.

Parlez, quels discours avez-vous tenu à Monsieur, sur mon compte.

COLOMBINE.

Des discours très-sensés à mon ordinaire.

LA COMTESSE.

Je vous trouve bien hardie, d'oser, suivant votre petite cervelle, tirer de folles conjectures de mes sentimens; & je voudrois bien vous demander sur quoi vous

avez compris que j'aime Monsieur, à qui vous l'avez dit.

COLOMBINE.

N'est-ce que cela ? je vous jure que je l'ai crû comme je l'ai dit, & je l'ai dit pour le bien de la chose ; c'étoit pour abréger votre chemin à l'un & à l'autre, car vous y viendrez tous deux : cela ira là ; & si la chose arrive, je n'aurai fait aucun mal. A votre égard, Madame, je vais vous expliquer sur quoi j'ai pensé que vous aimiez....

LA COMTESSE *lui coupant la parole.*

Je vous défends de parler.

LELIO *d'un air doux & modeste.*

Je suis honteux d'être la cause de cette explication-là ; mais vous pouvez être persuadée que ce qu'elle a pû me dire, ne m'a fait aucune impression. Non, Madame, vous ne m'aimez point, & j'en suis convaincu ; & je vous avouërai même dans le moment où je suis, que cette conviction m'est nécessaire : je vous laisse. Si nos Payſans se raccommodent, je verrai ce que je puis faire pour eux : puisque vous vous intéressez à leur mariage, je me ferai un plaisir de le hâter, & j'aurai l'honneur de vous porter tantôt ma réponse, si vous me le permettez.

LA COMTESSE *pendant que Lelio sort.*

Juſte Ciel ! que vient-il de me dire ? & d'où vient que je ſuis émûë de ce que je viens d'entendre ? cette conviction m'eſt abſolument néceſſaire. Non, cela ne ſignifie rien, & je n'y veux rien comprendre.

COLOMBINE *à part.*

Oh ! notre amour ſe fait grand : il parlera bien-tôt bon François.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE *à part les premiers mots.*

BAttons-lui toûjours froid. Tous les diamans y ſont, rien n'y manque, hors le portrait que Monſieur Lelio a gardé. C'eſt un grand bonheur que vous ayez trouvé cela ; je vous rends la boëte, il eſt juſte que vous la donniez vous-même à Madame la Comteſſe. Adieu, je ſuis preſſée.

ARLEQUIN *l'arrête.*

Eh là, là, là, ne vous en allez pas ſi vîte, je ſuis de ſi bonne humeur.

COLOMBINE.

Je vous ai dit ce que je penſois de ma Maîtreſſe à l'égard de votre Maître ; bon jour.

ARLEQUIN.

Eh bien, dites à cette heure ce que vous penſez de moi, hé, hé, hé.

COLOMBINE.

Je penſe de vous que vous m'ennuyeriez ſi je reſtois plus long-tems.

ARLEQUIN.

Fi, la mauvaiſe penſée : cauſons pour chaſſer cela ; c'eſt une migraine.

COLOMBINE.

Je n'ai pas le tems, Monſieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Et allons donc, faut-il avoir des maniéres comme cela avec moi ? Vous me traitez de Monſieur, cela eſt-il honnête ?

COLOMBINE.

Très-honnête ; mais vous m'amuſez ; laiſſez-moi : que voulez-vous que je faſſe ici ?

ARLEQUIN.

Me dire comment je me porte, par exemple ; me faire de petites queſtions. Arlequin par-ici, Arlequin par-là ; me demander comme tantôt, ſi je vous aime : que ſçait-on ? peut-être je vous répondrai que oüi.

COLOMBINE.

Oh ! je ne m'y fie plus.

ARLEQUIN.

Si fait, ſi fait, fiez-vous-y, pour voir.

Co-

COLOMBINE.

Non, vous haïssez trop les femmes.

ARLEQUIN.

Cela m'a passé, je leur pardonne.

COLOMBINE.

Et moi, à compter d'aujourd'hui, je me broüille avec les hommes ; dans un an ou deux, je me raccommoderai peut-être avec ces nigauds-là.

ARLEQUIN.

Il faudra donc que je me tienne pendant ce tems-là les bras croisez, à vous voir venir, moi.

COLOMBINE.

Voyez-moi venir dans la posture qu'il vous plaira : que m'importe que vos bras soient croisez ou ne le soient pas ?

ARLEQUIN.

Par la sambille, j'enrage. Maudit esprit lunatique, que je te donnerois de grand cœur un bon coup de poing, si tu ne portois pas une cornette.

COLOMBINE *riant.*

Ah ! je vous entends ! vous m'aimez ; j'en suis fâchée, mon ami : le Ciel vous assiste.

ARLEQUIN.

Mardi oüi, je t'aime : mais laisse-moi faire. Tien, mon chien d'amour s'en ira,

je m'étranglerois plûtôt. Je m'en vais être yvrogne, je joüerai à la boule toute la journée, je prierai mon Maître de m'apprendre le picquet, je joüerai avec lui ou avec moi, je dormirai plûtôt que de rester sans rien faire. Tu verras, va; je cours tirer bouteille pour commencer.

COLOMBINE.

Tu mériterois que je te fisse expirer par pur chagrin, mais je suis généreuse. Tu as mépriſé toutes les Suivantes de France en ma perſonne, je les repréſente. Il faut une réparation à cette inſulte; à mon égard, je t'en quitterois volontiers; mais je ne puis trahir les intérêts & l'honneur d'un Corps ſi reſpectable pour toi. Fais-lui donc ſatisfaction: demande-lui à genoux pardon de toutes tes impertinences, & la grace t'eſt accordée.

ARLEQUIN.

M'aimeras-tu après cette autre impertinence-là?

COLOMBINE.

Humilie-toi, & tu ſeras inſtruit.

ARLEQUIN *ſe mettant à genoux.*

Pardi, je le veux bien: je demande pardon à ce drôle de Corps pour qui tu parles.

COLOMBINE.

En diras-tu du bien?

ARLEQUIN.

C'eſt une autre affaire ; il eſt défendu de mentir.

COLOMBINE.

Point de grace.

ARLEQUIN.

Accommodons-nous. Je n'en dirai ni bien, ni mal. Eſt-ce fait ?

COLOMBINE.

Hé ! la réparation eſt un peu cavaliere ; mais le Corps n'eſt pas formaliſte. Baiſe-moi la main en ſigne de paix, & léve-toi. Tu me parois vraiement repentant, cela me fait plaiſir.

ARLEQUIN *relevé.*

Tu m'aimeras au moins.

COLOMBINE.

Je l'eſpére.

ARLEQUIN *ſautant.*

Je me ſens plus leger qu'une plume.

COLOMBINE.

Ecoute, nous avons intérêt de hâter l'amour de nos Maîtres, il faut qu'ils ſe marient enſemble.

ARLEQUIN.

Oüi, afin que je t'épouſe, par-deſſus le marché.

COLOMBINE.

Tu l'as dit : n'oublions rien pour les

conduire à s'avouer qu'ils s'aiment. Quand tu rendras la boëte à la Comteſſe, ne manque pas de lui dire pourquoi ton Maître en garde le portrait. Je la vois qui rêve, retire-toi, & reviens dans un moment, de peur qu'en nous voyant enſemble, elle ne nous ſoupçonne d'intelligence. J'ai deſſein de la faire parler; je veux qu'elle ſçache qu'elle aime, ſon amour en ira mieux quand elle ſe l'avouera.

SCENE II.

LA COMTESSE, COLOMBINE.

LA COMTESSE *d'un air de méchante humeur.*

AH! vous voilà, a-t-on trouvé mon portrait?

COLOMBINE.

Je n'en ſçai rien, Madame, je le fais chercher. LA COMTESSE.

Je viens de rencontrer Arlequin, ne vous a-t-il point parlé? N'a-t-il rien à me dire de la part de ſon Maître?

COLOMBINE.

Je ne l'ai pas vû.

LA COMTESSE.

Vous ne l'avez pas vû?

COLOMBINE.

Non, Madame.

LA COMTESSE.

Vous êtes donc aveugle! Avez-vous dit au Cocher de mettre les chevaux au carosse?

COLOMBINE.

Moi! non, vraiment.

LA COMTESSE.

Eh pourquoi, s'il vous plaît?

COLOMBINE.

Faute de sçavoir deviner.

LA COMTESSE.

Comment deviner? Faut-il tant de fois vous répéter les choses?

COLOMBINE.

Ce qui n'a jamais été dit n'a pas été répété, Madame, cela est clair: demandez cela à tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous êtes une grande raisonneuse.

COLOMBINE.

Qui diantre sçavoit que vous vouluſſiez partir pour aller quelque part; mais je m'en vais avertir le Cocher.

LA COMTESSE.

Il n'est plus tems.

COLOMBINE.

Il ne faut qu'un instant.

LA COMTESSE.

Je vous dis qu'il eſt trop tard.

COLOMBINE.

Peut-on vous demander où vous vouliez aller, Madame ?

LA COMTESSE.

Chez ma ſœur qui eſt à ſa Terre : j'avois deſſein d'y paſſer quelques jours.

COLOMBINE.

Et la raiſon de ce deſſein-là ?

LA COMTESSE.

Pour quitter Lelio, qui s'aviſe de m'aimer, je penſe.

COLOMBINE.

Oh ! raſſurez-vous, Madame, je crois maintenant qu'il n'en eſt rien.

LA COMTESSE.

Il n'en eſt rien ! je vous trouve bien plaiſante, de me venir dire qu'il n'en eſt rien, vous de qui je ſçai la choſe en partie.

COLOMBINE.

Cela eſt vrai, je l'avois crû ; mais je vois que je me ſuis trompée.

LA COMTESSE.

Vous êtes faite aujourd'hui pour m'impatienter. COLOMBINE.

Ce n'eſt pas mon intention.

LA COMTESSE.

Non, d'aujourd'hui vous ne m'avez

répondu que des impertinences.

COLOMBINE.

Mais, Madame, tout le monde se peut tromper.

LA COMTESSE.

Je vous dis encore une fois que cet homme-là m'aime, & que je vous trouve ridicule de me disputer cela. Prenez-y garde, vous me répondrez de cet amour-là au moins.

COLOMBINE.

Moi, Madame, m'a-t'il donné son cœur en garde? Eh, que vous importe, qu'il vous aime?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas son amour qui m'importe; je ne m'en soucie guéres; mais il m'importe de ne point prendre de fausses idées des gens, & de n'être pas la dupe éternelle de vos étourderies.

COLOMBINE.

Voilà un sujet de querelle furieusement tiré par les cheveux: cela est bien subtil.

LA COMTESSE.

En vérité, je vous admire dans vos récits! Monsieur Lelio vous aime, Madame, j'en suis certaine; votre Billet l'a picqué, il l'a reçu en colere, il l'a lû de même, il a pâli, il a rougi. Dites-moi sur

un pareil rapport, qui eſt-ce qui ne croira pas qu'un homme eſt amoureux ? Cependant il n'en eſt rien, il ne plaît plus à Mademoiſelle que cela ſoit, elle s'eſt trompée. Moi, je compte là-deſſus, je prends des meſures pour me retirer : meſures perdues.

COLOMBINE.

Quelles ſi grandes meſures avez vous donc priſes, Madame ? ſi vos ballots ſont faits, ce n'eſt encore qu'en idée, & cela ne dérange rien. Au bout du compte, tant mieux s'il ne vous aime point.

LA COMTESSE.

Oh, vous croyez que cela va comme votre tête, avec votre tant mieux : il ſeroit à ſouhaiter qu'il m'aimât, pour juſtifier le reproche que je lui en ai fait. Je ſuis déſolée d'avoir accuſé un homme d'un amour qu'il n'a pas. Mais ſi vous vous êtes trompée, pourquoi Lelio m'a-t'il fait preſque entendre qu'il m'aimoit ? Parlez donc, me prenez-vous pour une bête ?

COLOMBINE.

Le Ciel m'en préſerve.

LA COMTESSE.

Que ſignifie le diſcours qu'il m'a tenu en me quittant ? Madame, vous ne m'aimez point, j'en ſuis convaincu, & je vous avouerai que cette conviction m'eſt abſolument

ment néceſſaire. N'eſt-ce pas tout comme s'il m'avoit dit : Je ſerois en danger de vous aimer ſi je croyois que vous puiſſiez m'aimer vous-même ? Allez, allez, vous ne ſçavez ce que vous dites, c'eſt de l'amour que ce ſentiment-là.

COLOMBINE.

Cela eſt plaiſant ! je donnerois à ces paroles-là, moi, toute une autre interprétation, tant je les trouve équivoques.

LA COMTESSE.

Oh, je vous prie, gardez votre belle interprétation, je n'en ſuis point curieuſe, je vois d'ici qu'elle ne vaut rien.

COLOMBINE.

Je la crois pourtant auſſi naturelle que la vôtre, Madame.

LA COMTESSE.

Pour la rareté du fait, voyons donc.

COLOMBINE.

Vous ſçavez que Monſieur Lelio fuit les femmes ; cela poſé, examinons ce qu'il vous dit. Vous ne m'aimez pas, Madame, j'en ſuis convaincu, & je vous avouerai que cette conviction m'eſt abſolument néceſſaire ; c'eſt-à-dire, pour reſter où vous êtes, j'ai beſoin d'être certain que vous ne m'aimez pas, ſans quoi je décamperois. C'eſt une penſée déſobligeante, entortillée

dans un tour honnête : cela me paroît assez net.

LA COMTESSE.

Cette fille-là n'a jamais eu d'esprit que contre moi ; mais, Colombine, l'air affectueux & tendre qu'il a joint à cela ?..

COLOMBINE.

Cet air-là, Madame, peut ne signifier encore qu'un homme honteux de dire une impertinence, qu'il adoucit le plus qu'il peut.

LA COMTESSE.

Non, Colombine, cela ne se peut pas ; tu n'y étois point, tu ne lui a pas vû prononcer ces paroles-là ; je t'assure qu'il les a dites d'un ton de cœur attendri. Par quel esprit de contradiction veux-tu penser autrement ? J'y étois, je m'y connois, ou bien Lelio est le plus fourbe de tous les hommes : & s'il ne m'aime pas, je fais vœu de détester son caractére. Oüi, son honneur y est engagé, il faut qu'il m'aime, ou qu'il soit un mal-honnête homme ; car il auroit donc voulu me faire prendre le change.

COLOMBINE.

Il vous aimoit peut-être, & je lui avois dit que vous pourriez l'aimer ; mais vous vous êtes fâchée, & j'ai détruit mon ouvrage. J'ai dit tantôt à Arlequin que

vous ne songiez nullement à lui, que j'avois voulu flatter son Maître pour me divertir, & qu'enfin Monsieur Lelio étoit l'homme du monde que vous aimeriez le moins.

LA COMTESSE.

Et cela n'est pas vrai. De quoi vous mêlez-vous, Colombine? si Monsieur Lelio a du panchant pour moi, de quoi vous avisez-vous, d'aller mortifier un homme à qui je ne veux point de mal, que j'estime? Il faut avoir le cœur bien dur pour donner du chagrin aux gens sans nécessité! en vérité: vous avez juré de me désobliger.

COLOMBINE.

Tenez, Madame, dussiez-vous me quereller, vous aimez cet homme à qui vous ne voulez point de mal. Oüi, vous l'aimez.

LA COMTESSE.

Retirez-vous.

COLOMBINE.

Je vous demande pardon.

LA COMTESSE.

Retirez-vous, vous dis-je, j'aurai soin demain de vous payer, & de vous renvoyer à Paris.

COLOMBINE.

Madame, il n'y a que l'intention de

punissable, & je fais serment que je n'ai eu nul dessein de vous fâcher ; je vous respecte & je vous aime, vous le sçavez.

LA COMTESSE.

Colombine, je vous passe encore cette sotise-là : observez-vous bien dorénavant.

COLOMBINE *à part les premiers mots.*

Voyons la fin de cela. Je vous l'avoue, une seule chose me chagrine ; c'est de m'appercevoir que vous manquez de confiance pour moi, qui ne veux sçavoir vos secrets que pour vous servir. De grace, ma chere Maîtresse, ne me donnez plus ce chagrin-là : récompensez mon zéle pour vous, ouvrez-moi votre cœur, vous n'en serez point fâchée. *Elle approche de sa Maîtresse, & la carresse.*

LA COMTESSE.

Ah !

COLOMBINE.

Eh bien ! voilà un soupir : c'est un commencement de franchisse ; achevez donc. LA COMTESSE.

Colombine !

COLOMBINE.

Madame.

LA COMTESSE.

Après tout, aurois-tu raison ? Est-ce que j'aimerois ?

COLOMBINE.

Je crois que oüi : mais, d'où vient vous faire un ſi grand monſtre de cela ? eh bien, vous aimez, voilà qui eſt bien rare !

LA COMTESSE.

Non, je n'aime point encore.

COLOMBINE.

Vous avez l'équivalent de cela.

LA COMTESSE.

Quoi ! je pourrois tomber dans ces malheureuſes ſituations, ſi pleines de troubles, d'inquiétudes, de chagrins : moi, moi ! non, Colombine, cela n'eſt pas fait encore, je ſerois au déſeſpoir. Quand je ſuis venue ici, j'étois triſte ; tu me demandois ce que j'avois : ah Colombine ! c'étoit un preſſentiment du malheur qui devoit m'arriver.

COLOMBINE.

Voici Arlequin qui vient à nous, renfermez vos regrets.

SCENE III.

ARLEQUIN, LA COMTESSE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

MAdame, mon Maître m'a dit que vous avec perdu une boëte de portrait : je ſçais un homme qui l'a trouvée ; de quelle couleur eſt-elle ? combien y a-t-il de diamans ? ſont-il gros ou petits ?

COLOMBINE.

Montre, nigaud : te méfies-tu de Madame ? Tu fais-là d'impertinentes queſtions ?

ARLEQUIN.

Mais, c'eſt la coutume d'interroger le monde, pour plus grande ſureté ; je n'y penſe point à mal.

LA COMTESSE.

Où eſt-elle, cette boëte ?

ARLEQUIN *la montrant.*

La voilà, madame ; une autre que vous ne la verroit pas, mais vous êtes une femme de bien.

LA COMTESSE.

C'eſt la même, tiens, prens cela en revanche.

ARLEQUIN.

Vivent les revanches ; le Ciel vous soit en aide.

LA COMTESSE.

Le portrait n'y est pas ?

ARLEQUIN.

Chut, il n'est pas perdu : c'est mon Maître qui le garde.

LA COMTESSE.

Il me garde mon portrait ; qu'en veut-il faire ?

ARLEQUIN.

C'est pour vous mirer quand il ne vous voit plus ; il dit que ce portrait ressemble à une cousine qui est morte, & qu'il aimoit beaucoup. Il m'a défendu d'en rien dire, & de vous faire accroire qu'il est perdu ; mais il faut bien vous donner de la marchandise pour votre argent. *Motus*, le pauvre homme en tient.

COLOMBINE.

Madame, la cousine dont il parle peut être morte, mais la cousine qu'il ne dit pas se porte bien, & votre cousin n'est pas votre parent.

ARLEQUIN.

Hé, hé, hé.

LA COMTESSE.

De quoi ris-tu ?

ARLEQUIN.

De ce drôle de cousin, mon Maître

croit bonnement qu'il garde le portrait à cause de la cousine, & il ne sçait pas que c'est à cause de vous; cela est risible; il fait des quiproquo d'Apotiquaire.

LA COMTESSE.

Eh, que sçait-tu si c'est à cause de moi?

ARLEQUIN.

Je vous dis que la cousine est un conte à dormir de bout. Est-ce qu'on dit des injures à la copie d'une cousine qui est morte.

COLOMBINE.

Comment, des injures?

ARLEQUIN

Oüi, je l'ai laissé là-bas qui se fâche contre le visage de Madame, il le querelle tant qu'il peut de ce qu'il aime. Il y a à mourir de rire de le voir faire. Quelquefois il met de bons gros soûpirs au bout des mots qu'il dit. Oh! de ces soûpirs-là, la cousine défunte n'en tâte que d'une dent.

LA COMTESSE.

Colombine, il faut absolument qu'il me rende mon portrait, cela est de conséquence pour moi: je vais lui demander. Je ne souffrirai pas mon portrait entre les mains d'un homme. Où se promene-t-il?

ARLEQUIN.

De ce côté-là: vous le trouverez sans doute à droite ou à gauche.

SCENE IV.

LELIO, COLOMBINE. ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

SOn cœur va-t-il bien?

COLOMBINE.

Oh! je te réponds qu'il va grand train; mais voici ton Maître, laisse-moi faire.

LELIO *arrive.*

Colombine, où est Madame la Comtesse? je souhaiterois lui parler.

COLOMBINE.

Madame la Comtesse, va, je pense partir tout à l'heure pour Paris.

LELIO.

Quoi, sans me voir? sans me l'avoir dit? COLOMBINE.

C'est bien à vous à vous appercevoir de cela: n'avez-vous pas dessein de vivre en sauvage? de quoi vous plaignez-vous?

LELIO.

De quoi je me plains? la question est singuliere, Mademoiselle Colombine! voilà donc le penchant que vous lui connoissiez pour moi. Partir sans me dire adieu, &

vous voulez que je ſois un homme de bon ſens, & que je m'accommode de cela, moi? non : les procédez bizarres me révolteront toûjours.

COLOMBINE.

Si elle ne vous a pas dit adieu, c'eſt qu'entre amis on en agit ſans façon.

LELIO.

Amis! Oh doucement : je veux du vrai dans mes amis, des manieres franches & ſtables, & je n'en trouve point là ; dorénavant je ferai mieux de n'être ami de perſonne, car je vois bien qu'il n'y a que du faux par-tout.

COLOMBINE.

Lui ferai-je vos complimens ?

ARLEQUIN.

Cela ſera honnête.

LELIO.

Et moi je ne ſuis point aujourd'hui dans le goût d'être honnête, je ſuis las de la bagatelle. COLOMBINE.

Je vois bien que je ne ferai rien par la feinte, il vaut mieux vous parler franchement. Monſieur, Madame la Comteſſe ne part pas, elle attend, pour ſe déterminer, qu'elle ſçache ſi vous l'aimez, ou non ; mais dites-moi naturellement vous-même ce qui en eſt, c'eſt le plus court.

LELIO.

C'eſt le plus court, il eſt vrai ; mais j'y trouve pourtant de la difficulté : car enfin, dirai-je que je ne l'aime pas?

COLOMBINE.

Oüi, ſi vous le penſez.

LELIO.

Mais, Madame la Comteſſe eſt aimable, & ce ſeroit une groſſiéreté.

ARLEQUIN.

Tirez votre réponſe à la courte-paille.

COLOMBINE.

Eh bien, dites que vous l'aimez.

LELIO.

Mais en vérité, c'eſt une tyrannie que cette alternative-là. Si je vais dire que je l'aime, cela dérangera peut-être Madame la Comteſſe, cela la fera partir : ſi je dis que je ne l'aime point.....

COLOMBINE.

Peut-être auſſi partira-t-elle.

LELIO.

Vous voyez donc bien que cela eſt embarraſſant.

COLOMBINE.

Adieu, je vous entens ; je lui rendrai compte de votre indifférence, n'eſt-ce pas?

LELIO.

Mon indifférence, voilà un beau rap-

port, & cela me feroit un joli cavalier! Vous décidez bien cela à la légere ; en ſçavez-vous plus que moi?

COLOMBINE.

Déterminez-vous donc.

LELIO.

Vous me mettez dans une déſagréable ſituation. Dites-lui que je ſuis plein d'eſtime, de conſidération & de reſpect pour elle.

ARLEQUIN.

Diſcours de Normand que tout cela.

COLOMBINE.

Vous me faites pitié.

LELIO.

Qui, moi?

COLOMBINE.

Oüi, & vous êtes un étrange homme ; de ne m'avoir pas confié que vous l'aimiez.

LELIO.

Eh! Colombine, le ſçavois-je?

ARLEQUIN,

Ce n'eſt pas ma faute, je vous en avois averti.

LELIO.

Je ne ſçai où je ſuis.

COLOMBINE.

Ah! vous voilà dans le ton : ſongez à dire toûjours de même, entendez-vous, Monſieur de l'hermitage?

LELIO.

Que signifie cela ?

COLOMBINE.

Rien : sinon que je vous ai donné la question, & que vous avez jasé dans vos souffrances. Tenez-vous guai, l'homme indifférent, tout ira bien. Arlequin, je te le recommande ; instruis-le plus amplement, je vais chercher l'autre.

SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH ça, Monsieur, voilà qui est donc fait ! c'est maintenant qu'il faut dire : Va comme je te pousse. Vive l'amour, mon cher Maître : & faites chorus, car il n'y a pas deux chemins : il faut passer par-là, ou par la fenêtre.

LELIO.

Ah ! je suis un homme sans jugement.

ARLEQUIN.

Je ne vous dispute point cela.

LELIO.

Arlequin, je ne devois jamais revoir de femmes.

ARLEQUIN.

Monsieur, il falloit donc devenir aveugle.

LELIO.

Il me prend envie de m'enfermer chez moi, & de n'en sortir de six mois.

ARLEQUIN *siffle.*

LELIO.

De quoi t'avises-tu, de siffler?

ARLEQUIN.

Vous dites une chanson, & je l'accompagne. Ne vous fâchez pas, j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre : cette Comtesse vous aime, & la voilà qui vient vous donner le dernier coup à vous.

LELIO *à part.*

Cachons-lui ma foiblesse, peut-être ne la sçait-elle pas encore.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LELIO, ARLEQUIN, PIERRE, COLOMBINE,

LA COMTESSE.

MOnsieur, vous devez sçavoir ce qui m'amene ?

LELIO.

Madame, je m'en doute du moins, & je consens à tout. Nos Payſans ſe ſont raccommodez, & je donne à Jacqueline autant que vous donnez à ſon Amant : c'eſt de quoi j'allois prendre la liberté de vous informer.

LA COMTESSE.

Je vous ſuis obligée de finir cela, Monſieur ; mais j'avois quelqu'autre choſe à vous dire ; bagatelle pour vous & aſſez importante pour moi.

LELIO.

Que ſeroit-ce donc ?

LA COMTESSE.

C'eſt mon portrait qu'on m'a dit que

vous avez, & je viens vous prier de me le rendre ; rien ne vous eſt plus inutile.

LELIO.

Madame, il eſt vrai qu'Arlequin a trouvé une boëte de portrait que vous cherchiez ; je vous l'ai fait remettre ſur le champ : s'il vous a dit autre choſe, c'eſt un étourdi, & je voudrois bien lui demander où eſt le portrait dont il parle ?

ARLEQUIN *timidement.*

Eh, Monſieur !

LELIO.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Il eſt dans votre poche.

LELIO.

Vous ne ſçavez ce que vous dites.

ARLEQUIN.

Si fait, Monſieur ; vous vous ſouvenez bien que vous lui avez parlé tantôt, je vous l'ai vû mettre après dans la poche du côté gauche.

LELIO.

Quelle impertinence !

LA COMTESSE.

Cherchez, Monſieur, peut-être avez-vous oublié que vous l'avez tenu ?

LELIO.

Ah ! Madame, vous pouvez m'en croire.

ARLE-

ARLEQUIN.

Tenez, Monsieur: Tâtez, Madame, le voilà.

LA COMTESSE *touchant à la poche de la veste.*

Cela est vrai, il me paroît que c'est lui.

LELIO *mettant la main dans sa poche, & honteux d'y trouver le Portrait.*

Voyons donc; il a raison! le voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE *un peu confuse.*

Il le faut bien, Monsieur.

LELIO.

Comment donc cela s'est-il fait?

ARLEQUIN.

Eh! c'est que vous vouliez le garder, à cause, disiez-vous, qu'il ressembloit à une cousine qui est morte; & moi, qui suis fin, je vous disois que c'étoit à cause qu'il ressembloit à Madame, & cela étoit vrai.

LA COMTESSE.

Je ne vois point d'apparence à cela.

LELIO.

En vérité, Madame, je ne comprens pas ce coquin-là. *à part.* Tu me le payeras.

ARLEQUIN.

Madame la Comtesse, voilà Monsieur qui menace derriere vous.

LELIO.

Moi !

ARLEQUIN.

Oüi, parce que je dis la vérité. Madame, vous me feriez bien du plaisir de l'obliger à vous dire qu'il vous aime; il n'aura pas plûtôt avoüé cela, qu'il me pardonnera.

LA COMTESSE.

Va, mon ami, tu n'as pas besoin de mon intercession.

LELIO.

Eh, Madame, je vous assure que je ne lui veux aucun mal; il faut qu'il aye l'esprit troublé. Retire-toi, & ne nous romps point la tête de tes sots discours.

Arlequin se recule au fond du Théatre avec Colombine, & un moment après Lelio continuë.

Je vous prie, Madame, de n'être point fâchée de ce que j'avois votre portrait, j'étois dans l'ignorance.

LA COMTESSE *d'un air embarrassé.*

Ce n'est rien que cela, Monsieur.

LELIO.

C'est une avanture qui ne laisse pas que d'avoir un air singulier.

LA COMTESSE.

Effectivement.

LELIO.

Il n'y a personne qui ne se persuade là-dessus que je vous aime.

LA COMTESSE.

Je l'aurois crû moi-même, si je ne vous connoissois pas.

LELIO.

Quand vous le croiriez encore, je ne vous estimerois gueres moins clairvoyante.

LA COMTESSE.

On n'est pas clairvoyante quand on se trompe, & je me tromperois.

LELIO.

Ce n'est presque pas une erreur que cela; la chose est si naturelle à penser!

LA COMTESSE.

Mais, voudriez-vous que j'eusse cette erreur-là?

LELIO.

Moi, Madame; vous êtes la maîtresse?

LA COMTESSE.

Et vous le maître, Monsieur.

LELIO.

De quoi le suis-je?

LA COMTESSE.

D'aimer ou de n'aimer pas.

LELIO.

Je vous reconnois: l'alternative est bien de vous, Madame.

LA COMTESSE.

Eh! pas trop.

LELIO.

Pas trop! si j'osois interpréter ce mot-là.....

LA COMTESSE.

Et que trouvez-vous donc qu'il signifie?

LELIO.

Ce qu'apparemment vous n'avez pas pensé.

LA COMTESSE.

Voyons.

LELIO.

Vous ne me le pardonneriez jamais.

LA COMTESSE.

Je ne suis pas vindicative.

LELIO *à part.*

Ah! je ne sçai ce que je dois faire.

LA COMTESSE *d'un air impatient.*

Monsieur Lelio, expliquez-vous, & ne vous attendez pas que je vous devine.

LELIO *à genoux.*

Eh bien, Madame! me voilà expliqué..... m'entendez-vous? Vous ne répondez rien..... vous avez raison; mes extravagances ont combattu trop long-tems contre vous, & j'ai mérité votre haine.

LA COMTESSE.

Levez-vous, Monsieur.

LELIO.

Non, Madame, condamnez-moi, ou faites-moi grace.

LA COMTESSE *confuse.*

Ne me demandez rien à préſent, reprenez le Portrait de votre parente, & laiſſez-moi reſpirer.

ARLEQUIN.

Vivat; enfin voilà la fin.

COLOMBINE.

Je ſuis contente de vous, Monſieur Lelio.

PIERRE.

Parguenne, ça me boutte la joye au cœur.

LELIO.

Ne vous mettez en peine de rien, mes enfans, j'aurai ſoin de votre nôce.

PIERRE.

Grand marci; mais morgué, piſque je ſommes en joye, j'allons faire venir les Meneſtriers que j'avons retenu.

ARLEQUIN.

Colombine, pour nous, allons nous marier ſans cérémonie.

COLOMBINE.

Avant le mariage il en faut un peu; après le mariage je t'en diſpenſe.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

JE ne crains point que Mathurine
S'amuſe à me manquer de foi ;
Car drès que je vois dans ſa mine
Queuque indifference envars moi,
Sans l'y demander le pourquoi,
Je laiſſe aller la Pelerine :
Je ne dis mot, je me tiens coi :
Je batifole avec Claudine.
En voyant ça, la Mathurine
Prend du ſouci, rêve à par ſoi ;
Et pis tout d'un coup, la mutine
Me dit, j'enrage contre toi.

LA CHANTEUSE.

Colas me diſoit l'autre jour :
Margot, donne-moi ton amour :
Je répondis, je te le donne,
Mais ne vas le dire à perſonne ;
Colas ne m'entendit pas bien,
Car l'innocent ne reçut rien.

ARLEQUIN.

Femmes, nous étions de grands foux
D'être aux champs pour l'amour de vous.
Si de chaque femme volage,
L'Amant alloit planter des choux,
Par la ventrebille je gage
Que nous serions condamnez tous
A travailler au jardinage.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *le Nouveau Théatre Italien*; j'ai examiné en particulier les différentes Piéces qui le composent, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 3 Novembre 1728.

DANCHET.

LA DOUBLE INCONSTANCE.

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens du Roi, le 6 Avril 1723.

A PARIS.

Chez BARROIS aîné, quai des Augustins, près le pont Saint-Michel.

A MADAME
LA MARQUISE
DE PRIE,

MADAME,

ON ne verra point ici ce tas d'éloges dont les Épîtres dédicatoires sont ordinairement chargés ; à quoi servent-ils ? Le peu de cas que le public en fait devroit en corriger ceux qui les donnent, & en dégoûter ceux qui les reçoivent. Je serois pourtant bien tenté de vous louer d'une chose, MADAME, & c'est d'avoir véritablement craint que je ne vous louasse ; mais ce seul éloge que je vous donnerois, il est si distingué, qu'il auroit ici tout l'air d'un présent de flatteur, sur-tout s'adressant à une Dame de votre âge, à qui la nature n'a rien épargné de tout ce qui peut inviter l'amour-propre à n'être point modeste. J'en reviens donc, MADAME, au seul motif que j'ai en vous offrant ce petit Ou-

vrage, c'eſt de vous remercier du plaiſir que vous y avez pris, ou plutôt de la vanité que vous m'avez donnée, quand vous m'avez dit qu'il vous avoit plu. Vous dirai-je tout? je ſuis charmé d'apprendre à toutes les perſonnes de goût, qu'il a votre ſuffrage : en vous diſant cela, je vous proteſte que je n'ai nul deſſein de louer votre eſprit ; c'eſt ſeulement vous avouer que je penſe aux intérêts du mien. Je ſuis avec un profond reſpect,

MADAME,

Votre très humble & très obéiſſant Serviteur,
D. M.

LISTE

Des Pieces de Théâtre de Monſieur DE MARIVAUX,

Pour le Théâtre Italien.

ARLEQUIN poli par l'Amour, Com.
La Surpriſe de l'Amour, Com.
La Double Inconſtance, Com.
Le Prince traveſti, Com.
La Fauſſe Suivante, Com.
L'Iſle des Eſclaves, Com.
L'Héritier de Village, Com.
Le Jeu de l'Amour & du Haſard, Com.

On trouvera toutes ces Pieces chez le Libraire qui débite cette Comédie, chez qui l'on trouve auſſi le *Théâtre Italien* de Gherardi, 6 vol. *in* 8. Le *Nouveau Théâtre Italien*, dix vol. *in* 12; & les *Parodies*, 4 vol. *in* 12. avec les airs gravés.

Théâtre de Mlle. Barbier, *in* 12.
Théâtre de Brueys, 3 vol. *in* 12.
Théâtre de Brueys & Palaprat, 5 vol. *in* 12.
Théâtre Eſpagnol par Linguet, 4 vol. *in* 12.
Théâtre Eſpagnol par de Caſtera, *in* 12.
Œuvres de Dufreſny, 4 vol. *in* 12, avec la muſique.
Œuvres de Nadal, 3 vol. *in* 12.
Œuvres d'Autreau, 4 vol. *in* 12.
Théâtre de Quinault, 5 vol. *in* 12.

ACTEURS.

LE PRINCE.
UN SEIGNEUR.
FLAMINIA.
LISETTE.
SILVIA.
ARLEQUIN.
TRIVELIN.
DES LAQUAIS.
DES FILLES DE CHAMBRE.

La Scene eſt dans le Palais du Prince.

LA DOUBLE INCONSTANCE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

SILVIA, TRIVELIN, *& quelques femmes à la suite de Silvia.*

SILVIA *paroît sortir comme fâchée.*

TRIVELIN.

MAIS, Madame, écoutez-moi.

SILVIA.

Vous m'ennuyez. !

TRIVELIN.

Ne faut-il pas être raisonnable ?

SILVIA, *impatiente.*

Non, il ne faut pas l'être, & je ne la ſerai point.

TRIVELIN.

Cependant...

SILVIA, *avec colere.*

Cependant, je ne veux point avoir de raiſon; &, quand vous recommenceriez cinquante fois votre cependant, je n'en veux point avoir: que ferez-vous là?

TRIVELIN.

Vous avez ſoupé hier ſi légèrement, que vous ſerez malade ſi vous ne prenez rien ce matin.

SILVIA.

Et moi je hais la ſanté, & je ſuis bien aiſe d'être malade; ainſi vous n'avez qu'à renvoyer tout ce qu'on m'apporte, car je ne veux aujourd'hui ni déjeûner, ni dîner, ni ſouper; demain la même choſe: je ne veux qu'être fâchée, vous haïr tous tant que vous êtes, juſqu'à tant que j'aie vu Arlequin, dont on m'a ſéparée: voilà mes petites réſolutions; &, ſi vous voulez que je devienne folle, vous n'avez qu'à me prêcher d'être plus raiſonnable, cela ſera bientôt fait.

TRIVELIN.

Ma foi! je ne m'y jouerai pas, je vois bien que vous me tiendriez parole; ſi j'oſois cependant...

SILVIA, *plus en colere.*

Eh bien! ne voilà-t-il pas encore un cependant?

TRIVELIN.

En vérité, je vous demande pardon, celui-la m'eſt échappé, mais je n'en dirai plus, je me corrigerai, je vous prierai ſeulement de conſidérer...

SILVIA.

Oh ! vous ne vous corrigez pas : voilà des conſidérations qui ne me conviennent point non plus.

TRIVELIN *continuant.*

Que c'eſt votre Souverain qui vous aime.

SILVIA.

Je ne l'empêche pas, il eſt le maître : mais faut-il que je l'aime moi ? non ; & il ne le faut pas, parceque je ne le puis pas : cela va tout ſeul ; un enfant le verroit, & vous ne le voyez pas !

TRIVELIN.

Songez que c'eſt ſur vous qu'il fait tomber le choix qu'il doit faire d'une épouſe entre ſes ſujettes.

SILVIA.

Qui eſt-ce qui lui a dit de me choiſir ? M'a-t-il demandé mon avis ? S'il m'avoit dit : me voulez-vous, Silvia ? Je lui aurois répondu : non, Seigneur ; il faut qu'une honnête femme aime ſon mari, & je ne pourrois pas vous aimer. Voilà la pure raiſon, cela ; mais, point du tout, il

m'aime, crac, il m'enleve, ſans me demander ſi je le trouverai bon.

TRIVELIN.

Il ne vous enleve que pour vous donner la main.

SILVIA.

Eh! que veut-il que je faſſe de cette main, ſi je n'ai pas envie d'avancer la mienne pour la prendre? Force-t-on les gens à recevoir des préſents malgré eux?

TRIVELIN.

Voyez, depuis deux jours que vous êtes ici, comment il vous traite; n'êtes-vous pas déjà ſervie comme ſi vous étiez ſa femme? Voyez les honneurs qu'il vous fait rendre, le nombre de femmes qui ſont à votre ſuite, les amuſements qu'on tâche de vous procurer par ſes ordres. Qu'eſt-ce qu'Arlequin au prix d'un Prince plein d'égards, qui ne veut pas même ſe montrer qu'on ne vous ait diſpoſée à le voir? d'un Prince jeune, aimable & rempli d'amour? car vous le trouverez tel. Eh! Madame, ouvrez les yeux, voyez votre fortune, & profitez de ſes faveurs?

SILVIA.

Dites-moi, vous, & toutes celles qui me parlent, vous a-t-on mis avec moi, vous a-t-on payés pour m'impatienter, pour me

tenir des discours qui n'ont pas le sens commun, qui me font pitié ?

TRIVELIN.

Oh ! parbleu, je n'en sais pas davantage, voilà tout l'esprit que j'ai.

SILVIA.

Sur ce pied-là, vous seriez tout aussi avancé de n'en point avoir du tout.

TRIVELIN.

Mais encore, daignez, s'il vous plaît, me dire en quoi je me trompe.

SILVIA, *en se tournant vivement de son côté.*

Oui, je vais vous le dire en quoi, oui...

TRIVELIN.

Eh ! doucement, Madame, mon dessein n'est pas de vous fâcher.

SILVIA.

Vous êtes donc bien mal-adroit.

TRIVELIN.

Je suis votre serviteur.

SILVIA.

Eh bien ! mon serviteur, qui me vantez tant les honneurs que j'ai ici, qu'ai-je affaire de ces quatre ou cinq fainéantes qui m'espionnent toujours ? On m'ôte mon amant, & on me rend des femmes à la place ; ne voilà-t-il pas un beau dédommagement ? & on veut que je sois heureuse avec cela ? Que m'importe toute cette musique, ces con-

certs & cette danse dont on croit me régaler ? Arlequin chantoit mieux que tout cela ; & j'aime mieux danser moi-même, que de voir danser les autres, entendez-vous ? Une Bourgeoise contente dans un petit village, vaut mieux qu'une Princesse qui pleure dans un bel appartement. Si le Prince est si tendre, ce n'est pas ma faute ; je n'ai pas été le chercher : pourquoi m'a-t-il vue ? S'il est jeune & aimable, tant mieux pour lui, j'en suis bien-aise ; qu'il garde tout cela pour ses pareils, & qu'il me laisse mon pauvre Arlequin, qui n'est pas plus gros Monsieur que je suis grosse Dame ; pas plus riche que moi, pas plus glorieux que moi, pas mieux logé ; qui m'aime sans façon ; que j'aime de même, & que je mourrai de chagrin de ne pas voir. Hélas ! le pauvre enfant ! qu'en aura-t-on fait ? qu'est-il devenu ? Il se désespere quelque part, j'en suis sûre ; car il a le cœur si bon ! peut-être aussi qu'on le maltraite...

Elle se dérange de sa place.

Je suis outrée ; tenez, voulez vous me faire un plaisir ? ôtez-vous de-là, je ne puis vous souffrir ; laissez-moi m'affliger en repos.

TRIVELIN.

Le compliment est court, mais il est net. Tranquillisez-vous pourtant, Madame.

SILVIA.

Sortez sans me répondre, cela vaudra mieux.

TRIVELIN.

Encore une fois, calmez-vous; vous voulez Arlequin : il viendra incessamment; on est allé le chercher.

SILVIA *avec un soupir.*

Je le verrai donc?

TRIVELIN.

Et vous lui parlerez aussi.

SILVIA *s'en allant.*

Je vais l'attendre : mais si vous me trompez, je ne veux plus ni voir ni entendre personne.

Pendant qu'elle sort, le Prince & Flaminia entrent d'un autre côté, & la regardent sortir.

SCENE II.

LE PRINCE, FLAMINIA, TRIVELIN.

LE PRINCE *à Trivelin.*

Eh bien! as-tu quelque espérance à me donner? que dit-elle?

TRIVELIN.

Ce qu'elle dit, Seigneur? ma foi ce n'est pas la peine de le répéter, il n'y a rien encore qui mérite votre curiosité.

LE PRINCE

Nimporte, dis toujours.

TRIVELIN.

Eh non! Seigneur, ce sont de petites bagatelles dont le récit vous ennuieroit; tendresse pour Arlequin, impatience de le rejoindre, nulle envie de vous connoître, desir violent de ne vous point voir, & force haine pour nous; voilà l'abrégé de ses dispositions, vous voyez bien que cela n'est point réjouissant; &, franchement, si j'osois dire ma pensée, le meilleur seroit de la remettre où on l'a prise.

Le Prince rêve tristement.

FLAMINIA.

J'ai déjà dit la même chose au Prince, mais cela est inutile; ainsi continuons, & ne songeons qu'à détruire l'amour de Silvia pour Arlequin.

TRIVELIN.

Mon sentiment à moi est qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette fille-là; refuser ce qu'elle refuse! cela n'est point naturel, ce n'est point là une femme, voyez-vous; c'est quelque créature d'une espece à nous inconnue: avec une femme nous irions notre train, celle-ci nous arrête, cela nous avertit d'un prodige, n'allons pas plus loin.

LE PRINCE.

Et c'eſt ce prodige qui augmente encore l'amour que j'ai conçu pour elle.

FLAMINIA *en riant.*

Eh! Seigneur, ne l'écoutez pas avec ſon prodige, cela eſt bon dans un conte de Fée, je connois mon ſexe, il n'a rien de prodigieux que ſa coquetterie. Du côté de l'ambition, Silvia n'eſt point en priſe, mais elle a un cœur, & parconſéquent de la vanité; avec cela, je ſaurai bien la ranger à ſon devoir de femme. Eſt-on allé chercher Arlequin?

TRIVELIN.

Oui, je l'attends.

LE PRINCE, *d'un air inquiet.*

Je vous avoue, Flaminia, que nous riſquons beaucoup à lui montrer ſon amant, ſa tendreſſe pour lui n'en deviendra que plus forte.

TRIVELIN.

Oui; mais ſi elle ne le voit, l'eſprit lui tournera, j'en ai ſa parole.

FLAMINIA.

Seigneur, je vous ai déja dit qu'Arlequin nous étoit néceſſaire.

LE PRINCE.

Oui, qu'on l'arrête autant qu'on pourra, vous pouvez lui promettre que je le comblerai de biens & de faveurs, s'il

veut en épouser une autre que sa maîtresse.

TRIVELIN.

Il n'y a qu'à réduire ce drôle-là, s'il ne veut pas.

LE PRINCE.

Non, la loi qui veut que j'épouse une de mes sujettes, me défend d'user de violence contre qui que ce soit.

FLAMINIA.

Vous avez raison, soyez tranquille, j'espere que tout se fera à l'amiable; Silvia vous connoît déja sans savoir que vous êtes le Prince, n'est-il pas vrai?

LE PRINCE.

Je vous ai dit qu'un jour à la chasse, écarté de ma troupe, je la rencontrai près de sa maison; j'avois soif, elle alla me chercher à boire: je fus enchanté de sa beauté & de sa simplicité, & je lui en fis l'aveu. Je l'ai vue cinq ou six fois de la même maniere, comme simple Officier du Palais: mais quoiqu'elle m'ait traité avec beaucoup de douceur, je n'ai jamais pu la faire renoncer à Arlequin, qui m'a surpris deux fois avec elle.

FLAMINIA.

Il faudra mettre à profit l'ignorance où elle est de votre rang; on l'a déja prévenue que vous ne la verriez pas si-tôt, je me

charge du reſte, pourvu que vous vouliez bien agir comme je voudrai.

LE PRINCE.

J'y conſens. Si vous m'acquérez le cœur de Silvia, il n'eſt rien que vous ne deviez attendre de ma reconnoiſſance. *Il ſort.*

FLAMINIA.

Toi, Trivelin, va-t'en dire à ma ſœur qu'elle tarde trop à venir.

TRIVELIN.

Il n'eſt pas beſoin; la voilà qui entre: adieu, je vais au-devant d'Arlequin.

SCENE III.

LISETTE, FLAMINIA.

LISETTE.

JE viens recevoir tes ordres, que me veux-tu?

FLAMINIA.

Approche un peu que je te regarde.

LISETTE.

Tiens, vois à ton aiſe.

FLAMINIA *après l'avoir regardée.*

Oui-da, tu es jolie aujourd'hui.

LISETTE *en riant.*

Je le ſais bien: mais qu'eſt-ce que cela te fait?

FLAMINIA.

Ote cette mouche galante que tu as là.

LISETTE *refusant.*

Je ne saurois, mon miroir me l'a recommandée.

FLAMINIA.

Il le faut, te dis-je.

LISETTE, *en tirant sa boîte à miroir & ôtant la mouche.*

Quel meurtre ! Pourquoi persécutes-tu ma mouche ?

FLAMINIA.

J'ai mes raisons pour cela. Or çà, Lisette, tu es grande & bien faite.

LISETTE.

C'est le sentiment de bien des gens.

FLAMINIA.

Tu aimes à plaire ?

LISETTE.

C'est mon foible.

FLAMINIA.

Saurois-tu avec une adresse naïve & modeste inspirer un tendre penchant à quelqu'un, en lui témoignant d'en avoir pour lui ; & le tout pour une bonne fin ?

LISETTE.

Mais, j'en reviens à ma mouche, elle me paroît nécessaire à l'expédition que tu me proposes.

FLAMINIA.

Noublieras-tu jamais ta mouche? non, elle n'eſt pas néceſſaire: il s'agit ici d'un homme ſimple, d'un villageois ſans expérience, qui s'imagine que nous autres femmes d'ici, ſommes obligées d'être auſſi modeſtes que les femmes de ſon village: oh! la modeſtie de ces femmes-la n'eſt pas faite comme la nôtre; nous avons des diſpenſes qui le ſcandaliſeroient; ainſi ne regrettes plus ces mouches, & mets-en la valeur dans tes manieres: c'eſt de ces manieres dont je te parle; je te demande ſi tu ſauras les avoir comme il faut: voyons; que lui diras-tu?

LISETTE.

Mais je lui dirai.... que lui dirois-tu, toi?

FLAMINIA.

Ecoute-moi; point d'air coquet d'abord. Par exemple, on voit dans ta petite contenance un deſſein de plaire: oh! il faut en effacer cela; tu mets je ne ſais quoi d'étourdi & de vif dans ton geſte: quelquefois c'eſt du nonchalant, du tendre, du mignard; tes yeux veulent être frippons, veulent attendrir, veulent frapper, font mille ſingeries; ta tête eſt légere; ton menton porte au vent; tu cours après un air jeune, galant & diſſipé; parles-tu

aux gens, leur réponds-tu, tu prends de certains tons, tu te sers d'un certain langage, & le tout finement relevé de saillies folles: oh! toutes ces petites impertinences-là sont très jolies dans une fille du monde; il est décidé que ce sont des graces, le cœur des hommes s'est tourné comme cela, voilà qui est fini: mais ici il faut, s'il te plaît, faire main-basse sur tous ces agréments-là; le petit homme en question ne les approuveroit point, il n'a pas le goût si fort, lui: tiens, c'est tout comme un homme qui n'auroit jamais bu que de belles eaux bien claires, le vin ou l'eau-de-vie ne lui plairoient pas.

LISETTE *étonnée.*

Mais de la façon dont tu arranges mes agréments, je ne les trouve pas si jolis que tu dis.

FLAMINIA, *d'un air naïf.*

Bon! c'est que je les examine, moi, voilà pourquoi ils deviennent ridicules: mais tu es en sûreté de la part des hommes.

LISETTE.

Que mettrai-je donc à la place de ces impertinences que j'ai?

FLAMINIA.

Rien: tu laisseras aller tes regards comme ils iroient, si ta coquetterie les laissoit en repos; ta tête comme elle se tiendroit,

si tu ne songeois pas à lui donner des airs évaporés ; & ta contenance tout comme elle est quand personne ne te regarde. Pour essayer, donne-moi quelque échantillon de ton savoir-faire, regarde-moi d'un air ingénu.

LISETTE, *se tournant.*

Tiens, ce regard-là est-il bon ?

FLAMINIA.

Hum, il a encore besoin de quelque correction.

LISETTE.

Oh dame ! veux-tu que je te dise, tu n'es qu'une femme, est-ce que cela anime ? Laissons cela, car tu m'emporterois la fleur de mon rôle : c'est pour Arlequin, n'est-ce pas ?

FLAMINIA.

Pour lui-même.

LISETTE.

Mais le pauvre garçon, si je ne l'aime pas je le tromperai ; je suis fille d'honneur, & je m'en fais un scrupule.

FLAMINIA.

S'il vient à t'aimer, tu l'épouseras, & cela fera ta fortune : as-tu encore des scrupules ? Tu n'es, non plus que moi, que la fille d'un domestique du Prince, & tu deviendras grande Dame.

LISETTE.

Oh! voilà ma conscience en repos; & en ce cas-là, si je l'épouse, il n'est pas nécessaire que je l'aime. Adieu, tu n'as qu'à m'avertir quand il sera temps de commencer.

FLAMINIA.

Je me retire aussi, car voilà Arlequin qu'on amene.

SCENE IV.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

Arlequin regarde Trivelin & tout l'appartement avec étonnement.

TRIVELIN.

Eh bien! Seigneur Arlequin, comment vous trouvez-vous ici?

Arlequin ne dit mot.

N'est-il pas vrai que voilà une belle maison?

ARLEQUIN.

Que diantre! qu'est-ce que cette maison-là & moi avons affaire ensemble? qu'est-ce que c'est que vous? que me voulez-vous? où allons-nous?

TRIVELIN.

Je suis un honnête-homme, à présent votre domestique: je ne veux que vous

servir, & nous n'allons pas plus loin.

ARLEQUIN.

Honnête homme ou frippon, je n'ai que faire de vous, je vous donne votre congé, & je m'en retourne.

TRIVELIN *l'arrêtant.*

Doucement.

ARLEQUIN.

Parlez donc, eh! vous êtes bien impertinent d'arrêter votre maître?

TRIVELIN.

C'eſt un plus grand maître que vous qui vous a fait le mien.

ARLEQUIN.

Qui eſt donc cet original-là, qui me donne des valets malgré moi?

TRIVELIN.

Quand vous le connoîtrez, vous parlerez autrement. Expliquons-nous à préſent.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que nous avons quelque choſe à nous dire?

TRIVELIN.

Oui, ſur Silvia.

ARLEQUIN, *charmé & vivement.*

Ah, Silvia! hélas! je vous demande pardon; voyez ce que c'eſt, je ne ſavois pas que j'avois à vous parler.

TRIVELIN.

Vous l'avez perdue depuis deux jours ?

ARLEQUIN.

Oui, des voleurs me l'ont dérobée.

TRIVELIN.

Ce ne ſont pas des voleurs.

ARLEQUIN.

Enfin, ſi ce ne ſont pas des voleurs, ce ſont toujours des frippons.

TRIVELIN.

Je ſai, où elle eſt.

ARLEQUIN *charmé & le careſſant.*

Vous ſavez où elle eſt, mon ami, mon valet, mon maître, mon tout ce qu'il vous plaira ? Que je ſuis fâché de n'être pas riche, je vous donnerois tous mes revenus pour gages ; dites, l'honnête-homme, de quel côté faut-il tourner ? Eſt-ce à droite, à gauche, ou tout devant moi ?

TRIVELIN.

Vous la verrez ici.

ARLEQUIN *charmé & d'un air doux.*

Mais, quand j'y ſonge, il faut que vous ſoyez bien bon, bien obligeant pour m'amener ici comme vous faites ! O Silvia ! chere enfant de mon ame ! ma mie, je pleure de joie.

TRIVELIN,

TRIVELIN, *à part les premiers mots.*

De la façon dont ce drôle-là prélude, il ne vous promet rien de bon; écoutez, j'ai bien autre chose à vous dire.

ARLEQUIN, *le pressant.*

Allons d'abord voir Silvia : prenez pitié de mon impatience.

TRIVELIN.

Je vous dis que vous la verrez; mais il faut que je vous entretienne auparavant. Vous souvenez-vous d'un certain Cavalier qui a rendu cinq ou six visites à Silvia, & que vous avez vu avec elle?

ARLEQUIN, *triste.*

Oui, il avoit la mine d'un hypocrite.

TRIVELIN.

Cet homme-là a trouvé votre maîtresse fort aimable.

ARLEQUIN.

Pardi! il n'a rien trouvé de nouveau.

TRIVELIN.

Et il en a fait au Prince un récit qui l'a enchanté.

ARLEQUIN.

Le babillard!

TRIVELIN.

Le Prince a voulu la voir, & a donné ordre qu'on l'amenât ici.

ARLEQUIN.

Mais il me la rendra, comme cela eſt juſte ?

TRIVELIN.

Hum, il y a une petite difficulté : il en eſt devenu amoureux, & ſouhaiteroit d'en être aimé à ſon tour.

ARLEQUIN.

Son tour ne peut pas venir, c'eſt moi qu'elle aime.

TRIVELIN.

Vous n'allez point au fait ; écoutez juſqu'au bout.

ARLEQUIN, *hauſſant le ton.*

Mais le voilà le bout : eſt-ce qu'on veut me chicaner mon bon droit ?

TRIVELIN.

Vous ſavez que le Prince doit ſe choiſir une femme dans ſes Etats.

ARLEQUIN, *bruſquement.*

Je ne ſais point cela : celà m'eſt inutile.

TRIVELIN.

Je vous l'apprends.

ARLEQUIN, *bruſquement.*

Je ne me ſoucie pas de nouvelles.

TRIVELIN.

Silvia plaît donc au Prince, & il voudroit lui plaire avant que de l'épouſer ; l'amour qu'elle a pour vous fait obſtacle à celui qu'il tâche de lui donner pour lui.

ARLEQUIN.

Qu'il faſſe donc l'amour ailleurs ; car il n'auroit que la femme, moi j'aurois le cœur ; il nous manqueroit quelque choſe à l'un & à l'autre, & nous ſerions tous trois mal à notre aiſe.

TRIVELIN.

Vous avez raiſon : mais ne voyez-vous pas que ſi vous épouſez Silvia, le Prince reſteroit malheureux ?

ARLEQUIN, *après avoir rêvé.*

A la vérité il ſeroit d'abord un peu triſte, mais il aura fait le devoir d'un brave homme ; & cela conſole : au lieu que s'il l'épouſe, il fera pleurer cette pauvre enfant ; je pleurerai auſſi moi ; & il n'y aura que lui qui rira : & il n'y pas de plaiſir à rire tout ſeul.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, croyez moi, faites quelque choſe pour votre maître ; il ne peut ſe réſoudre à quitter Silvia ; je vous dirai même qu'on lui a prédit l'aventure qui la lui a fait connoître, & qu'elle doit être ſa femme ; il faut que cela arrive, cela eſt écrit là-haut.

ARLEQUIN.

Là-haut on n'écrit pas de telles impertinences : pour marque de cela, ſi on avoit prédit que je dois vous aſſommer, vous

tuer par derriere, trouveriez-vous bon que j'accompliſſe la prédiction?

TRIVELIN.

Non vraiment, il ne faut jamais faire de mal à perſonne.

ARLEQUIN.

Eh bien! c'eſt ma mort qu'on a prédite; ainſi c'eſt prédire rien qui vaille; & dans tout cela il n'y a que l'Aſtrologue à pendre.

TRIVELIN.

Eh morbleu! on ne prétend pas vous faire du mal; nous avons ici d'aimables filles, épouſez-en une, vous y trouverez votre avantage.

ARLEQUIN.

Oui-dà! que je me marie à une autre, afin de mettre Silvia en colere & qu'elle porte ſon amitié ailleurs. Oh! oh! mon mignon, combien vous a-t-on donné pour m'attraper? Allez, mon fils, vous n'êtes qu'un butord, gardez vos filles: nous ne nous accommoderons pas, vous êtes trop cher.

TRIVELIN.

Savez-vous bien que le mariage que je vous propoſe vous acquerra l'amitié du Prince?

ARLEQUIN.

Bon! mon ami ne ſeroit pas ſeulement mon camarade.

TRIVELIN.

Mais les richeſſes que vous promet cette amitié...

ARLEQUIN.

On n'a que faire de toutes ces babioles-là, quand on ſe porte bien, qu'on a bon appétit & de quoi vivre.

TRIVELIN.

Vous ignorez le prix de ce que vous refuſez.

ARLEQUIN, *d'un air négligent.*

C'eſt à cauſe de cela que je n'y perds rien.

TRIVELIN.

Maiſon à la ville, maiſon à la campagne.

ARLEQUIN.

Ah que cela eſt beau! il n'y a qu'une choſe qui m'embarraſſe; qui eſt-ce qui habitera ma maiſon de ville, quand je ſerai à ma maiſon de campagne?

TRIVELIN.

Parbleu! vos valets.

ARLEQUIN.

Mes valets! qu'ai-je beſoin de faire fortune pour ces canailles-la? je ne pourrai donc pas les habiter toutes à-la-fois?

TRIVELIN *riant.*

Non, que je penſe, vous ne ſerez pas en deux endroits en même temps.

ARLEQUIN.

Eh bien ! innocent que vous êtes, si je n'ai pas ce secret-là, il est inutile d'avoir deux maisons.

TRIVELIN.

Quand il vous plaira vous irez de l'une à l'autre.

ARLEQUIN.

A ce compte, je donnerai donc ma maîtresse pour avoir le plaisir de déménager souvent ?

TRIVELIN.

Mais rien ne vous touche, vous êtes bien étrange ! cependant tout le monde est charmé d'avoir de grands appartements, nombre de domestiques...

ARLEQUIN.

Il ne me faut qu'une chambre, je n'aime point à nourrir des fainéants ; & je ne trouverai point de valet plus fidele, plus affectionné à mon service, que moi.

TRIVELIN.

Je conviens que vous ne serez point en danger de mettre ce domestique-là dehors ; mais ne seriez-vous pas sensible au plaisir d'avoir un bon équipage, un bon carrosse, sans parler de l'agrément d'être meublé superbement ?

ARLEQUIN.

Vous êtes un grand nigaud, mon ami,

de faire entrer Silvia en comparaison avec des meubles, un carrosse & des chevaux qui le traînent; dites-moi, fait-on autre chose dans sa maison que s'asseoir, prendre ses repas, & se coucher? Eh bien! avec un bon lit, une bonne table, une douzaine de chaises de paille, ne suis-je pas bien meublé? n'ai-je pas toutes mes commodités? Oh! mais je n'ai pas de carrosse? eh bien! je ne verserai point. Ne voilà-t-il

En montrant ses jambes.

pas un équipage que ma mere ma donné? N'est-ce pas de bonnes jambes? Eh morbleu, il n'y a pas de raison à vous d'avoir une autre voiture que la mienne. Alerte, alerte, paresseux, laissez vos chevaux à tant d'honnêtes laboureurs qui n'en ont point, cela nous fera du pain; vous marcherez, & vous n'aurez pas les gouttes.

TRIVELIN.

Tétubleu! vous êtes vif: si l'on vous en croyoit, on ne pourroit fournir les hommes de souliers.

ARLEQUIN *brusquement.*

Ils porteroient des sabots. Mais je commence à m'ennuyer de tous vos contes, vous m'avez promis de me montrer Silvia, & un honnête homme n'a que sa parole.

TRIVELIN.

Un moment: vous ne vous souciez ni

d'honneurs, ni de richeſſes, ni de belles maiſons, ni de magnificence, ni de crédit, ni d'équipages...

ARLEQUIN.

Il n'y a pas-là pour un ſol de bonne marchandiſe.

TRIVELIN.

La bonne chere vous tenteroit-elle? Une cave remplie de vin exquis vous plairoit-elle? Seriez-vous bien-aiſe d'avoir un cuiſinier qui vous apprêtat délicatement à manger, & en abondance? Imaginez-vous ce qu'il y a de meilleur, de plus friand en viande & en poiſſon, vous l'aurez, & pour toute votre vie.

Arlequin eſt quelque temps à répondre.

Vous ne répondez rien?

ARLEQUIN.

Ce que vous dites-là ſeroit plus de mon goût que tout le reſte; car je ſuis gourmand, je l'avoue: mais j'ai encore plus d'amour que de gourmandiſe.

TRIVELIN.

Allons, Seigneur Arlequin, faites-vous un ſort heureux: il ne s'agira ſeulement que de quitter une fille pour en prendre une autre.

ARLEQUIN.

Non, non, je m'en tiens au bœuf, & au vin de mon cru.

TRIVELIN.

Que vous auriez bu de bon vin ! que vous auriez mangé de bons morceaux !

ARLEQUIN.

J'en suis faché, mais il n'y a rien à faire ; le cœur de Silvia est un morceau encore plus friand que tout cela : voulez-vous me la montrer ; ou ne le voulez-vous pas ?

TRIVELIN.

Vous l'entretiendrez, soyez-en sûr, mais il est encore un peu matin.

SCENE V.

LISETTE, ARLEQUIN. TRIVELIN.

LISETTE, *à Trivelin.*

Je vous cherche par-tout, Monsieur Trivelin, le Prince vous demande.

TRIVELIN.

Le Prince me demande, j'y cours : mais tenez donc compagnie au Seigneur Arlequin pendant mon absence.

ARLEQUIN.

Oh ! ce n'est pas la peine, quand je suis seul, moi, je me fais compagnie.

TRIVELIN.

Non, non, vous pourriez vous ennuyer, adieu, je vous rejoindrai bientôt.

SCENE VI.

ARLEQUIN, LISETTE,

ARLEQUIN *se retirant au coin du Théâtre.*

JE gage que voilà une éveillée qui vient pour m'affriander d'elle, néant.

LISETTE, *doucement.*

C'eſt donc vous, Monſieur, qui êtes l'amant de Mademoiſelle Silvia.

ARLEQUIN, *froidement.*

Oui.

LISETTE.

C'eſt une très jolie fille.

ARLEQUIN, *du même ton.*

Oui.

LISETTE.

Tout le monde l'aime.

ARLEQUIN, *bruſquement.*

Tout le monde a tort.

LISETTE.

Pourquoi cela, puiſqu'elle le mérite?

ARLEQUIN, *bruſquement.*

C'eſt qu'elle n'aimera perſonne que moi.

LISETTE.

Je n'en doute pas, & je lui pardonne ſon attachement pour vous.

ARLEQUIN.

A quoi cela sert-il ce pardon-là ?

LISETTE.

Je veux dire que je ne suis plus si surprise que je l'étois de son obstination à vous aimer.

ARLEQUIN.

Et en vertu de quoi étiez-vous surprise ?

LISETTE.

C'est qu'elle refuse un Prince aimable.

ARLEQUIN.

Et quand il seroit aimable, cela empêche-t-il que je ne le sois aussi, moi ?

LISETTE, *d'un air doux.*

Non : mais enfin c'est un Prince.

ARLEQUIN.

Qu'importe ! en fait de fille, ce Prince n'est pas plus avancé que moi.

LISETTE, *doucement.*

A la bonne heure ; j'entends seulement qu'il a des sujets & des Etats, & que, tout aimable que vous êtes, vous n'en avez point.

ARLEQUIN.

Vous me la baillez belle avec vos Sujets & vos Etats ; si je n'ai pas de Sujets, je n'ai charge de personne ; & si tout va bien, je m'en réjouis ; si tout va mal, ce n'est pas ma faute. Pour des Etats, qu'on

en ait ou qu'on n'en ait point, on n'en tient pas plus de place ; & cela ne rend ni plus beau ni plus laid : ainsi de toutes façons vous étiez surprise à propos de rien.

LISETTE, *à part.*

Voilà un vilain petit homme ! je lui fais des compliments, & il me querelle.

ARLEQUIN, *comme lui demandant ce qu'elle dit.*

Hem ?

LISETTE.

J'ai du malheur de ce que je vous dis ; & j'avoue qu'à vous voir seulement, je me serois promis une conversation plus douce.

ARLEQUIN.

Dame, Mademoiselle, il n'y a rien de si trompeur que la mine des gens.

LISETTE.

Il est vrai que la vôtre m'a trompée, & voilà comme on a souvent tort de se prévenir en faveur de quelqu'un.

ARLEQUIN.

Oh ! très fort : mais que voulez-vous ? je n'ai pas choisi ma physionomie.

LISETTE, *en le regardant comme étonnée.*

Non, je n'en saurois revenir quand je vous regarde.

ARLEQUIN.

Me voilà pourtant, & il n'y a point de remede, je ſerai toujours comme cela.

LISETTE, *d'un air un peu fâché.*

Oh! j'en ſuis perſuadée.

ARLEQUIN.

Par bonheur vous ne vous en ſouciez guere?

LISETTE.

Pourquoi me demandez-vous cela?

ARLEQUIN.

Eh! pour le ſavoir.

LISETTE, *d'un air naturel.*

Je ſerois bien ſotte de vous dire la vérité là-deſſus; & une fille doit ſe taire.

ARLEQUIN, *à part les premiers mots.*

Comme elle y va! tenez, dans le fond c'eſt dommage que vous ſoyez une ſi grande coquette.

LISETTE.

Moi?

ARLEQUIN.

Vous-même.

LISETTE.

Savez-vous bien qu'on n'a jamais dit pareille choſe à une femme, & que vous m'inſultez?

ARLEQUIN, *d'un air naïf*

Point du tout: il n'y a point de mal à

voir ce que les gens nous montrent ; ce n'eſt point moi qui ai tort de vous trouver coquette, c'eſt vous qui avez tort de l'être, Mademoiſelle.

LISETTE, *d'un air un peu vif.*

Mais par où voyez-vous donc que je le ſuis ?

ARLEQUIN.

Parcequ'il y a une heure que vous me dites des douceurs, & que vous prenez le tour pour me dire que vous m'aimez : écoutez : ſi vous m'aimez tout de bon, retirez-vous vîte, afin que cela s'en aille, car je ſuis pris ; & naturellement je ne veux pas qu'une fille me faſſe l'amour la premiere ; c'eſt moi qui veux commencer à le faire à la fille, cela eſt bien meilleur, & ſi vous ne m'aimez pas : eh ! fy, Mademoiſelle, fy, fy.

LISETTE.

Allez, allez, vous n'êtes qu'un viſionnaire.

ARLEQUIN.

Comment eſt-ce que les garçons à la Cour peuvent ſouffrir ces manieres-là dans leurs Maîtreſſes ! Par la morbleu ! qu'une femme eſt laide quand elle eſt coquette !

LISETTE.

Mais mon pauvre garçon, vous extravaguez.

ARLEQUIN.

Vous parlez de Sylvia, c'eſt cela qui eſt aimable ; ſi je vous contois notre amour vous tomberiez dans l'admiration de ſa modeſtie : les premiers jours il falloit voir comme elle ſe reculoit d'auprès de moi, & puis elle reculoit plus doucement, & puis petit à petit elle ne reculoit plus ; enſuite elle me regardoit en cachette, & puis elle avoit honte quand je l'avois vue faire : & puis moi j'avois un plaiſir de Roi à voir ſa honte ; enſuite j'attrapois ſa main, qu'elle me laiſſoit prendre, & puis elle étoit encore toute confuſe, & puis je lui parlois ; enſuite elle ne me répondoit rien, mais n'en penſoit pas moins ; enſuite elle me donnoit des regards pour des paroles, & puis des paroles qu'elle laiſſoit aller ſans y ſonger, parce que ſon cœur alloit plus vîte qu'elle : enfin c'étoit un charme, auſſi j'étois comme un fou ; & voilà ce qui s'appelle une fille : mais vous ne reſſemblez point à Sylvia.

LISETTE.

En vérité vous me divertiſſez, vous me faites rire.

ARLEQUIN.

Oh ! pour moi je m'ennuie de vous faire rire à vos dépens : adieu, ſi tout le monde étoit comme moi, vous trouve-

riez plutôt un merle blanc, qu'un amoureux.

SCENE VI.

ARLEQUIN, TRIVELIN, LISETTE,

TRIVELIN, *à Arlequin.*

Vous sortez?

ARLEQUIN.

Oui : cette Demoiselle veut que je l'aime, mais il n'y a pas moyen.

TRIVELIN.

Allons, allons faire un tour en attendant le dîner, cela vous désennuiera.

SCENE VII.

LE PRINCE, FLAMINIA, LISETTE,

FLAMINIA, *à Lisette.*

Eh bien! nos affaires avancent-elles? comment va le cœur d'Arlequin?

LISETTE, *d'un air fâché.*

Il va très brutalememt pour moi.

FLAMINIA.

Il t'a donc mal reçue?

LISETTE.

Eh fy, Mademoiselle, vous êtes une

coquette : voilà de son ſtyle.

LE PRINCE.

J'en ſuis fâché, Liſette : mais il ne faut pas que cela vous chagrine, vous n'en valez pas moins.

LISETTE.

Je vous avoue, Seigneur, que ſi j'étois vaine je n'aurois pas mon compte ; j'ai des preuves que je puis déplaire, & nous autres femmes nous nous paſſons bien de ces preuves-là.

FLAMINIA.

Allons, allons, c'eſt maintenant à moi à tenter l'aventure.

LE PRINCE.

Puiſqu'on ne peut gagner Arlequin, Silvia ne m'aimera jamais.

FLAMINIA.

Et moi je vous dis, Seigneur, que j'ai vu Arlequin, qu'il me plaît à moi, que je me ſuis miſe dans la tête de vous rendre content ; que je vous ai promis que vous le ſeriez ; que je vous tiendrai parole, & que de tout ce que je vous dis là, je n'en rabattrois pas la valeur d'un mot ; oh ! vous ne me connoiſſez pas. Quoi ! Seigneur, Arlequin & Silvia me réſiſteroient ? Je ne gouvernerois pas deux cœurs de cette eſpece-là, moi qui l'ai entrepris, moi qui ſuis opiniâtre, moi qui

suis femme ! c'est tout dire. Et moi, j'irai me cacher, mon sexe me renonceroit. Seigneur, vous pouvez en toute sûreté ordonner les apprêts de votre mariage, vous arranger pour cela; je vous garantis aimé, je vous garantis marié : Sylvia va vous donner son cœur, ensuite sa main; je l'entends d'ici vous dire, je vous aime; je vois vos noces; elle se font; Arlequin m'épouse; vous nous honorez de vos bienfaits, & voilà qui est fini.

LISETTE, *d'un air incrédule.*

Tout est fini, rien n'est commencé.

FLAMINIA.

Tais-toi, esprit court.

LE PRINCE.

Vous m'encouragez à espérer : mais je vous avoue que je ne vois d'apparence à rien.

FLAMINIA.

Je les ferai bien venir ces apparences, j'ai de bons moyens pour cela; je vais commencer par aller chercher Silvia, il est temps qu'elle voie Arlequin.

LISETTE.

Quand ils se seront vus, j'ai bien peur que tes moyens n'aillent mal.

LE PRINCE.

Je pense de même.

FLAMINIA, *d'un air indifférent.*

Eh nous ne différons que du oui & du

non; ce n'eſt qu'une bagatelle; pour moi j'ai réſolu qu'ils ſe voient librement, ſur la liſte des mauvais tours que je veux jouer à leur amour, c'eſt ce tour-là que j'ai mis à la tête.

LE PRINCE.

Faites donc à votre fantaiſie.

FLAMINIA.

Retirons-nous, voici Arlequin qui vient.

SCENE IX.

ARLEQUIN, TRIVELIN, *& une ſuite de Valets.*

ARLEQUIN.

PAR parentheſe, dites-moi une choſe; il y a une heure que je rêve à quoi ſervent ces grands drôles bariolés qui nous accompagnent par-tout? ces gens-là ſont bien curieux.

TRIVELIN.

Le Prince qui vous aime commence par-là à vous donner des témoignages de ſa bienveillance; il veut que ces gens-là vous ſuivent pour vous faire honneur.

ARLEQUIN.

Oh! oh! c'eſt donc une marque d'honneur?

TRIVELIN.

Oui, sans doute.

ARLEQUIN.

Et, dites-moi, ces gens-là qui me suivent, qui est-ce qui les suit, eux?

TRIVELIN.

Personne.

ARLEQUIN.

Et vous, n'avez-vous personne aussi?

TRIVELIN.

Non.

ARLEQUIN.

On ne vous honore donc pas, vous autres?

TRIVELIN.

Nous ne méritons pas cela.

ARLEQUIN *en colere & prenant son bâton.*

Allons, cela étant, hors d'ici; tournez-moi les talons avec toutes ces canailles-là?

TRIVELIN.

D'où vient donc cela?

ARLEQUIN.

Détalez, je n'aime point les gens sans honneur, & qui ne méritent pas qu'on les honore.

TRIVELIN.

Vous ne m'entendez pas.

ARLEQUIN, *en le frappant.*

Je m'en vais donc vous parler plus clairement.

TRIVELIN *en s'enfuyant.*

Arrêtez, arrêtez; que faites-vous?

Arlequin court auſſi après les autres Valets, qu'il chaſſe, & Trivelin ſe réfugie dans une couliſſe.

SCENE X.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN *revient ſur le théâtre.*

CES marauds-là! j'ai eu toutes les peines du monde à les congédier; voilà une drôle de façon d'honorer un honnête homme, que de mettre une troupe de coquins après lui; c'eſt ſe moquer du monde.

Il ſe retourne, & voit Trivelin qui revient.

Mon ami, eſt-ce que je ne me ſuis pas bien expliqué?

TRIVELIN, *de loin.*

Ecoutez, vous m'avez battu; mais je vous le pardonne: je vous crois un garçon raiſonnable.

ARLEQUIN,

Vous le voyez bien.

TRIVELIN, *de loin.*

Quand je vous dis que nous ne méri-

tons pas d'avoir des gens à notre suite ; ce n'est pas que nous manquions d'honneur ; c'est qu'il n'y a que les personnes considérables, les Seigneurs, les gens riches, qu'on honore de cette maniere-là : s'il suffisoit d'être honnête homme, moi qui vous parle, j'aurois après moi une armée de valets.

ARLEQUIN, *remettant sa latte.*

Oh ! à présent je vous comprends : que diantre ! que ne dites-vous la chose comme il faut ? je n'aurois pas les bras démis, & vos épaules s'en porteroient mieux.

TRIVELIN.

Vous m'avez fait mal.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, c'étoit mon intention ; par bonheur ce n'est qu'un mal entendu, & vous devez être bien-aise d'avoir reçu innocemment les coups de bâton que je vous ai donnés. Je vois bien à présent que c'est qu'on fait ici tout l'honneur aux gens considérables, riches ; & à celui qui n'est qu'honnête homme, rien.

TRIVELIN.

C'est cela même.

ARLEQUIN, *d'un air dégoûté.*

Sur ce pied-là ce n'est pas grand'chose que d'être honoré, puisque cela ne si-

gnifie pas qu'on soit honorable.

TRIVELIN.

Mais on peut être honorable avec cela.

ARLEQUIN.

Ma foi ! tout bien compté, vous me ferez plaisir de me laisser-là sans compagnie ; ceux qui me verront tout seul me prendront-tout-d'un coup pour un honnête homme ; j'aime autant cela que d'être pris pour un grand Seigneur.

TRIVELIN.

Nous avons ordre de rester auprès de vous.

ARLEQUIN.

Menez-moi donc voir Silvia.

TRIVELIN.

Vous serez satisfait, elle va venir. . . . Parbleu, je ne me trompe pas, car la voilà qui entre : adieu, je me retire.

SCENE XI.

SILVIA, FLAMINIA, ARLEQUIN.

SILVIA, *en entrant, accourt avec joie.*

AH, le voici ! eh ! mon cher Arlequin, c'est donc vous ! je vous revois donc ! Le pauvre enfant ! que je suis aise !

ARLEQUIN, *tout essoufflé de joie.*

Et moi aussi. *Il prend respiration.* Oh! oh! je me meurs de joie!

SILVIA.

Là, là, mon fils, doucement; comme il m'aime, quel plaisir d'être aimée comme cela!

FLAMINIA, *en les regardant tous deux.*

Vous me ravissez tous deux, mes chers enfants, & vous êtes bien aimables de vous être si fideles. *Et comme tout bas.* Si quelqu'un m'entendoit dire cela, je serois perdue: mais dans le fond du cœur je vous estime, & je vous plains.

SILVIA, *lui répondant.*

Hélas! c'est que vous êtes un bon cœur. J'ai bien soupiré, mon cher Arlequin!

ARLEQUIN *tendrement, & lui prenant la main.*

M'aimez-vous toujours?

SILVIA.

Si je vous aime! cela se demande-t-il? est-ce une question à faire?

FLAMINIA, *d'un air naturel à Arlequin.*

Oh! pour cela je puis vous certifier sa tendresse; je l'ai vue au désespoir; je l'ai vue pleurer de votre absence: elle m'a touchée moi-même; je mourois d'envie de

de vous voir enſemble, vous voilà : adieu, mes amis, je m'en vais, car vous m'attendriſſez ; vous me faites triſtement reſſouvenir d'un amant que j'avois, & qui eſt mort ; il avoit de l'air d'Arlequin, & je ne l'oublierai jamais. Adieu, Silvia, on m'a miſe auprès de vous, mais je ne vous deſſervirai point ; aimez toujours Arlequin, il le mérite : & vous, Arlequin, quelque choſe qu'il arrive, regardez-moi comme une amie, comme une perſonne qui voudroit pouvoir vous obliger : je ne négligerai rien pour cela.

ARLEQUIN, *doucement.*

Allez, Mademoiſelle, vous êtes une fille de bien ; je ſuis votre ami auſſi, moi : je ſuis fâché de la mort de votre amant ; c'eſt bien dommage que vous ſoyez affligée & nous auſſi.

SCENE XII.

ARLEQUIN, SILVIA.

SILVIA, *d'un air plaintif.*

EH bien, mon cher Arlequin!

ARLEQUIN.

Eh bien, mon ame!

SILVIA.

Nous ſommes bien malheureux!

ARLEQUIN.

Aimons-nous toujours, cela nous aidera à prendre patience.

SILVIA.

Oui, mais notre amitié, que deviendra-t-elle? cela m'inquiete.

ARLEQUIN.

Hélas! m'amour, je vous dis de prendre patience. Mais je n'ai pas plus de courage que vous. *Il lui prend la main.* Pauvre petit tréſor, à moi, ma mie, il y a trois jours que je n'ai vu ces beaux yeux-là; regardez-moi toujours pour me récompenſer.

SILVIA, *d'un air inquiet.*

Ah! j'ai bien des choſes à vous dire; j'ai peur de vous perdre; j'ai peur qu'on ne vous faſſe quelque mal par méchanceté de jalouſie; j'ai peur que vous ne ſoyez trop long-temps ſans me voir, & que vous ne vous y accoutumiez.

ARLEQUIN.

Petit cœur, eſt-ce que je m'accoutumerois à être malheureux?

SILVIA.

Je ne veux point que vous m'oubliez: je ne veux point non plus que vous enduriez rien à cauſe de moi: je ne ſais point dire ce que je veux, je vous aime trop; c'eſt une pitié que mon embarras, tout me chagrine.

ARLEQUIN *pleure.*

Hi, hi, hi, hi.

SILVIA, *triſtement.*

Oh bien, Arlequin, je m'en vais donc pleurer auſſi, moi.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous que je m'empêche de pleurer, puiſque vous voulez être ſi triſte. Si vous aviez un peu de compaſſion, eſt-ce que vous ſeriez ſi affligée ?

SILVIA.

Demeurez donc en repos ; je ne vous diraiplus que je ſuis chagrine.

ARLEQUIN.

Oui, mais je devinerai que vous l'êtes : il faut me promettre que vous ne le ſerez plus.

SILVIA.

Oui, mon fils ; mais promettez-moi auſſi que vous m'aimerez toujours.

ARLEQUIN *en s'arrêtant tout court pour la regarder.*

Silvia, je ſuis votre amant, vous êtes ma maîtreſſe ; retenez-le bien, car cela eſt vrai ; & tant que je ſerai en vie, cela ira toujours le même train ; cela ne branlera pas ; je mourrai de compagnie avec cela. Ah çà, dites-moi le ſerment que vous voulez que je vous faſſe.

SILVIA.

Voilà qui va bien ; je ne fais point de fermens : vous êtes un garçon d'honneur ; j'ai votre amitié, vous avez la mienne ; je ne la reprendrai pas ; à qui est-ce que je la porterois ? N'êtes-vous pas le plus joli garçon qu'il y ait ? Y a-t-il quelque fille qui puisse vous aimer autant que moi ? Eh bien, n'est-ce pas assez ; nous en faut-il davantage ? Il n'y a qu'à rester comme nous sommes, il n'y aura pas besoin de fermens.

ARLEQUIN.

Dans cent ans d'ici nous serons tout de même.

SILVIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il n'y a donc rien à craindre, ma mie ; tenons-nous donc joyeux.

SILVIA.

Nous souffrirons peut-être un peu, voilà tout.

ARLEQUIN.

C'est une bagatelle : quand on a un peu pâti, le plaisir en semble meilleur.

SILVIA.

Oh ! pourtant je n'aurois que faire de pâtir pour être bien-aise, moi.

ARLEQUIN.

Il n'y aura qu'à ne pas songer que nous pâtissons.

SILVIA, *en le regardant tendrement.*
Ce cher petit homme, comme il m'encourage.

ARLEQUIN, *tendrement.*
Je ne m'embarraſſe que de vous.

SILVIA, *en le regardant.*
Où eſt-ce qu'il prend tout ce qu'il me dit ? Il n'y a que lui au monde comme cela : mais auſſi il n'y a que moi pour vous aimer, Arlequin.

ARLEQUIN *ſaute d'aiſe.*
C'eſt comme du miel, ces paroles-là.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, TRIVELIN, SILVIA, FLAMINIA.

TRIVELIN *à Silvia.*

JE ſuis au déſeſpoir de vous interrompre : mais votre mere vient d'arriver, Mademoiſelle Silvia, & elle demande inſtamment à vous parler.

SILVIA, *regardant Arlequin.*
Arlequin, ne me quittez pas ; je n'ai rien de ſecret pour vous.

ARLEQUIN, *la prenant ſous le bras.*
Marchons, ma petite.

FLAMINIA, *d'un air de confiance, & s'approchant d'eux.*

Ne craignez rien, mes enfants : allez toute seule trouver votre mere, ma chere Silvia, cela sera plus séant : vous êtes libres de vous voir autant qu'il vous plaira, c'est moi qui vous en assure ; vous savez bien que je ne voudrois pas vous tromper.

ARLEQUIN.

Oh non ; vous êtes de notre parti, vous.

SILVIA.

Adieu donc, mon fils, je vous rejoindrai bientôt.

ARLEQUIN, *à Flaminia qui veut s'en aller, & qu'il arrête.*

Notre amie, pendant qu'elle sera là, restez avec moi, pour empêcher que je ne m'ennuie ; il n'y a ici que votre compagnie que je puisse endurer.

FLAMINIA, *comme en secret.*

Mon cher Arlequin, la vôtre me fait bien du plaisir aussi : mais j'ai peur qu'on ne s'apperçoive de l'amitié que j'ai pour vous.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, le dîné est prêt.

ARLEQUIN, *tristement.*

Je n'ai point de faim.

FLAMINIA, *d'un air d'amitié.*

Je veux que vous mangiez, vous en avez besoin.

ARLEQUIN, *doucement.*

Croyez-vous ?

FLAMINIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Je ne saurois. *A Trivelin.* La soupe est-elle bonne ?

TRIVELIN.

Exquise.

ARLEQUIN.

Hum, il faut attendre Silvia, elle aime le potage.

FLAMINIA.

Je crois qu'elle dînera avec sa mere ; vous êtes le maître pourtant : mais je vous conseille de les laisser ensemble, n'est-il pas vrai ? Après dîné vous la verrez.

ARLEQUIN.

Je veux bien : mais mon appétit n'est pas encore ouvert.

TRIVELIN.

Le vin est au frais, & le rôt tout prêt.

ARLEQUIN.

Je suis si triste... Ce rôt est donc friand ?

TRIVELIN.

C'est du gibier qui a une mine..!

ARLEQUIN.

Que de chagrins ! Allons donc, quand la viande eſt froide elle ne vaut rien.

FLAMINIA.

N'oubliez pas de boire à ma ſanté.

ARLEQUIN.

Venez boire à la mienne, à cauſe de la connoiſſance.

FLAMINIA.

Oui dà, de tout mon cœur; j'ai une demi-heure à vous donner.

ARLEQUIN.

Bon, je ſuis content de vous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

FLAMINIA, SILVIA.

SILVIA.

OUI, je vous crois, vous paroiſſez me vouloir du bien; auſſi vous voyez que je ne ſouffre que vous; je regarde tous les autres comme mes ennemis. Mais où eſt Arlequin?

FLAMINIA.

Il va venir; il dîne encore.

SILVIA.

C'eſt quelque choſe d'épouvantable que ce pays-ci! je n'ai jamais vu de femmes ſi civiles, des hommes ſi honnêtes; ce ſont des manieres ſi douces, tant de révérences, tant de compliments, tant de ſignes d'amitié; vous diriez que ce ſont les meilleures gens du monde, qu'ils ſont pleins de cœur & de conſcience; point du

tout, de tous ces gens-là il n'y en a pas un qui ne vienne me dire d'un air prudent : Mademoiselle, croyez-moi, je vous conseille d'abandonner Arlequin, & d'épouser le Prince : mais ils me conseillent cela tout naturellement, sans avoir honte, non plus que s'ils m'exhortoient à quelque bonne action. Mais, leur dis-je, j'ai promis à Arlequin : où est la fidelité, la probité, la bonne foi ? Ils ne m'entendent pas ; ils ne savent ce que c'est que tout cela ; c'est tout comme si je leur parlois grec ; ils me rient au nez, me disent que je fais l'enfant, qu'une grande fille doit avoir de la raison : eh ! cela n'est-il pas joli ? Ne valoir rien, tromper son prochain, lui manquer de parole, être fourbe & mensonger ; voilà le devoir des grandes personnes de ce maudit endroit-ci. Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? d'où sortent-ils ? de quelle pâte sont-ils ?

FLAMINIA.

De la pâte des autres hommes, ma chere Silvia ; que cela ne vous étonne pas, ils s'imaginent que ce seroit votre bonheur que le mariage du Prince.

SILVIA.

Mais ne suis-je pas obligée d'être fidele ? N'est-ce pas mon devoir d'honnête fille ? & quand on ne fait pas son devoir est-on heureuse ? Par-dessus le marché, cette

fidelité n'eſt-elle pas mon charme ? & on a le courage de me dire : Là, fais un mauvais tour, qui ne te rapportera que du mal, perds ton plaiſir & ta bonne foi ; & parceque je ne veux pas moi, on me trouve dégoûtée.

FLAMINIA.

Que voulez-vous ? ces gens-là penſent à leur façon, & ſouhaiteroient que le Prince fût content.

SILVIA.

Mais ce Prince, que ne prend-il une fille qui ſe rende à lui de bonne volonté ? Quelle fantaiſie d'en vouloir une qui ne veut pas de lui. Quel goût trouve-t-il à cela : car c'eſt un abus que tout ce qu'il fait ; tous ces concerts, ces Comédies, ces grands repas qui reſſemblent à des noces, ces bijoux qu'il m'envoie ; tout cela lui coûte un argent infini ; c'eſt un abîme, il ſe ruine ; demandez-moi ce qu'il y gagne. Quand il me donneroit toute la boutique d'un Mercier, cela ne me feroit pas tant de plaiſir qu'un petit peloton qu'Arlequin m'a donné.

FLAMINIA.

Je n'en doute pas ; voilà ce que c'eſt que l'amour : j'ai aimé de même, & je me reconnois au peloton.

SILVIA.

Tenez, si j'avois eu à changer Arlequin contre un autre, ç'auroit été contre un Officier du Palais qui m'a vue cinq ou six fois, & qui est d'aussi bonne façon qu'on puisse être : il y a bien à tirer si le Prince le vaut ; c'est dommage que je n'ai pû l'aimer dans le fond, & je le plains plus que le Prince.

FLAMINIA, *souriant en cachette.*

Oh, Silvia ! je vous assure que vous plaindrez le Prince autant que lui, quand vous le connoîtrez.

SILVIA.

Eh bien, qu'il tâche de m'oublier ; qu'il me renvoie ; qu'il voie d'autres filles : il y en a ici qui ont leur amant tout comme moi, mais cela ne les empêche pas d'aimer tout le monde, j'ai bien vu que cela ne leur coûte rien : mais pour moi, cela m'est impossible.

FLAMINIA.

Eh ! ma chere enfant, avons-nous rien ici qui vous vaille, rien qui approche de vous.

SILVIA, *d'un air modeste.*

Oh que si, il y en a de plus jolies que moi ; & quand elles seroient la moitié moins jolies, cela leur fait plus de profit qu'à moi d'être tout-à-fait belle : j'en vois

ſci de laides qui ſont ſi bien aller leur viage, qu'on y eſt trompé.

FLAMINIA.

Oui : mais le vôtre va tout ſeul, & cela eſt charmant.

SILVIA.

Bon, moi, je ne parois rien ; je ſuis toute d'une piece auprès d'elles ; je demeure là ; je ne vais ni ne viens ; au lieu qu'elles, elles ſont d'une humeur joyeuſe, elles ont des yeux qui careſſent tout le monde ; elles ont une mine hardie, une beauté libre qui ne ſe gêne point, qui eſt ſans façon : cela plaît davantage que non pas une honteuſe comme moi, qui n'oſe pas regarder les gens, & qui eſt confuſe qu'on la trouve belle.

FLAMINIA.

Eh ! voilà juſtement ce qui touche le Prince, voilà ce qu'il eſtime ; c'eſt cette ingénuité, cette beauté ſimple ; ce ſont ces graces naturelles : &, croyez-moi, ne louez pas tant les femmes d'ici, car elles ne vous louent guere.

SILVIA.

Qu'eſt-ce donc qu'elles diſent?

FLAMINIA.

Des impertinences : elles ſe moquent de vous, raillent le Prince, lui demandent comment ſe porte ſa beauté ruſ-

tique. Y a-t-il de visage plus commun, disoient l'autre jour ces jalouses entre elles, de taille plus gauche? Là-dessus l'une vous prenoit par les yeux, l'autre par la bouche; il n'y avoit pas jusqu'aux hommes qui ne vous trouvoient pas trop jolie: j'étois dans une colere...!

SILVIA, *fâchée.*

Pardi, voilà de vilains hommes, de trahir comme cela leur pensée, pour plaire à ces sottes-là!

FLAMINIA.

Sans difficulté.

SILVIA.

Que je hais ces femmes-là! Mais puisque je suis si peu agréable à leur compte, pourquoi donc est-ce que le Prince m'aime, & qu'il les laisse là?

FLAMINIA.

Oh! elles sont persuadées qu'il ne vous aimera pas long-temps, que c'est un caprice qui lui passera, & qu'il en rira tout le premier.

SILVIA *piquée, & après avoir un peu regardé Flaminia.*

Hum, elles sont bien heureuses que j'aime Arlequin! sans cela j'aurois grand plaisir à les faire mentir, ces braillardes-là.

FLAMINIA.

Ah! qu'elles mériteroient bien d'être

punies! Je leur ai dit, vous faites ce que vous pouvez pour faire renvoyer Silvia, & pour plaire au Prince; & si elle vouloit, il ne daigneroit pas vous regarder.

SILVIA.

Pardi, vous voyez-bien ce qui en eſt, il ne tient qu'à moi de les confondre.

FLAMINIA.

Voilà de la compagnie qui vous vient.

SILVIA.

Eh! je crois que c'eſt cet Officier dont je vous ai parlé; c'eſt lui-même; voyez la belle phyſionomie d'homme.

SCENE II.

LE PRINCE *ſous le nom d'Officier du Palais*, & LISETTE *ſous le nom de Dame de la Cour, & les Acteurs précédens.*

Le Prince, en voyant Silvia, ſalue avec beaucoup de ſoumiſſion.

SILVIA.

COMMENT, vous voilà, Monſieur! Vous ſaviez donc bien que j'étois ici?

LE PRINCE.

Oui, Mademoiselle, je le savois; mais vous m'aviez dit de ne plus vous voir, & je n'aurois osé paroître, sans Madame, qui a souhaité que je l'accompagnasse, & qui a obtenu du Prince l'honneur de vous faire la révérence.

La Dame ne dit mot, & regarde seulement Silvia avec attention; Flaminia & elle se font des mines.

SILVIA, *doucement.*

Je ne suis pas fâchée de vous revoir, & vous me trouvez bien triste : à l'égard de cette Dame, je la remercie de la volonté qu'elle a de me faire la révérence, je ne mérite pas cela; mais qu'elle me la fasse, puisque c'est son desir, je lui en rendrai une comme je pourrai, elle excusera si je la fais mal.

LISETTE.

Oui, ma mie, je vous excuserai de bon cœur; je ne vous demande pas l'impossible.

SILVIA, *répétant d'un air fâché, & à part, & faisant une révérence.*

Je ne vous demande pas l'impossible, quelle maniere de parler!

LISETTE.

Quel âge avez-vous, ma fille?

SILVIA, *piquée.*

Je l'ai oublié, ma mere.

FLAMINIA, *à Silvia.*

Bon.

Le Prince paroît, & affecte d'être surpris.

LISETTE.

Elle se fâche, je pense!

LE PRINCE.

Mais Madame, que signifient ces discours-là? sous prétexte de venir saluer Silvia, vous lui faites une insulte!

LISETTE

Ce n'est pas mon dessein; j'avois la curiosité de voir cette petite fille qu'on aime tant, qui fait naître une si forte passion; & je cherche ce qu'elle a de si aimable; on dit qu'elle est naïve, c'est un agrément campagnard qui doit la rendre amusante, priez-la de nous donner quelques traits de sa naïveté; voyons son esprit.

SILVIA.

Eh non! Madame, ce n'est pas la peine! il n'est pas si plaisant que le vôtre.

LISETTE, *en riant.*

Ah! ah! vous demandiez du naïf, en voilà.

LE PRINCE.

Allez-vous-en, Madame.

SILVIA.

Cela m'impatiente, à la fin, & si elle ne s'en va, je me fâcherai tout de bon.

LE PRINCE, *à Lisette.*

Vous vous repentirez de votre procédé.

LISETTE, *en se retirant d'un air dédaigneux.*

Adieu, un pareil objet me venge assez de celui qui en a fait choix.

SCENE III.

LE PRINCE, FLAMINIA, SILVIA.

FLAMINIA.

VOILA une créature bien effrontée!

SILVIA.

Je suis outrée, j'ai bien affaire qu'on m'enleve pour se moquer de moi : chacun a son prix ; ne semble-t-il pas que je ne vaille pas bien ces femmes-là ? je ne voudrois pas être changée contre elles.

FLAMINIA.

Bon, ce sont des compliments, que les injures de cette jalouse-là.

LE PRINCE.

Belle Silvia, cette femme-là nous a

trompés le Prince & moi, vous m'en voyez au déſeſpoir, n'en doutez pas; vous ſavez qûe je ſuis pénétré de reſpect pour vous; vous connoiſſez mon cœur, je venois ici pour me donner la ſatisfaction de vous voir, pour jetter encore une fois les yeux ſur une perſonne ſi chere, & reconnoître notre ſouveraine; mais je ne prends pas garde que je me découvre, que Flaminia m'écoute, & que je vous importune encore.

FLAMINIA, *d'un air naturel.*

Quel mal faites-vous? ne ſais-je pas bien qu'on ne peut la voir ſans l'aimer?

SILVIA.

Et moi je voudrois qu'il ne m'aimât pas, car j'ai du chagrin de ne pouvoir lui rendre le change; encore ſi c'étoit un homme comme tant d'autres, à qui on dit ce qu'on veut; mais il eſt trop agréable pour qu'on le maltraite, lui, il a toujours été comme vous le voyez.

LE PRINCE.

Ah! que vous êtes obligeante, Silvia! Que puis-je faire pour mériter ce que vous venez de me dire, ſi ce n'eſt de vous aimer toujours!

SILVIA.

Eh bien, aimez-moi, à la bonne heure, j'y aurai du plaiſir, pourvû que vous

promettiez de prendre votre mal en patience ; car je ne saurois mieux faire, en vérité : Arlequin est venu le premier, voilà tout ce qui vous nuit ; si j'avois deviné que vous viendriez après lui, en bonne foi je vous aurois attendu ; mais vous avez du malheur, & moi je ne suis pas heureuse.

LE PRINCE.

Flaminia, je vous en fais juge, pourroit-on cesser d'aimer Silvia, connoissez-vous de cœur plus compatissant, plus généreux que le sien ? Non, la tendresse d'une autre me toucheroit moins que la seule bonté qu'elle a de me plaindre.

SILVIA, *à Flaminia.*

Et moi, je vous en fais juge aussi, là, vous l'entendez ; comment se comporter avec un homme qui me remercie toujours, qui prend tout ce qu'on lui dit en bien ?

FLAMINIA.

Franchement, il a raison, Silvia, vous êtes charmante, & à sa place je serois tout comme il est.

SILVIA.

Ah çà, n'allez pas l'attendrir encore, il n'a pas besoin qu'on lui dise tant que je suis jolie, il le croit assez. *Au Prince.* Croyez-moi, tâchez de m'aimer tranquillement,

& vengez-moi de cette femme qui m'a injuriée.

LE PRINCE.

Oui, ma chere Silvia, j'y cours; à mon égard, de quelque façon que vous me traitiez, mon parti est pris, j'aurai du moins le plaisir de vous aimer toute ma vie.

SILVIA.

Oh! je m'en doutois bien, je vous connois.

FLAMINIA.

Allez, Monsieur, hâtez-vous d'informer le Prince du mauvais procédé de la Dame en question; il faut que tout le monde sache ici le respect qui est dû à Silvia.

LE PRINCE.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCENE IV.

SILVIA, FLAMINIA.

FLAMINIA.

Vous, ma chere, pendant que je vais chercher Arlequin, qu'on retient peut-être un peu trop long-temps à table, allez essayer l'habit qu'on vous a fait, il me tarde de vous le voir.

SILVIA.

Tenez, l'étoffe est belle, elle m'ira bien,

mais je ne veux point de tous ces habits-là, car le Prince me veut en troc, & jamais nous ne finirons ce marché-là.

FLAMINIA.

Vous vous trompez, quand il vous quitteroit, vous emporteriez tout; vraiment vous ne le connoissez pas.

SILVIA.

Je m'en vais donc sur votre parole, pourvû qu'il ne me dise pas après, pourquoi as-tu pris mes présents?

FLAMINIA.

Il vous dira, pourquoi n'en avoir pas pris davantage?

SILVIA.

En ce cas-là, j'en prendrai tant qu'il voudra, afin qu'il n'ait rien à me dire.

FLAMINIA.

Allez, je réponds de tout.

SCENE V.

FLAMINIA, ARLEQUIN, *tout éclatant de rire.*

FLAMINIA.

Il me semble que les choses commencent à prendre forme; voici Arlequin, en vérité je ne sais, mais si ce petit homme venoit à m'aimer, j'en profiterois de bon cœur.

ARLEQUIN, *riant.*

Ah, ah, ah! bon jour, mon amie.

FLAMINIA, *en souriant.*

Bon jour Arlequin, dites-moi donc de quoi vous riez, afin que j'en rie auſſi.

ARLEQUIN.

C'eſt que mon valet Trivelin, que je ne paie point, m'a mené par toutes les chambres de la maiſon, où l'on trotte comme dans les rues, où l'on jaſe comme dans notre Halle, ſans que le maître de la maiſon s'embarraſſe de tous ces viſages-là, & qui viennent chez lui ſans lui donner le bon jour, qui vont le voir manger, ſans qu'il leur diſe: voulez-vous boire un coup? Je me divertiſſois de ces originaux-là en revenant, quand j'ai vû un grand coquin qui a levé l'habit d'une Dame par derriere. Moi j'ai cru qu'il lui faiſoit quelque niche, & je lui ai dit bonnement: arrêtez-vous, poliſſon, vous badinez malhonnêtement. Elle, qui m'a entendu, s'eſt retournée, & m'a dit: Ne voyez-vous pas bien qu'il me porte la queue? Et pourquoi vous la laiſſez-vous porter, cette queue? ai-je repris. Sur cela le poliſſon s'eſt mis à rire; la Dame rioit; Trivelin rioit; tout le monde rioit; par compagnie je me ſuis mis à rire auſſi. A cette heure je vous demande

pourquoi nous avons ri tous.

FLAMINIA.

D'une bagatelle : c'eſt que vous ne ſavez pas que ce que vous avez vu faire à ce laquais eſt un uſage parmi les Dames.

ARLEQUIN.

C'eſt donc encore un honneur ?

FLAMINIA.

Oui vraiment.

ARLEQUIN.

Pardi, j'ai donc bien fait d'en rire ; car cet honneur-là eſt bouffon & à bon marché.

FLAMINIA.

Vous êtes gai, j'aime à vous voir comme cela ; avez-vous bien mangé depuis que je vous ai quitté ?

ARLEQUIN.

Ah ! morbleu ! qu'o na apporté de friandes drogues ! que le Cuiſinier d'ici fait de bonnes fricaſſées ! Il n'y a pas moyen de tenir contre ſa cuiſine ; j'ai tant bu à la ſanté de Silvia & de vous, que ſi vous êtes maſade, ce ne ſera pas ma faute.

FLAMINIA.

Quoi ! vous vous êtes encore reſſouvenu de moi.

ARLEQUIN

Quand j'ai donné mon amitié à quelqu'un, jamais je ne l'oublie, ſur-tout, à table

table. Mais à propos de Silvia, eſt-elle encore avec ſa mere?

TRIVELIN.

Mais, Seigneur Arlequin, ſongerez-vous toujours à Silvia?

ARLEQUIN.

Taiſez-vous quand je parle.

FLAMINIA.

Vous avez tort, Trivelin.

TRIVELIN.

Comment! j'ai tort?

FLAMINIA.

Oui: pourquoi l'empêchez-vous de parler de ce qu'il aime?

TRIVELIN.

A ce que je vois, Flaminia, vous vous ſouciez beaucoup des intérêts du Prince.

FLAMINIA, *comme épouvantée.*

Arlequin, cet homme-là me fera des affaires à cauſe de vous.

ARLEQUIN, *en colere.*

Non, ma bonne. *A Trivelin.* Ecoute; je ſuis ton maître, car tu me l'as dit, je n'en ſavois rien, fainéant que tu es: s'il t'arrive de faire le rapporteur, & qu'à cauſe de toi on faſſe ſeulement la moue à cette honnête fille-là, c'eſt deux oreilles que tu auras de moins, je te les garantis dans ma poche.

TRIVELIN.

Je ne suis pas à cela près, & je veux faire mon devoir.

ARLEQUIN.

Deux oreilles, entends-tu bien? A présent va-t'en.

TRIVELIN.

Je vous pardonne tout, à vous; car enfin il le faut : mais vous me le paierez, Flaminia.

Arlequin veut retourner sur lui, & Flaminia l'arrête.

SCENE VI.

ARLEQUIN, FLAMINIA.

ARLEQUIN.

CELA est terrible! je n'ai trouvé ici qu'une personne qui entende la raison, & l'on vient chicaner ma conversation avec elle : ma chere Flaminia, à present parlons de Silvia à notre aise : quand je ne la vois point, il n'y a qu'avec vous que je m'en passe.

FLAMINIA, *d'un air simple.*

Je ne suis point ingrate : il n'y a rien que je ne fisse pour vous rendre contents tous deux, & d'ailleurs vous êtes si esti-

mable, Arlequin, que quand je vois qu'on vous chagrine, je souffre autant que vous.

ARLEQUIN.

La bonne sorte de fille ! toutes les fois que vous me plaignez, cela m'appaise, je suis la moitié moins fâché d'être triste.

FLAMINIA.

Pardi, qui est-ce qui ne vous plaindroit pas ? qui est-ce qui ne s'intéresseroit pas à vous ? vous ne connoissez pas ce que vous valez, Arlequin.

ARLEQUIN.

Cela se peut bien, je n'y ai jamais regardé de si près.

FLAMINIA.

Si vous saviez combien il m'est cruel de n'avoir point de pouvoir ! si vous lisiez dans mon cœur !

ARLEQUIN.

Hé ! je ne sais point lire ; mais vous me l'expliquerez. Par la mardi ! je voudrois n'être plus affligé, quand ce ne seroit que pour l'amour du souci que cela vous donne : mais cela viendra.

FLAMINIA, *d'un ton triste.*

Non, je ne serai jamais témoin de votre contentement, voilà qui est fini : Trivelin causera, l'on me séparera d'avec vous, & que sais-je moi où l'on m'emmenera ? Arlequin, je vous parle peut-être

pour la derniere fois, & il n'y a plus de plaisir pour moi dans le monde.

ARLEQUIN, *triste.*

Pour la derniere fois ! j'ai donc bien du guignon ? je n'ai qu'une pauvre maîtresse, ils me l'ont emportée, vous emporteroient-ils encore ? & où est-ce que je prendrai du courage pour endurer tout cela ? ces Gens-là croient-ils que j'ai un cœur de fer ? ont-ils entrepris mon trépas ? feront-ils si barbares ?

FLAMINIA.

En tout cas j'espere que vous n'oublierez jamais Flaminia, qui n'a rien tant souhaité que votre bonheur.

ARLEQUIN.

Ma mie, vous me gagnez le cœur, conseillez-moi dans ma peine, avisons-nous, quelle est votre pensée ? car je n'ai point d'esprit, moi, quand je suis fâché ; il faut que j'aime Silvia, il faut que je vous garde, il ne faut pas que mon amour pâtisse de notre amitié, ni notre amitié de mon amour ; & me voilà bien embarrassé.

FLAMINIA.

Et moi bien malheureuse : depuis que j'ai perdu mon amant, je n'ai eu de repos qu'en votre compagnie, je respire avec vous ; vous lui ressemblez tant, que je crois quelquefois lui parler ; je n'ai vu dans le

monde que vous & lui de si aimables.

ARLEQUIN.

Pauvre fille! il est fâcheux que j'aime Silvia, sans cela je vous donnerois de bon cœur la ressemblance de votre amant. C'étoit donc un joli garçon?

FLAMINIA.

Ne vous ai-je pas dit qu'il étoit fait comme vous, que vous êtes son portrait?

ARLEQUIN.

Et vous l'aimiez donc beaucoup?

FLAMINIA.

Regardez-vous, Arlequin; voyez combien vous méritez d'être aimé, & vous verrez combien je l'aimois.

ARLEQUIN.

Je n'ai vu personne répondre si doucement que vous; votre amitié se met partout; je n'aurois jamais cru être si joli que vous le dites : mais puisque vous aimiez tant ma copie, il faut bien croire que l'original mérite quelque chose.

FLAMINIA.

Je crois que vous m'auriez encore plu davantage : mais je n'aurois pas été assez belle pour vous.

ARLEQUIN, *avec feu.*

Par la sambille! je vous trouve charmante, avec cette pensée-là.

FLAMINIA.

Vous me troublez, il faut que je vous quitte, je n'ai que trop de peine à m'arracher d'auprès de vous : mais où cela nous conduiroit-il? Adieu, Arlequin, je vous verrai toujours si on me le permet, je ne sais où je suis.

ARLEQUIN.

Je suis tout de même.

FLAMINIA.

J'ai trop de plaisir à vous voir.

ARLEQUIN.

Je ne vous refuse pas ce plaisir-là, moi, regardez-moi à votre aise, je vous rendrai la pareille.

FLAMINIA, *s'en allant.*

Je n'oserois : adieu.

ARLEQUIN, *regardant sortir Flaminia.*

Ce pays-ci n'est pas digne d'avoir cette fille-là : si par quelque malheur Silvia venoit à manquer, dans mon désespoir je crois que je me retirerois avec elle.

SCENE VII.

TRIVELIN *arrive avec un* SEIGNEUR *qui vient derriere lui*, ARLEQUIN.

TRIVELIN.

SEIGNEUR Arlequin, n'y a-t-il point de risque à reparoître? n'est-ce point compro-

mettre mes épaules? car vous jouez merveilleusement de votre épée de bois.

ARLEQUIN.

Je ferai bon quand vous ferez sage.

TRIVELIN.

Voilà un Seigneur qui demande à vous parler.

Le Seigneur approche & fait des révérences, qu'Arlequin lui rend.

ARLEQUIN, *à part.*

J'ai vu cet homme-là quelque part.

LE SEIGNEUR.

Je viens vous demander une grace; mais ne vous incommoderai-je point, Monsieur Arlequin?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, vous ne me faites ni bien ni mal, en vérité. *Et voyant le Seigneur qui se couvre.* Vous n'avez seulement qu'à me dire si je dois aussi mettre mon chapeau.

LE SEIGNEUR.

De quelque façon que vous soyez, vous me ferez honneur.

ARLEQUIN, *se couvrant.*

Je vous crois, puisque vous le dites. Que souhaite de moi votre Seigneurie? mais ne me faites point de complimens, ce seroit autant de perdu, car je n'en fais point rendre.

LE SEIGNEUR.

Ce ne sont point des complimens, mais des témoignages d'estime.

ARLEQUIN.

Galbanum que tout cela! votre visage ne m'est point nouveau, Monsieur; je vous ai vu quelque part à la chasse, où vous jouïez de la trompette; je vous ai ôté mon chapeau en passant, & vous me devez ce coup de chapeau-là.

LE SEIGNEUR.

Quoi! je ne vous saluai point?

ARLEQUIN.

Pas un brin.

LE SEIGNEUR.

Je ne m'apperçus donc pas de votre honnêteté?

ARLEQUIN.

Oh que si! mais vous n'aviez pas de grace à me demander; voilà pourquoi je perdis mon étalage.

LE SEIGNEUR.

Je ne me reconnois point à cela.

ARLEQUIN.

Ma foi, vous n'y perdez rien. Mais que vous plaît-il?

LE SEIGNEUR.

Je compte sur votre bon cœur; voici ce que c'est: j'ai eu le malheur de parler cavalièrement de vous devant le Prince...

ARLEQUIN.

Vous n'avez encore qu'à ne vous pas reconnoître à cela.

LE SEIGNEUR.

Oui, mais le Prince s'eſt fâché contre moi.

ARLEQUIN.

Il n'aime donc pas les médiſants?

LE SEIGNEUR.

Vous le voyez-bien.

ARLEQUIN.

Oh! oh! voilà qui me plaît; c'eſt un honnête homme: s'il ne me retenoit pas ma maîtreſſe, je ſerois fort content de lui. Et que vous a-t-il dit, que vous étiez un mal-appris?

LE SEIGNEUR.

Oui.

ARLEQUIN.

Cela eſt très raiſonnable: de quoi vous plaignez-vous?

LE SEIGNEUR.

Ce n'eſt pas là tout: Arlequin, m'a-t il répondu, eſt un garçon d'honneur: je veux qu'on l'honore, puiſque je l'eſtime; la franchiſe & la ſimplicité de ſon caractere ſont des qualités que je voudrois que vous euſſiez tous; je nuis à ſon amour, & je ſuis au déſeſpoir que le mien m'y force.

ARLEQUIN, *attendri.*

Par la morbleu! je ſuis ſon ſerviteur;

franchement, je fais cas de lui, & je croyois être plus en colere contre lui que je ne le suis.

LE SEIGNEUR.

Ensuite il m'a dit de me retirer; mes amis là-dessus ont tâché de le fléchir pour moi.

ARLEQUIN.

Quand ces amis-là s'en iroient aussi avec vous, il n'y auroit pas grand mal; car dis-moi qui tu hantes, & je te dirai qui tu es.

LE SEIGNEUR.

Il s'est aussi fâché contre eux.

ARLEQUIN.

Que le Ciel béniſſe cet homme de bien, il a vuidé là sa maison d'une mauvaise graine de gens.

LE SEIGNEUR.

Et nous ne pouvons reparoître tous qu'à condition que vous demandiez notre grace.

ARLEQUIN.

Par ma foi, Messieurs, allez où il vous plaira, je vous souhaite un bon voyage.

LE SEIGNEUR.

Quoi! vous refuserez de prier pour moi? si vous n'y consentiez pas, ma fortune seroit ruinée; à present qu'il ne m'est plus permis de voir le Prince, que ferois-je à la Cour: il faudra que je m'en aille dans mes

Terres; car je suis comme exilé.

ARLEQUIN.

Comment! être exilé: ce n'est dont point vous faire d'autre mal que de vous envoyer manger votre bien chez vous?

LE SEIGNEUR.

Vraiment non, voilà ce que c'est.

ARLEQUIN.

Et vous vivrez là paix & aise: vous ferez vos quatre repas comme à l'ordinaire?

LE SEIGNEUR.

Sans doute, qu'y a-t-il d'étrange à cela?

ARLEQUIN.

Ne me trompez-vous pas? est-il sûr qu'on est exilé quand on médit?

LE SEIGNEUR.

Cela arrive assez souvent.

ARLEQUIN *saute d'aise.*

Allons, voilà qui est fait, je m'en vais médire du premier venu, & j'avertirai Silvia & Flaminia d'en faire autant.

LE SEIGNEUR.

Et la raison de cela?

ARLEQUIN.

Parce que je veux aller en exil, moi; de la maniere dont on punit les gens ici, je vais gager qu'il y a plus de gain à être puni que récompensé.

LE SEIGNEUR.

Quoi qu'il en soit, épargnez moi cette

punition-là, je vous prie; d'ailleurs ce que j'ai dit de vous n'eſt pas grand'choſe.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

LE SEIGNEUR.

Une bagatelle, vous dis-je.

ARLEQUIN.

Mais voyons.

LE SEIGNEUR.

J'ai dit que vous aviez l'air d'un homme ingénu, ſans malice, là d'un garçon de bonne foi.

ARLEQUIN, *rit de tout ſon cœur.*

L'air d'un innocent, pour parler à la franquette: mais qu'eſt-ce que cela fait? Moi j'ai l'air d'un innocent; vous, vous avez l'air d'un homme d'eſprit; hé-bien! à cauſe de cela faut-il s'en fier à notre air? N'avez-vous rien dit que cela?

LE SEIGNEUR.

Non, j'ai ajouté ſeulement que vous donniez la comédie à ceux qui vous parloient.

ARLEQUIN.

Pardi, il faut bien vous donner votre revanche à vous autres. Voilà donc tout?

LE SEIGNEUR.

Oui.

ARLEQUIN.

C'eſt ſe moquer : vous ne méritez pas d'être exilé, vous avez cette bonne fortune-là pour rien.

LE SEIGNEUR.

N'importe, empêchez que je ne le ſois ; un homme comme moi ne peut demeurer qu'à la Cour, il n'eſt en conſidération, il n'eſt en état de pouvoir ſe venger de ſes envieux, qu'autant qu'il ſe rend agréable au Prince, & qu'il cultive l'amitié de ceux qui gouvernent les affaires.

ARLEQUIN.

J'aimerois mieux cultiver un bon champ : cela rapporte toujours peu ou prou, & je me doute que l'amitié de ces gens-là n'eſt pas aiſée à avoir ni à garder.

LE SEIGNEUR.

Vous avez raiſon dans le fond : ils ont quelquefois des caprices fâcheux ; mais on n'oſeroit s'en reſſentir, on les ménage, on eſt ſouple avec eux, parce que c'eſt par leur moyen que vous vous vengez des autres.

ARLEQUIN.

Quel trafic ! C'eſt juſtement recevoir des coups de bâton d'un côté, pour avoir le privilege d'en donner d'un autre ; voilà une drôle de vanité ! A vous voir ſi humbles, vous autres, on ne croiroit jamais

que vous êtes si glorieux ?

LE SEIGNEUR.

Nous sommes élevés là-dedans. Mais écoutez, vous n'aurez point de peine à me remettre en faveur, car vous connoissez bien Flaminia ?

ARLEQUIN.

Oui, c'est mon intime.

LE SEIGNEUR.

Le Prince a beaucoup de bienveillance pour elle; elle est la fille d'un de ses Officiers; & je me suis imaginé de lui faire sa fortune, en la mariant à un petit cousin que j'ai à la campagne, que je gouverne & qui est riche. Dites-le au Prince, mon dessein me conciliera ses bonnes graces.

ARLEQUIN.

Oui, mais ce n'est pas là le chemin des miennes; car je n'aime point qu'on épouse mes amies, moi, & vous n'imaginez rien qui vaille, avec votre petit cousin.

LE SEIGNEUR.

Je croyois....

ARLEQUIN.

Ne croyez plus.

LE SEIGNEUR.

Je renonce à mon projet.

ARLEQUIN.

N'y manquez pas, je vous promets

mon interceſſion, ſans que le petit couſin s'en mêle.

LE SEIGNEUR.

Je vous aurai beaucoup d'obligation, j'attends l'effet de vos promeſſes : adieu, Monſieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Je ſuis votre ſerviteur ; diantre ! je ſuis en crédit, car on fait ce que je veux. Il ne faut rien dire à Flaminia du couſin.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, FLAMINIA.

FLAMINIA *arrive.*

MON cher, je vous amene Silvia, elle me ſuit.

ARLEQUIN.

Mon amie, vous deviez bien venir m'avertir plutôt, nous l'aurions attendue en cauſant enſemble.

SCENE IX.

SILVIA, ARLEQUIN, FLAMINIA.

SILVIA.

BON jour, Arlequin ! ah ! que je viens d'eſſayer un bel habit ! Si vous me voyiez, en vérité vous me trouveriez jolie : deman-

dez à Flaminia. Ah! ah! si je portais ces habits-là, les femmes d'ici seroient bien attrapées; elles ne diroient pas que j'ai l'air gauche. Oh! que les ouvrieres d'ici sont habiles!

ARLEQUIN.

Ah m'amour! elles ne sont pas si habiles que vous êtes bien faite.

SILVIA.

Si je suis bien faite, Arlequin, vous n'êtes pas moins honnête.

FLAMINIA.

Du moins ai-je le plaisir de vous voir un peu plus content à présent.

SILVIA.

Eh dame! puisqu'on ne nous gêne plus; j'aime autant être ici qu'ailleurs; qu'est-ce que cela fait d'être là ou là? on s'aime par-tout.

ARLEQUIN.

Comment nous gêner? on envoie les gens me demander pardon pour la moindre impertinence qu'ils disent de moi.

SILVIA, *d'un air content.*

J'attends une Dame aussi, moi, qui viendra devant moi se repentir de ne m'avoir pas trouvée belle.

FLAMINIA.

Si quelqu'un vous fâche dorénavant, vous n'avez qu'à m'en avertir.

ARLEQUIN.

Pour cela, Flaminia nous aime comme si nous étions freres & sœurs. *Il dit celæ à Flaminia.* Aussi de notre part c'est qu'euci qu'eumi.

SILVIA.

Devinez, Arlequin, qui j'ai encore rencontré ici? mon amoureux qui venoit me voir chez nous, ce grand Monsieur si bien tourné; je veux que vous soyez amis ensemble, car il a bon cœur aussi.

ARLEQUIN, *d'un air négligent.*

A la bonne heure, je suis de tous bons accords.

SILVIA.

Après tout, quel mal y a-t-il qu'il me trouve a son gré? Prix pour prix, les gens qui nous aiment sont de meilleure compagnie que ceux qui ne se soucient pas de nous, n'est-il pas vrai?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN, *gaiement.*

Mettons encore Flaminia, elle se soucie de nous, & nous serons partie quarrée.

FLAMINIA.

Arlequin, vous me donnez là une marque d'amitié que je n'oublierai point.

ARLEQUIN.

Ah çà, puiſque nous voilà enſemble, allons faire collation, cela amuſe.

SILVIA.

Allez, allez, Arlequin; à cette heure que nous nous voyons quand nous voulons, ce n'eſt pas la peine de nous ôter notre liberté à nous-mêmes, ne vous gênez point.

Arlequin fait ſigne à Flaminia de venir.

FLAMINIA, *ſur ſon geſte dit,*

Je m'en vais avec vous, auſſi-bien voilà quelqu'un qui entre & qui tiendra compagnie à Silvia.

SCENE X.

LISETTE *entre avec quelques femmes pour témoins de ce qu'elle va faire, & qui reſtent derriere,* SILVIA.

Liſette fait de grandes révérences.

SILVIA, *d'un air un peu piqué.*

NE faites point tant de révérences, Madame, cela m'exemptera de vous en faire, je m'y prends de ſi mauvaiſe grace, à votre fantaiſie.

LISETTE, *d'un ton triſte.*

On ne vous trouve que trop de mérite.

SILVIA.

Cela ſe paſſera. Ce n'eſt pas moi qui ai envie de plaire, telle que vous me voyez; il me fâche aſſez d'être ſi jolie, & que vous ne ſoyez pas aſſez belle.

LISETTE.

Ah! quelle ſituation!

SILVIA.

Vous ſoupirez à cauſe d'une petite villageoiſe, vous êtes bien de loiſir; & où avez-vous mis votre langue de tantôt; Madame? eſt-ce que vous n'avez plus de caquet quand il faut bien dire?

LISETTE.

Je ne puis me réſoudre à parler.

SILVIA.

Gardez donc le ſilence; car quand vous vous lamenteriez juſqu'à demain, mon viſage n'empirera pas; beau ou laid, il reſtera comme il eſt: qu'eſt-ce que vous me voulez? eſt-ce que vous ne m'avez pas aſſez querellée? Eh bien, achevez, prenez-en votre ſuffiſance.

LISETTE.

Epargnez-moi, Mademoiſelle; l'emportement que j'ai eu contre vous a mis toute ma famille dans l'embarras; le Prince m'oblige à venir vous faire une répa-

ration, & je vous prie de la recevoir sans me railler.

SILVIA.

Voilà qui est fini, je ne me moquerai plus de vous : je sais bien que l'humilité n'accommode pas les glorieux : mais la rancune donne de la malice. Cependant je plains votre peine, & je vous pardonne : de quoi aussi vous aviſiez-vous de me mépriſer ?

LISETTE.

J'avois cru m'appercevoir que le Prince avoit quelque inclination pour moi, & je ne croyois pas en être indigne : mais je vois bien que ce n'eſt pas toujours aux agrémens qu'on ſe rend.

SILVIA, *d'un ton vif.*

Vous verrez que c'eſt à la laideur & à la mauvaiſe façon, à cauſe qu'on ſe rend à moi. Comme ces jalouſes ont l'eſprit tourné !

LISETTE.

Eh bien, oui, je ſuis jalouſe, il eſt vrai : mais puiſque vous n'aimez pas le Prince, aidez-moi à le remettre dans les diſpoſitions où j'ai cru qu'il étoit pour moi : il eſt ſûr que je ne lui déplaiſois pas, & je le guérirai de l'inclination qu'il a pour vous, ſi vous me laiſſez faire.

SILVIA, *d'un air piqué.*

Croyez-moi, vous ne le guérirez de rien; mon avis est que cela vous passe.

LISETTE.

Cependant cela me paroît possible; car enfin je ne suis ni si mal-adroite, ni si désagréable.

SILVIA.

Tenez, tenez, parlons d'autre chose, vos bonnes qualités m'ennuient.

LISETTE.

Vous me répondez d'une étrange manière! quoi qu'il en soit, avant qu'il soit quelques jours, nous verrons si j'ai si peu de pouvoir.

SILVIA, *vivement.*

Oui! nous verrons des balivernes. Pardi! je parlerai au Prince; il n'a pas encore osé me parler, lui, à cause que je suis trop fâchée: mais je lui ferai dire qu'il s'enhardisse, seulement pour voir.

LISETTE.

Adieu, Mademoiselle, chacune de nous fera ce qu'elle pourra. J'ai satisfait à ce qu'on exigeoit de moi à votre égard, & je vous prie d'oublier tout ce qui s'est passé entre nous.

SILVIA, *brusquement.*

Marchez, marchez, je ne sais pas seulement si vous êtes au monde,

SCENE XI.

SILVIA, FLAMINIA.

FLAMINIA.

QU'AVEZ-VOUS, Silvia? vous êtes bien émue.

SILVIA.

J'ai, que je suis en colere; cette impertinente femme de tantôt est venue pour me demander pardon; & sans faire semblant de rien, voyez la méchanceté, elle m'a encore fâchée; m'a dit que c'étoit à ma laideur qu'on se rendoit; qu'elle étoit plus agréable, plus adroite, que moi; qu'elle feroit bien passer l'amour du Prince; qu'elle alloit travailler pour cela; que je verrai pati pata; que fais-je moi tout ce qu'elle a mis en avant contre mon visage? Est ce que je n'ai pas raison d'être piquée?

FLAMINIA, *d'un air vif & d'intérêt.*

Ecoutez, si vous ne faites taire tous ces gens-là, il faut vous cacher pour toute votre vie.

SILVIA.

Je ne manque pas de bonne volonté ; mais c'eſt Arlequin qui m'embarraſſe.

FLAMINIA.

Eh ! je vous entends ; voilà un amour auſſi mal placé, qui ſe rencontre là auſſi mal à propos qu'on le puiſſe.

SILVIA.

Oh ! j'ai toujours eu du guignon dans les rencontres.

FLAMINIA.

Mais ſi Arlequin vous voit ſortir de la Cour & mépriſée, penſez-vous que cela le réjouiſſe ?

SILVIA.

Il ne m'aimera pas tant, voulez-vous dire ?

FLAMINIA.

Il y a tout à craindre.

SILVIA.

Vous me faites rêver à une choſe : ne trouvez-vous pas qu'il eſt un peu négligent depuis que nous ſommes ici. Il m'a quittée tantôt pour aller goûter ; voilà une belle excuſe !

FLAMINIA.

Je l'ai remarqué comme vous, mais, ne me trahiſſez pas au moins, nous nous parlons de fille à fille, dites-moi, après tout, l'aimez-vous tant, ce garçon ?

SILVIA, *d'un air indifférent.*

Mais vraiment, oui, je l'aime, il le faut bien.

FLAMINIA.

Voulez vous que je vous dise ? Vous me paroissez mal assortis ensemble. Vous avez du goût, de l'esprit, l'air fin & distingué ; il a l'air pesant, les manieres grossieres, cela ne quadre point, & je ne comprends pas comment vous l'avez aimé ; je vous dirai même que cela vous fait tort.

SILVIA.

Mettez vous a ma place ; c'étoit le garçon le plus passable de nos cantons, il demeuroit dans mon village, il étoit mon voisin, il est assez facétieux, je suis de bonne humeur, il me faisoit quelquefois rire, il me suivoit par-tout, il m'aimoit, j'avois coutume de le voir, & de coutume en coutume je l'ai aimé aussi, faute de mieux : mais j'ai toujours bien vu qu'il étoit enclin au vin & à la gourmandise.

FLAMINIA.

Voilà de jolies vertus, sur-tout dans l'amant de l'aimable & tendre Silvia ! Mais à quoi vous déterminez-vous donc ?

SILVIA.

Je ne puis que dire, il me passe tant de oui & de non par la tête, que je ne sais auquel

auquel entendre. D'un côté Arlequin est un petit négligent qui ne songe ici qu'à manger ; d'un autre côté, si on me renvoie, ces glorieuses de femmes feront accroire par-tout qu'on m'aura dit : Va-t'en, tu n'es pas assez jolie. D'un autre côté, ce Monsieur que j'ai retrouvé ici....

FLAMINIA.

Quoi ?

SILVIA.

Je vous le dis en secret ; je ne sais ce qu'il m'a fait depuis que je l'ai revu, mais il m'a toujours paru si doux, il m'a dit des choses si tendres, il m'a conté son amour d'un air si poli, si humble, que j'en ai une véritable pitié, & cette pitié là m'empêche encore d'être la maîtresse de moi.

FLAMINIA.

L'aimez-vous ?

SILVIA.

Je ne crois pas ; car je dois aimer Arlequin.

FLAMINIA.

C'est un homme aimable.

SILVIA.

Je le sens bien.

FLAMINIA.

Si vous négligiez de vous venger pour l'épouser, je vous le pardonnerois ; voilà la vérité.

SILVIA.

Si Arlequin se marioit à une autre fille que moi, à la bonne heure ; je serois en droit de lui dire : tu m'as quittée, je te quitte, je prends ma revanche : mais il n'y a rien à faire ; qui est-ce qui voudroit d'Arlequin ici, rude & bourru comme il est ?

FLAMINIA.

Il n'y a pas presse entre nous : pour moi j'ai toujours eu dessein de passer ma vie aux champs. Arlequin est grossier, je ne l'aime point, mais je ne le hais pas ; & dans les sentiments où je suis, s'il vouloit, je vous en débarrasserois volontiers pour vous faire plaisir.

SILVIA.

Mais mon plaisir où est-il ? il n'est ni là ni là ; je le cherche.

FLAMINIA.

Vous verrez le Prince aujourd'hui ; voici ce Cavalier qui vous plaît, tâchez de prendre votre parti. Adieu, nous nous retrouverons tantôt.

SCENE XII.

SILVIA, LE PRINCE.

SILVIA.

Vous venez : vous allez encore me dire que vous m'aimez, pour me mettre davantage en peine.

LE PRINCE.

Je venois voir si la Dame qui vous a fait insulte s'étoit bien acquittée de son devoir : quant à moi, belle Silvia, quand mon amour vous fatiguera, quand je vous déplairai moi-même, vous n'avez qu'à m'ordonner de me taire & de me retirer ; je me tairai, j'irai où vous voudrez, & je souffrirai sans me plaindre, résolu de vous obéir en tout.

SILVIA.

Ne voilà-t-il pas ? ne l'ai-je pas bien dit ? Comment voulez-vous que je vous renvoie ? Vous vous tairez, s'il me plaît ; vous vous en irez, s'il me plaît ; vous n'oserez pas vous plaindre ; vous m'obéirez en tout. C'est bien là le moyen de faire que je vous commande quelque chose !

LE PRINCE.

Mais que puis-je mieux que de vous rendre maîtresse de mon sort ?

SILVIA.

Qu'est-ce que cela avance ? vous rendrai-je malheureux ? en aurai-je le courage ? Si je vous dis : allez-vous-en, vous croirez que je vous hais ; si je vous dis de vous taire, vous croirez que je ne me soucie pas de vous ; & toutes ces croyances-là ne seront pas vraies : elles vous affligeront ; en serai-je plus à mon aise, après ?

LE PRINCE.

Que voulez-vous donc que je devienne, belle Silvia ?

SILVIA.

Oh ! ce que je veux ! j'attends qu'on me le dise, j'en suis encore plus ignorante que vous ; voilà Arlequin qui m'aime, voilà le Prince qui demande mon cœur, voilà vous qui mériteriez de l'avoir, voilà ces femmes qui m'injurient, & que je voudrois punir, voilà que j'aurai un affront si je n'épouse pas le Prince : Arlequin m'inquiete, vous me donnez du souci, vous m'aimez trop, je voudrois ne vous avoir jamais connu, & je suis bien malheureuse d'avoir tout ce tracas-là dans la tête.

LE PRINCE.

Vos discours me pénetrent, Silvia, vous êtes trop touchée de ma douleur ; ma tendresse, toute grande qu'elle est, ne vaut pas le chagrin que vous avez de ne pouvoir m'aimer.

SILVIA.

Je pourrois bien vous aimer, cela ne seroit pas difficile, si je voulois.

LE PRINCE.

Souffrez donc que je m'afflige, & ne m'empêchez pas de vous regretter toujours.

SILVIA, *comme impatiente.*

Je vous en avertis, je ne saurois supporter de vous voir si tendre, il semble que vous le fassiez exprès, y a-t-il de la raison à cela? pardi ! j'aurai moins de mal à vous aimer tout-à-fait qu'à être comme je suis ; pour moi je laisserai tout là, voilà ce que vous gagnerez.

LE PRINCE.

Je ne veux donc plus vous être à charge ; vous souhaitez que je vous quitte, & je ne dois pas résister aux volontés d'une personne si chere. Adieu, Silvia.

SILVIA, *vivement.*

Adieu, Silvia ! je vous querellerois volontiers ; où allez-vous ? restez-là, c'est ma volonté ; je la fais mieux que vous, peut-être.

LE PRINCE.

J'ai cru vous obliger.

SILVIA.

Quel train que tout cela ! que faire d'Arlequin ? encore si c'étoit vous qui fût le Prince.

LE PRINCE, *d'un air ému.*

Eh ! quand je le serois ?

SILVIA.

Cela seroit différent, parceque je dirois à Arlequin que vous prétendriez être le maître, ce seroit mon excuse : mais il n'y a que pour vous que je voudrois prendre cette excuse-là.

LE PRINCE, *à part.*

Qu'elle est aimable ! il est temps de dire qui je suis.

SILVIA.

Qu'avez-vous ? est-ce que je vous fâche ? Ce n'est pas à cause de la Principauté que je voudrois que vous fussiez Prince, c'est seulement à cause de vous tout seul ; & si vous l'étiez, Arlequin ne sauroit pas que je vous prendrois par amour ; voilà ma raison. Mais non après tout, il vaut mieux que vous ne soyez pas le maître, cela me tenteroit trop, & quand vous le seriez, tenez, je ne pourrois me résoudre à être une infidele, voilà qui est fini.

LE PRINCE, *à part les premiers mots.*

Différons encore de l'instruire. Silvia, conservez-moi seulement les bontés que vous avez pour moi : le Prince vous a fait préparer un Spectacle, permettez que je vous y accompagne, & que je profite de toutes les occasions d'être avec vous. Après la fête vous verrez le Prince, & je suis chargé de vous dire que vous serez libre de vous retirer, si votre cœur ne vous dit rien pour lui.

SILVIA.

Oh ! il ne me dira pas un mot, c'est tout comme si j'étois partie : mais quand je serai chez nous, vous y viendrez ; eh ! que sait-on ce qui peut arriver ? peut-être que vous m'aurez. Allons-nous-en toujours, de peur qu'Arlequin ne vienne.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

LE PRINCE, FLAMINIA.

FLAMINIA.

OUI, Seigneur, vous avez fort bien fait de ne pas vous découvrir tantôt, malgré tout ce que Silvia vous a dit de tendre; ce retardement ne gâte rien, & lui laisse le temps de se confirmer dans le penchant qu'elle a pour vous : graces au Ciel, vous voilà presque arrivé où vous souhaitiez.

LE PRINCE.

Ah! Flaminia, qu'elle est aimable!

FLAMINIA.

Elle l'est infiniment.

LE PRINCE.

Je ne connois rien comme elle, parmi les gens du monde. Quand une maîtresse à force d'amour nous dit clairement, je vous aime, cela fait assurément un grand

plaisir ; eh bien ! Flaminia, ce plaisir-là imaginez-vous qu'il n'est que fadeur, qu'il n'est qu'ennui, en comparaison du plaisir que m'ont donné les discours de Silvia, qui ne m'a pourtant point dit, je vous aime.

FLAMINIA.

Mais, Seigneur, oserois-je vous prier de m'en répéter quelque chose ?

LE PRINCE.

Cela est impossible : je suis ravi, je suis enchanté, je ne peux pas vous répéter cela autrement.

FLAMINIA.

Je présume beaucoup du rapport singulier que vous m'en faites.

LE PRINCE.

Si vous saviez combien, dit-elle, elle est affligée de ne pouvoir m'aimer ; parceque cela me rend malheureux & qu'elle doit être fidele à Arlequin .... j'ai vu le moment où elle alloit me dire : Ne m'aimez plus, je vous prie, parceque vous feriez cause que je vous aimerois aussi.

FLAMINIA.

Bon ! cela vaut mieux qu'un aveu.

LE PRINCE.

Non, je le dis encore, il n'y a que l'amour de Silvia qui soit véritablement de l'amour ; les autres femmes qui aiment

ont l'esprit cultivé, elles ont une certaine éducation, un certain usage, & tout cela chez elles falsifie la nature ; ici c'est le cœur tout pur qui me parle, comme ses sentiments viennent, il me les montre, sa naïveté en fait tout l'art, & sa pudeur toute la décence ; vous m'avouerez que cela est charmant : tout ce qui la retient à présent, c'est qu'elle se fait un scrupule de m'aimer sans l'aveu d'Arlequin. Ainsi, Flaminia, hâtez-vous ; sera-t-il bientôt gagné, Arlequin ? vous savez que je ne dois ni ne veux le traiter avec violence. Que dit-il ?

FLAMINIA.

A vous dire le vrai, Seigneur, je le crois tout-à-fait amoureux de moi, mais il n'en sait rien ; comme il ne m'appelle encore que sa chere amie, il vit sur la bonne foi de ce nom qu'il me donne, & prend toujours de l'amour à bon compte.

LE PRINCE.

Fort bien.

FLAMINIA.

Oh ! dans la premiere conversation je l'instruirai de l'état de ses petites affaires avec moi, & ce penchant qui est *incognito* chez lui, & que je lui ferai sentir par un autre stratagême, la douceur avec laquelle vous lui parlerez, comme nous en som-

mes convenus, tout cela, je penſe, va vous tirer d'inquiétude, & terminer mes travaux, dont je ſortirai, Seigneur, victorieuſe & vaincue.

LE PRINCE.

Comment donc ?

FLAMINIA.

C'eſt une petite bagatelle qui ne mérite pas de vous être dite ; c'eſt que j'ai pris du goût pour Arlequin, ſeulement pour me déſennuyer dans le cours de notre intrigue. Mais retirons-nous, & rejoignez Silvia ; il ne faut pas qu'Arlequin vous voie encore, & je le vois qui vient.

Ils ſe retirent tous deux.

SCENE II.

TRIVELIN, ARLEQUIN, *d'un air un peu ſombre.*

TRIVELIN, *après quelque temps.*

EH bien ! que voulez-vous que je faſſe de l'écritoire & du papier que vous m'avez fait prendre ?

ARLEQUIN.

Donnez-vous patience, mon domeſtique.

TRIVELIN.

Tant qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Dites-moi, qui eſt ce qui me nourrit ici ?

TRIVELIN.

C'eſt le Prince.

ARLEQUIN.

Par la ſambille ! la bonne chere que je fais me donne des ſcrupules.

TRIVELIN.

D'où vient donc ?

ARLEQUIN.

Mardi, j'ai peur d'être en penſion ſans le ſavoir.

TRIVELIN, *riant.*

Ha, ha, ha, ha.

ARLEQUIN.

De quoi riez-vous, grand benêt ?

TRIVELIN.

Je ris de votre idée, qui eſt plaiſante ; allez, allez, Seigneur Arlequin, mangez en toute ſûreté de conſcience, & buvez de même.

ARLEQUIN.

Dame, je prends mes repas dans la bonne foi ; il me ſeroit bien rude de me voir un jour apporter le mémoire de ma dépenſe : mais je vous crois, dites-moi à préſent comment s'appelle celui qui rend

compte au Prince de ſes affaires ?

TRIVELIN.

Son Secrétaire d'Etat, voulez-vous dire ?

ARLEQUIN.

Oui : j'ai deſſein de lui faire un écrit, pour le prier d'avertir le Prince que je m'ennuie, & lui demander quand il veut finir avec nous ; car mon pere eſt tout ſeul.

TRIVELIN.

Eh bien !

ARLEQUIN.

Si on veut me garder, il faut lui envoyer une carriole afin qu'il vienne.

TRIVELIN.

Vous n'avez qu'à parler, la carriole partira ſur-le-champ.

ARLEQUIN.

Il faut après cela qu'on nous marie, Silvia & moi, & qu'on m'ouvre la porte de la maiſon ; car j'ai accoutumé de trotter par-tout, & d'avoir la clef des champs, moi. Enſuite nous tiendrons ici ménage avec l'amie Flaminia, qui ne veut pas nous quitter à cauſe de ſon affection pour nous ; & ſi le Prince a toujours bonne envie de nous régaler, ce que je mangerai me profitera davantage.

TRIVELIN.

Mais, Seigneur Arlequin, il n'eſt pas beſoin de mêler Flaminia là-dedans ?

ARLEQUIN.

Cela me plaît à moi.

TRIVELIN, *d'un air mécontent.*

Hem!

ARLEQUIN, *le contrefaiſant.*

Hum. Le mauvais valet ! allons vîte, tirez votre plume, & griffonez-moi mon écriture.

TRIVELIN, *ſe mettant en état.*

Dictez.

ARLEQUIN.

Monſieur.

TRIVELIN.

Alte-là ! dites, Monſeigneur.

ARLEQUIN.

Mettez les deux, afin qu'il choiſiſſe.

TRIVELIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Vous ſaurez que je m'appelle Arlequin.

TRIVELIN.

Doucement. Vous devez dire, Votre Grandeur ſaura.

ARLEQUIN.

Votre Grandeur ſaura ! C'eſt donc un

géant, ce Secrétaire d'Etat.

TRIVELIN.

Non, mais n'importe.

ARLEQUIN.

Quel diantre de galimatias! qui a jamais entendu dire qu'on s'adresse à la taille d'un homme quand on a affaire à lui?

TRIVELIN, *écrivant.*

Je mettrai comme il vous plaira. Vous saurez que je m'appelle Arlequin. Après.

ARLEQUIN.

Que j'ai une maîtresse qui s'appelle Silvia, bourgeoise de mon village, & fille d'honneur.

TRIVELIN, *écrivant.*

Courage!

ARLEQUIN.

Avec une bonne amie que j'ai faite depuis peu, qui ne sauroit se passer de nous, ni nous d'elle: ainsi aussi-tôt la présente reçue....

TRIVELIN, *s'arrêtant, comme affligé.*

Flaminia ne sauroit se passer de vous? ahi! la plume me tombe des mains.

ARLEQUIN.

Oh! oh! que signifie donc cette impertinente pamoison-là?

TRIVELIN.

Il y a deux ans, Seigneur Arlequin, il

y a deux ans que je soupire en secret pour elle.

ARLEQUIN, *tirant sa latte.*

Cela est fâcheux, mon mignon : mais en attendant qu'elle en soit informée, je vais toujours vous en faire quelques remercîments pour elle.

TRIVELIN.

Des remercîments à coups de bâton ! je ne suis pas friand de ces compliments-là : eh ! que vous importe que je l'aime ? vous n'avez que de l'amitié pour elle, & l'amitié ne rend point jaloux.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, mon amitié fait tout comme l'amour, en voilà des preuves.

Il le bat.

TRIVELIN, *s'enfuyant.*

Oh ! diable soit de l'amitié !

SCENE III.

FLAMINIA, ARLEQUIN.

FLAMINIA, *à Arlequin.*

QU'EST-CE que c'est, qu'avez-vous, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Bon jour, ma mie; c'eſt ce faquin qui dit qu'il vous aime depuis deux ans.

FLAMINIA.

Cela ſe peut bien.

ARLEQUIN.

Et vous, ma mie, que dites-vous de cela?

FLAMINIA.

Que c'eſt tant-pis pour lui.

ARLEQUIN.

Tout de bon?

FLAMINIA.

Sans doute: mais eſt-ce que vous ſeriez fâché que l'on m'aimât?

ARLEQUIN.

Hélas! vous êtes votre maîtreſſe: mais ſi vous aviez un amant, vous l'aimeriez peut-être; cela gâteroit la bonne amitié que vous me portez, & vous m'en feriez ma part plus petite: oh! de cette part-là je n'en voudrois rien perdre.

FLAMINIA, *d'un air doux.*

Arlequin, ſavez-vous bien que vous ne ménagez pas mon cœur?

ARLEQUIN.

Moi! eh! quel mal lui fais-je donc?

FLAMINIA.

Si vous continuez de me parler toujours de même, je ne ſaurai plus bientôt de

quelle espece seront mes sentiments pour vous : en vérité je n'ose m'examiner là-dessus, j'ai peur de trouver plus que je ne veux.

ARLEQUIN.

C'est bien fait, n'examinez jamais, Flaminia, cela sera ce que cela pourra ; au reste, croyez-moi, ne prenez point d'amant : j'ai une maîtresse, je la garde ; si je n'en avois point, je n'en chercherois pas : qu'en ferois-je avec vous ? elle m'ennuieroit.

FLAMINIA.

Elle vous ennuieroit ! le moyen après tout ce que vous dites de rester votre amie ?

ARLEQUIN.

Eh ! que serez-vous donc ?

FLAMINIA.

Ne me le demandez pas, je n'en veux rien savoir ; ce qui est de sûr, c'est que dans le monde je n'aime plus que vous ; vous n'en pouvez pas dire autant : Silvia va devant moi, comme de raison.

ARLEQUIN.

Chut ! vous allez de compagnie ensemble.

FLAMINIA.

Je vais vous l'envoyer ; si je la trouve, Silvia, en serez-vous bien aise ?

ARLEQUIN.

Comme vous voudrez : mais il ne faut pas l'envoyer, il faut venir toutes deux.

FLAMINIA.

Je ne pourrai pas ; car le Prince m'a mandée, & je vais voir ce qu'il me veut. Adieu Arlequin, je ferai bientôt de retour.

En sortant elle sourit à celui qui entre.

SCENE IV.

LE SEIGNEUR *du second Acte apporte à Arlequin des Lettres de Noblesse.*

ARLEQUIN, *le voyant.*

VOILA mon homme de tantôt ; ma foi, Monsieur le médisant, car je ne sais point votre autre nom, je n'ai rien dit de vous au Prince, par la raison que je ne l'ai point vu.

LE SEIGNEUR.

Je vous suis obligé de votre bonne volonté, Seigneur Arlequin : mais je suis sorti d'embarras, & rentre dans les bonnes graces du Prince, sur l'assurance que je lui ai donnée que vous lui parleriez pour moi : j'espere qu'à votre tour vous me tiendrez parole.

ARLEQUIN.

Oh ! quoique je paroisse un innocent, je suis homme d'honneur.

LE SEIGNEUR.

De grace, ne vous ressouvenez plus de rien, & réconciliez-vous avec moi, en faveur du présent que je vous apporte de la part du Prince ; c'est de tous les présents le plus grand qu'on puisse vous faire.

ARLEQUIN.

Est-ce Silvia que vous m'apportez ?

LE SEIGNEUR.

Non, le présent dont il s'agit est dans ma poche ; ce sont des Lettres de Noblesse dont le Prince vous gratifie comme parent de Silvia, car on dit que vous l'êtes un peu.

ARLEQUIN.

Pas un brin, remportez cela ; car si je le prenois, ce seroit fripponner la gratification.

LE SEIGNEUR.

Acceptez toujours, qu'importe ? vous ferez plaisir au Prince ; refuseriez-vous ce qui fait l'ambition de tous les gens de cœur ?

ARLEQUIN.

J'ai pourtant bon cœur aussi ; pour de l'ambition, j'en ai bien entendu parler, mais je ne l'ai jamais vue, & j'en ai peut-être sans le savoir.

LE SEIGNEUR.

Si vous n'en avez pas, cela vous en donnera.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est donc?

LE SEIGNEUR, *à part les premiers mots.*

En voilà bien d'un autre. L'ambition: c'est un noble orgueil de s'élever.

ARLEQUIN.

Un orgueil qui est noble! donnez-vous comme cela de jolis noms à toutes les sottises, vous autres?

LE SEIGNEUR.

Vous ne me comprenez pas; cet orgueil ne signifie là qu'un desir de gloire.

ARLEQUIN.

Par ma foi sa signification ne vaut pas mieux que lui; c'est bonnet blanc, & blanc bonnet.

LE SEIGNEUR.

Prenez, vous dis-je: ne serez-vous pas bien-aise d'être Gentilhomme?

ARLEQUIN.

Eh! je n'en serois ni bien-aise ni fâché; c'est suivant la fantaisie qu'on a.

LE SEIGNEUR.

Vous y trouverez de l'avantage, vous en serez plus respecté & plus craint de vos voisins.

ARLEQUIN.

J'ai opinion que cela les empêcheroit de m'aimer de bon cœur ; car quand je respecte les gens, moi, & que je les crains, je ne les aime pas de si bon courage, je ne saurois faire tant de choses à-la-fois.

LE SEIGNEUR.

Vous m'étonnez !

ARLEQUIN.

Voilà comme je suis bâti ; d'ailleurs, voyez-vous, je suis le meilleur enfant du monde, je ne fais de mal à personne ; mais quand je voudrois nuire, je n'en ai pas le pouvoir. Eh bien ! si j'avois ce pouvoir, si j'étois Noble, diable emporte si je voudrois gager d'être toujours brave homme : je ferois par fois comme le Gentilhomme de chez nous, qui n'épargne pas les coups de bâton, à cause qu'on n'oseroit les lui rendre.

LE SEIGNEUR.

Et si on vous donnoit ces coups de bâton, ne souhaiteriez-vous pas être en état de les rendre ?

ARLEQUIN.

Pour cela, je voudrois payer cette dette-là sur-le-champ.

LE SEIGNEUR.

Oh ! comme les hommes sont quelquefois méchants, mettez-vous en état de

faire du mal, seulement afin qu'on n'ose pas vous en faire, & pour cet effet prenez vos Lettres de Noblesse.

ARLEQUIN *prend les Lettres.*

Tétubleu! vous avez raison, je ne suis qu'une bête: allons, me voilà Noble, je garde le parchemin, je ne crains plus que les rats qui pourroient bien gruger ma Noblesse; mais j'y mettrai bon ordre. Je vous remercie & le Prince aussi, car il est bien obligeant dans le fond.

LE SEIGNEUR.

Je suis charmé de vous voir content; adieu.

ARLEQUIN.

Je suis votre serviteur.

Quand le Seigneur a fait dix ou douze pas, Arlequin le rappelle.

Monsieur! Monsieur!

LE SEIGNEUR.

Que me voulez-vous?

ARLEQUIN.

Ma Noblesse m'oblige-t-elle à rien? car il faut faire son devoir dans une charge.

LE SEIGNEUR.

Elle oblige à être honnête homme.

ARLEQUIN, *très sérieusement.*

Vous aviez donc des exemptions, vous,

quand vous avez dit du mal de moi.

LE SEIGNEUR.

N'y songez plus, un Gentilhomme doit être généreux.

ARLEQUIN.

Généreux, & honnête homme ! vertuchou ces devoirs-là sont bons ! je les trouve encore plus nobles que mes Lettres de Noblesse ; & quand on ne s'en acquitte pas, est-on encore Gentilhomme ?

LE SEIGNEUR.

Nullement.

ARLEQUIN.

Diantre ! il y a donc bien des Nobles qui paient la taille ?

LE SEIGNEUR.

Je n'en sais point le nombre.

ARLEQUIN.

Est-ce là tout ? n'y a-t-il plus d'autres devoirs ?

LE SEIGNEUR.

Non : cependant, vous qui, suivant toute apparence, serez favori du Prince, vous aurez un devoir de plus ; ce sera de mériter cette faveur par toute la soumission, tout le respect & toute la complaisance possible. A l'égard du reste, comme je vous ai dit, ayez de la vertu, aimez l'honneur plus que la vie, & vous serez dans l'ordre.

ARLEQUIN,

ARLEQUIN.

Tout doucement : ces dernieres obligations-là ne me plaisent pas tant que les autres. Premièrement, il est bon d'expliquer ce que c'est que cet honneur qu'on doit aimer plus que la vie. Malepeste ! quel honneur !

LE SEIGNEUR.

Vous approuverez ce que cela veut dire ; c'est qu'il faut se venger d'une injure ; ou périr plutôt que de la souffrir.

ARLEQUIN.

Tout ce que vous m'avez dit n'est donc qu'un coq-à-l'âne ; car si je suis obligé d'être généreux, il faut que je pardonne aux gens ; si je suis obligé d'être méchant, il faut que je les assomme. Comment donc faire pour tuer le monde & les laisser vivre ?

LE SEIGNEUR.

Vous serez généreux & bon, quand on ne vous insultera pas.

ARLEQUIN.

Je vous entends : il m'est défendu d'être meilleur que les autres ; & si je rends le bien pour le mal, je serai donc un homme sans honneur ? Par la mardi ! la méchanceté n'est pas rare, ce n'étoit pas la peine de la recommander tant. Voilà une vilaine invention ! Tenez, accommodons-nous

plutôt, quand on me dira une groſſe injure, j'en répondrai une autre, ſi je ſuis le plus fort : voulez-vous me laiſſer votre marchandiſe à ce prix-là ? dites-moi votre dernier mot.

LE SEIGNEUR.

Une injure répondue à une injure ne ſuffit point, cela ne peut ſe laver, s'effacer, que par le ſang de votre ennemi, ou le vôtre.

ARLEQUIN.

Que la tache y reſte ; vous parlez du ſang comme ſi c'étoit de l'eau de la riviere. Je vous rends votre paquet de Nobleſſe, mon honneur n'eſt pas fait pour être Noble, il eſt trop raiſonnable pour cela. Bon jour.

LE SEIGNEUR.

Vous n'y ſongez pas.

ARLEQUIN.

Sans compliment, reprenez votre affaire.

LE SEIGNEUR.

Gardez-le toujours, vous vous ajuſterez avec le Prince, on n'y regardera pas de ſi près avec vous.

ARLEQUIN, *les reprenant.*

Il faudra donc qu'il me ſigne un contrat comme quoi je ſerai exempt de me faire tuer par mon prochain pour le faire

repentir de son impertinence avec moi.

LE SEIGNEUR.

A la bonne heure, vous ferez vos conventions. Adieu, je suis votre serviteur.

ARLEQUIN.

Et moi le vôtre.

SCENE V.

LE PRINCE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *le voyant.*

QUI diantre vient encore me rendre visite? Ah c'est celui-là qui est cause qu'on m'a pris Silvia! Vous voilà donc, Monsieur le babillard, qui allez dire par-tout que la maîtresse des gens est belle; ce qui fait qu'on m'a escamoté la mienne?

LE PRINCE

Point d'injure, Arlequin?

ARLEQUIN.

Etes-vous Gentilhomme, vous?

LE PRINCE.

Assurément.

ARLEQUIN.

Mardi! vous êtes bien heureux! Sans cela je vous dirois de bon cœur ce que vous méritez : mais votre honneur voudroit peut-être faire son devoir, & après cela il faudroit vous tuer pour vous venger de moi.

LE PRINCE.

Calmez-vous, je vous prie, Arlequin, le Prince m'a donné ordre de vous entretenir.

ARLEQUIN.

Parlez, il vous eſt libre : mais je n'ai pas ordre de vous écouter, moi.

LE PRINCE.

Eh bien! prends un eſprit plus doux, connois-moi, puiſqu'il le faut, c'eſt ton Prince lui-même qui te parle, & non pas un Officier du Palais, comme tu l'as cru juſqu'ici, auſſi bien que Silvia.

ARLEQUIN.

Votre foi?

LE PRINCE.

Tu dois m'en croire.

ARLEQUIN.

Excuſez, Monſeigneur, c'eſt donc moi qui ſuis un ſot d'avoir été un impertinent avec vous?

LE PRINCE.

Je te pardonne volontiers.

ARLEQUIN, *triſtement.*

Puiſque vous n'avez pas de rancune contre moi, ne permettez pas que j'en aye contre vous; je ne ſuis pas digne d'être fâché contre un Prince, je ſuis trop petit pour cela : ſi vous m'affligez, je pleurerai de toute ma force, & puis c'eſt tout; ce-

la doit faire compassion à votre puissance, vous ne voudriez pas avoir une Principauté pour le contentement de vous tout seul.

LE PRINCE.

Tu te plains donc bien de moi, Arlequin?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous, Monseigneur? j'ai une fille qui m'aime; vous, vous en avez plein votre maison, & nonobstant vous m'ôtez la mienne; prenez que je suis pauvre, & que tout mon bien est un liard, vous qui êtes riche de plus de mille écus, vous vous jettez sur ma pauvreté & vous m'arrachez mon liard, cela n'est-il pas bien triste.

LE PRINCE, *à part.*

Il a raison, & ses plaintes me touchent.

ARLEQUIN.

Je sais bien que vous êtes un bon Prince, tout le monde le dit dans le pays, il n'y aura que moi qui n'aurai pas le plaisir de le dire comme les autres.

LE PRINCE.

Je te prive de Silvia, il est vrai: mais demande moi ce que tu voudras, je t'offre tous les biens que tu pourras souhaiter, & laisse moi cette seule personne que j'aime.

ARLEQUIN.

Ne parlons point de ce marché-là, vous gagneriez trop sur moi; disons en conscience, si un autre que vous me l'avoit prise, est-ce que vous ne me la feriez pas remettre? Eh bien, personne ne me la prise que vous; voyez la belle occasion de montrer que la justice est pour tout le monde.

LE PRINCE, *à part.*

Que lui répondre!

ARLEQUIN.

Allons, Monseigneur, dites-vous comme cela: Faut-il que je retienne le bonheur de ce petit homme, parceque j'ai le pouvoir de le garder? N'est-ce pas à moi à être son protecteur, puisque je suis son maître? S'en ira-t-il sans avoir justice? n'en aurai-je pas du regret? qui est-ce qui fera mon office de Prince, si je ne le fais pas? j'ordonne donc que je lui rendrai Silvia.

LE PRINCE.

Ne changeras-tu jamais de langage? regarde comme j'en agis avec toi, je pourrois te renvoyer, & garder Silvia sans t'écouter; cependant malgré l'inclination que j'ai pour elle, malgré ton obstination & le peu de respect que tu me montres, je m'intéresse à ta douleur, je cherche à

la calmer par mes faveurs, je descens jusqu'à te prier de me céder Silvia de bonne volonté; tout le monde t'y exhorte, tout le monde te blâme, & te donne un exemple de l'ardeur qu'on a de me plaire; tu es le seul qui résistes, tu dis que je suis ton Prince, marque le moi donc par un peu de docilité.

ARLEQUIN, *toujours triste.*

Eh, Monseigneur, ne vous fiez pas à ces gens qui vous disent que vous avez raison avec moi, car ils vous trompent; vous prenez cela pour argent comptant, & puis vous avez beau être bon, vous avez beau être brave homme, c'est autant de perdu, cela ne vous fait point de profit; sans ces gens-là vous ne me chercheriez point chicane, vous ne diriez pas que je vous manque de respect, parceque je représente mon bon droit: allez, vous êtes mon Prince, & je vous aime bien; mais je suis votre sujet, & cela mérite quelque chose.

LE PRINCE.

Va, tu me désesperes!

ARLEQUIN

Que je suis à plaindre!

LE PRINCE.

Faudra-t-il donc que je renonce à Silvia? le moyen d'en être jamais aimé, si

tu ne veux pas m'aider? Arlequin, je t'ai causé du chagrin, mais celui que tu me laisses est plus cruel que le tien.

ARLEQUIN.

Prenez quelque consolation, Monseigneur, promenez-vous, voyagez quelque part, votre douleur se passera dans les chemins.

LE PRINCE.

Non, mon enfant, j'espérois quelque chose de ton cœur pour moi, je t'aurois eu plus d'obligation que je n'en aurai jamais à personne: mais tu me fais tout le mal qu'on peut me faire; va, n'importe, mes bienfaits t'étoient réservés, & ta dureté n'empêche pas que tu n'en jouisses.

ARLEQUIN.

Ahi! qu'on a du mal dans la vie!

LE PRINCE.

Il est vrai que j'ai tort à ton égard; je me reproche l'action que j'ai faite, c'est une injustice: mais tu n'en es que trop vengé.

ARLEQUIN.

Il faut que je m'en aille, vous êtes trop fâché d'avoir tort, j'aurois peur de vous donner raison.

LE PRINCE.

Non, il est juste que tu sois content; tu souhaites que je te rende justice, sois

heureux aux dépens de tout mon repos.

ARLEQUIN.

Vous avez tant de chatité pour moi, n'en aurois-je donc pas pour vous?

LE PRINCE, *triſte.*

Ne t'embaraſſe pas de moi.

ARLEQUIN.

Que j'ai de ſouci! le voilà déſolé.

LE PRINCE, *en careſſant Arlequin.*

Je te ſais bon gré de la ſenſibilité que je te vois: adieu, Arlequin, je t'eſtime malgré tes refus.

ARLEQUIN, *laiſſe faire un ou deux pas au Prince.*

Monſeigneur.

LE PRINCE.

Que me veux-tu? me demandes-tu quelque grace?

ARLEQUIN.

Non, je ne ſuis qu'en peine de ſavoir ſi je vous accorderai celle que vous voulez.

LE PRINCE.

Il faut avouer que tu as le cœur excellent!

ARLEQUIN.

Et vous auſſi, voilà ce qui m'ôte le courage: hélas que les bonnes gens ſont foibles!

LE PRINCE.

J'admire tes sentiments.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, je ne vous promets pourtant rien, il y a trop d'embarras dans ma volonté : mais à tout hazard, si je vous donnois Silvia, avez vous dessein que je sois votre favori ?

LE PRINCE.

Eh qui le seroit donc ?

ARLEQUIN.

C'est qu'on m'a dit que vous aviez coutume d'être flatté ; moi, j'ai coutume de dire vrai, & une bonne coutume comme celle-là ne s'accorde pas avec une mauvaise ; jamais votre amitié ne sera assez forte pour endurer la mienne.

LE PRINCE.

Nous nous brouillerons ensemble, si tu ne me réponds toujours ce que tu penses ; il ne me reste qu'une chose à te dire, Arlequin, souviens-toi que je t'aime, c'est tout ce que je te recommande.

ARLEQUIN.

Flaminia sera-t-elle sa maîtresse ?

LE PRINCE.

Ah ! ne me parle point de Flaminia, tu n'étois pas capable de me donner tant de chagrins sans elle.

ARLEQUIN, *au Prince qui sort.*

Point du tout, c'est la meilleure fille du monde, vous ne devez point lui vouloir du mal.

SCENE VI.

ARLEQUIN.

APPAREMMENT que mon coquin de valet aura médit de ma bonne amie; par la mardi! il faut que j'aille voir où elle est. Mais moi, que ferai-je à cette heure? est-ce que je quitterai Silvia là? cela se pourra-t-il? y aura-t-il moyen? Ma foi non! non assurément; j'ai un peu fait le nigaud avec le Prince, parceque je suis tendre à la peine d'autrui; mais le Prince est tendre aussi, & il ne dira mot.

SCENE VII.

FLAMINIA *d'un air triste*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

BONJOUR Flaminia, j'allois vous chercher.

FLAMINIA, *en soupirant.*

Adieu, Arlequin!

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela veut dire, adieu?

FLAMINIA.

Trivelin nous a trahis, le Prince a su

l'intelligence qui eſt entre nous, il vient de m'ordonner de ſortir d'ici, & m'a défendu de vous voir jamais, malgré cela je n'ai pû m'empêcher de venir vous parler encore une fois, enſuite j'irai où je pourrai pour éviter ſa colere.

ARLEQUIN, *étonné & déconcerté.*

Ah me voilà un joli garçon à préſent!

FLAMINIA.

Je ſuis au déſeſpoir, moi! me voir ſéparée pour jamais d'avec vous, de tout ce que j'avois de plus cher au monde; le temps me preſſe, je ſuis forcée de vous quitter: mais avant que de partir, il faut que je vous ouvre mon cœur.

ARLEQUIN, *en prenant ſon haleine.*

Ahi! qu'eſt-ce ma mie, qu'a-t-il ce cher cœur?

FLAMINIA.

Ce n'eſt point de l'amitié que j'avois pour vous, Arlequin, je m'étois trompée.

ARLEQUIN, *d'un ton eſſoufflé.*

C'eſt donc de l'amour?

FLAMINIA.

Et du plus tendre. Adieu.

ARLEQUIN, *la retenant.*

Attendez.... je me ſuis peut-être trom-

pé, moi, aussi sur mon compte.

FLAMINIA.

Comment! vous vous seriez mépris? vous m'aimeriez, & nous ne nous verrons plus? Arlequin, ne m'en dites pas davantage, je m'enfuis.

Elle fait un ou deux pas.

ARLEQUIN.

Restez.

FLAMINIA.

Laissez-moi aller, que ferons-nous?

ARLEQUIN.

Parlons raison.

FLAMINIA.

Que vous dirai-je?

ARLEQUIN.

C'est que mon amitié est aussi loin que la vôtre; elle est partie; voilà que je vous aime, cela est décidé, & je n'y comprends rien. Ouf.

FLAMINIA.

Quelle aventure!

ARLEQUIN.

Je ne suis point marié, par bonheur.

FLAMINIA.

Il est vrai.

ARLEQUIN.

Silvia se mariera avec le Prince, & il sera content.

FLAMINIA

Je n'en doute point.

ARLEQUIN.

Enſuite, puiſque notre cœur s'eſt mécompté & que nous nous aimons par mégarde, nous prendrons patience, & nous nous accommoderons à l'avenant.

FLAMINIA, *d'un ton doux.*

J'entends bien, vous voulez dire que nous nous marierons enſemble.

ARLEQUIN.

Vraiment oui; eſt-ce ma faute à moi? pourquoi ne m'avertiſſez-vous pas que vous m'attraperiez & que vous ſeriez ma maîtreſſe?

FLAMINIA.

M'avez-vous avertie que vous deviendriez mon amant?

ARLEQUIN.

Morbleu le devinois-je!

FLAMINIA.

Vous étiez aſſez aimable pour le deviner!

ARLEQUIN.

Ne nous reprochons rien; s'il ne tient qu'à être aimable, vous avez plus de tort que moi.

FLAMINIA.

Epouſez-moi, j'y conſens: mais il n'y a point de temps à perdre, & je crains qu'on ne vienne m'ordonner de ſortir.

ARLEQUIN, *en soupirant.*

Ah! je pars pour parler au Prince : ne dites pas à Silvia que je vous aime, elle croiroit que je suis dans mon tort, & vous savez que je suis innocent; je ne ferai semblant de rien avec elle, je lui dirai que c'est pour sa fortune que je la laisse là.

FLAMINIA.

Fort bien! j'allois vous le conseiller.

ARLEQUIN.

Attendez, & donnez-moi votre main que je la baise... *Après avoir baisé sa main.* Qui est-ce qui auroit cru que j'y prendrois tant de plaisir? cela me confond!

SCENE VIII.

FLAMINIA, SILVIA.

FLAMINIA, *à part.*

En vérité le Prince a raison, ces petites personnes-là font l'amour d'une maniere à ne pouvoir résister. Voici l'autre.

A Silvia qui entre.

A quoi rêvez-vous, belle Silvia?

SILVIA.

Je rêve à moi, & je n'y entends rien.

FLAMINIA.

Que trouvez-vous donc en vous de si incompréhensible?

SILVIA.

Je voulois me venger de ces femmes, vous savez bien, cela s'est passé.

FLAMINIA.

Vous n'êtes guere vindicative.

SILVIA.

J'aimois Arlequin, n'est-ce pas?

FLAMINIA.

Il me le sembloit.

SILVIA.

Eh bien, je crois que je ne l'aime plus.

FLAMINIA.

Ce n'est pas un si grand malheur.

SILVIA.

Quand ce seroit un malheur, qu'y ferois-je? lorsque je l'ai aimé, c'étoit un amour qui m'étoit venu; à cette heure que je ne l'aime plus, c'est un amour qui s'en est allé; il est venu sans mon avis, il s'en retourne de même, je ne crois pas être blâmable.

FLAMINIA, *les premiers mots à part.*

Rions un moment, je le pense à-peu-près de même.

SILVIA, *vivement.*

Qu'appellez-vous à-peu-près? il faut

se penser tout-à-fait comme moi, parceque cela est : voilà de mes gens, qui disent tantôt oui, tantôt non.

FLAMINIA.

Sur quoi vous emportez-vous donc ?

SILVIA.

Je m'emporte à propos ; je vous consulte bonnement, & vous allez me répondre des *à peu-près* qui me chicanent.

FLAMINIA.

Ne voyez-vous pas bien que je badine & que vous n'êtes que louable ; mais n'est-ce pas cet officier que vous aimez ?

SILVIA.

Eh qui donc ? pourtant je n'y consens pas encore, à l'aimer ; mais à la fin il faudra bien y venir ; car dire toujours non à un homme qui demande toujours oui, le voir triste, toujours se lamentant, toujours le consoler de la peine qu'on lui fait, dame cela lasse, il vaut mieux ne lui en plus faire.

FLAMINIA.

Oh ! vous allez le charmer, il mourra de joie.

SILVIA.

Il mourroit de tristesse & c'est encore pis.

FLAMINIA.

Il n'y a pas de comparaison.

SILVIA.

Je l'attends ; nous avons été plus de deux heures enſemble, & il va revenir pour être avec moi quand le Prince me parlera ; cependant quelquefois j'ai peur qu'Arlequin ne s'afflige trop, qu'en dites-vous ? mais ne me rendez pas ſcrupuleuſe.

FLAMINIA.

Ne vous inquiettez pas, on trouvera aiſément moyen de l'appaiſer.

SILVIA, *avec un petit air d'inquiétude.*

De l'appaiſer ! diantre ! il eſt donc bien facile de m'oublier à ce compte ? eſt-ce qu'il a fait quelque maîtreſſe ici ?

FLAMINIA.

Lui, vous oublier ! j'aurois donc perdu l'eſprit ſi je vous le diſois ; vous ſerez trop heureuſe s'il ne ſe déſeſpere pas.

SILVIA.

Vous avez bien affaire de me dire cela, vous êtes cauſe que je redeviens incertaine avec votre déſeſpoir.

FLAMINIA.

Et s'il ne vous aime plus, que diriez vous ?

SILVIA.

S'il ne m'aime plus... vous n'avez qu'à garder votre nouvelle.

FLAMINIA.

Eh bien! il vous aime encore, & vous en êtes fâchée; que vous faut-il donc?

SILVIA.

Hom! vous qui riez, je vous voudrois bien voir à ma place.

FLAMINIA.

Votre amant vous cherche; croyez-moi, finissez avec lui, sans vous inquiéter du reste.

SCENE IX.

SILVIA, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Eh quoi! Silvia, vous ne me regardez pas? vous devenez triste toutes les fois que je vous aborde, j'ai toujours le chagrin de penser que je vous suis importun.

SILVIA.

Bon, importun! je parlois de lui tout-à-l'heure.

LE PRINCE.

Vous parliez de moi? & qu'en disiez-vous, belle Silvia?

SILVIA.

Oh! je disois bien des choses !je disois

que vous ne saviez pas encore ce que je pensois.

LE PRINCE.

Je sais que vous êtes résolue à me refuser votre cœur, & c'est là savoir ce que vous pensez.

SILVIA.

Hom, vous n'êtes pas si savant que vous le croyez, ne vous vantez pas tant: mais dites-moi, vous êtes un honnête homme, & je suis sûre que vous me direz la vérité; vous savez comme je suis avec Arlequin: à présent prenez que j'aye envie de vous aimer, si je contentois mon envie, ferois-je bien, ferois-je mal? là, conseillez-moi dans la bonne foi.

LE PRINCE.

Comme on n'est pas le maître de son cœur, si vous aviez envie de m'aimer, vous seriez en droit de vous satisfaire; voilà mon sentiment.

SILVIA.

Me parlez-vous en ami?

LE PRINCE.

Oui, Silvia, en homme sincere.

SILVIA.

C'est mon avis aussi; j'ai décidé de même, & je crois que nous avons raison tous deux; ainsi je vous aimerai s'il me plaît sans qu'il ait le petit mot à dire.

LE PRINCE.

Je n'y gagne rien; car il ne vous plaît point.

SILVIA.

Ne vous mêlez point de deviner, car je n'ai point de foi à vous. Mais enfin ce Prince, puisqu'il faut que je le voie, quand viendra-t-il? s'il veut, je l'en quitte.

LE PRINCE.

Il ne viendra que trop-tôt pour moi; lorsque vous le connoîtrez, vous ne voudrez peut-être plus de moi.

SILVIA.

Courage! vous voilà dans la crainte à cette heure; je crois qu'il a juré de n'avoir jamais un moment de bon temps.

LE PRINCE.

Je vous avoue que j'ai peur.

SILVIA.

Quel homme! il faut bien que je lui remette l'esprit; ne tremblez plus; je n'aimerai jamais le Prince, je vous en fais un serment par....

LE PRINCE.

Arrêtez, Silvia, n'achevez pas votre serment, je vous en conjure.

SILVIA.

Vous m'empêcherez de jurer, cela est joli! j'en suis bien-aise.

LE PRINCE.

Voulez-vous que je vous laisse jurer contre moi?

SILVIA.

Contre vous! est-ce que vous êtes le Prince?

LE PRINCE.

Oui, Silvia, je vous ai jusqu'ici caché mon rang, pour essayer de ne devoir votre tendresse qu'à la mienne: je ne voulois rien perdre du plaisir qu'elle pouvoit me faire; à présent que vous me connoissez, vous êtes libre d'accepter ma main & mon cœur, ou de refuser l'un & l'autre; parlez Silvia.

SILVIA.

Ah! mon cher Prince, j'allois faire un beau serment! si vous avez cherché le plaisir d'être aimé de moi, vous avez bien trouvé ce que vous cherchiez, vous savez que je dis la vérité, voilà ce qui m'en plaît.

LE PRINCE.

Notre union est donc assurée.

SCENE X. & derniere.

ARLEQUIN, FLAMINIA, SILVIA, LE PRINCE.

ARLEQUIN.

J'ai tout entendu, Silvia.

SILVIA.

Eh bien, Arlequin, je n'aurai donc pas la peine de vous le dire, consolez-vous comme vous pourrez de vous-même, le Prince vous parlera, j'ai le cœur tout entrepris : voyez, accommodez-vous, il n'y a plus de raison à moi, c'est la vérité. Qu'est-ce que vous me diriez ? que je vous quitte ; qu'est-ce que je vous répondrois ? que je le sais bien : prenez que vous l'avez dit, prenez que j'ai répondu ; laissez-moi après, & voilà qui sera fini.

LE PRINCE.

Flaminia, c'est à vous que je remets Arlequin ; je l'estime & je vais le combler de biens ; toi, Arlequin, accepte de ma main Flaminia pour épouse, & sois pour jamais assuré de la bienveillance de ton Prince. Belle Silvia, souffrez que des fêtes, qui vous sont préparées, annoncent ma

joie à des sujets dont vous allez être la Souveraine.

ARLEQUIN.

A present, je me moque du tour que notre amitié nous a joué; patience, tantôt nous lui en jouerons d'un autre.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *la Double Inconstance, Comédie*, & j'ai cru que le Public en verroit l'impression avec le même plaisir qu'il en à vû les représentations. Fait à Paris ce premier Mai 1725.

DANCHET.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le nouveau Théâtre Italien*, j'ai examiné en particulier les différentes Pieces qui le composent, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 3 Nov. 1728.

DANCHET.

LE PRINCE TRAVESTI,

OU

L'ILLUSTRE AVANTURIER,

COMÉDIE,

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi le 5 Février 1724.

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint-Jacques, à la Science.

PIECES DU THEATRE ITALIEN *de M. DE MARIVAUX, qui se vendent chez le même Libraire.*

Arlequin poli par l'Amour, Comédie.
La Surprise de l'Amour, Comédie.
La double Inconstance, Comédie.
Le Prince travesti, Comédie.
La Fausse Suivante, Comédie.
L'Isle des Esclaves, Comédie.
L'Héritier de Village, Comédie.
Le Jeu de l'Amour & du Hazard, Comédie.

Le même Libraire vend aussi

Le Théâtre Italien, ou Recueil général de toutes les Comédies & Scenes Françoises représentées par les Comédiens Italiens du Roi, avec les Airs gravés & les Figures à chaque Comédie, par Ghérardi, *in*-12. 6 *vol. figures.* 1741.

Le nouveau Théâtre Italien, ou Recueil des Piéces représentées par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, depuis leur établissement en 1716, jusqu'à présent : avec les Airs des Vaudevilles gravés à la fin de chaque Volume. 10 *vol. in*-12. 1733.

Les Parodies du Théâtre Italien, avec les Airs gravés, 4 *vol. in*-12. 1738.

Le Théâtre de Mademoiselle Barbier, *in*-12. 1745.

Le Théâtre de M. de Brueys & Palaprat, *in*-12. 5 *vol.* 1755.

Les Œuvres de M. du Fresny, *in*-12. 4 *vol.* 1747. avec les Airs gravés.

Les Œuvres de M. Autreau, 4 *vol.* avec les Airs gravés.

ACTEURS.

LA PRINCESSE de Barcelone.

HORTENSE.

LE PRINCE de Léon, sous le nom de LELIO.

FREDERIC, Ministre de la Princesse.

ARLEQUIN, valet de Lélio.

LISETTE, Maîtresse d'Arlequin.

UN GARDE de la Princesse.

FEMMES de la Princesse.

La Scene est à Barcelone.

LE PRINCE TRAVESTI.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, ET SA SUITE, HORTENSE.

La Scene représente une Salle où la Princesse entre rêveuse accompagnée de quelques femmes qui s'arrêtent au milieu du Théâtre.

LA PRINCESSE, *se tournant vers ses femmes.*

HORTENSE ne vient point : qu'on aille lui dire encore que je l'attends avec impatience. Je vous demandois, Hortense.

HORTENSE.

Vous me paroissez bien agitée, Madame.

LA PRINCESSE, *à ses femmes.*
Laissez-nous.

SCENE II.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

LA PRINCESSE.

MA chere Hortense, depuis un an que vous êtes absente, il m'est arrivé une grande aventure.

HORTENSE.

Hier au soir en arrivant, quand j'eus l'honneur de vous revoir, vous me parûtes aussi tranquille que vous l'étiez avant mon départ.

LA PRINCESSE.

Cela est bien différent, & je vous parus hier ce que je n'étois pas : mais nous avions des témoins, & d'ailleurs vous aviez besoin de repos.

HORTENSE.

Que vous est-il donc arrivé, Madame ? car je compte que mon absence n'aura rien diminué des bontés & de la confiance que vous aviez pour moi.

LA PRINCESSE.

Non sans doute ; le sang nous unit ; je sais votre attachement pour moi, & vous

me ſerez toujours chere : mais j'ai peur que vous ne condamniez mes foibleſſes.

HORTENSE.

Moi, Madame, les condamner? Eh n'eſt-ce pas un défaut que de n'avoir point de foibleſſe ? Que ferions-nous d'une perſonne parfaite ? à quoi nous ſeroit-elle bonne ? entendroit-elle quelque choſe à nous, à notre cœur, à ſes petits beſoins ? quel ſervice pourroit-elle nous rendre avec ſa raiſon ferme & ſans quartier, qui feroit main-baſſe ſur tous nos mouvemens? Croyez moi, Madame, il faut vivre avec les autres, & avoir du moins moitié raiſon & moitié folie, pour lier commerce : avec cela vous nous reſſemblerez un peu ; car pour nous reſſembler tout à fait, il ne faudroit preſque que de la folie : mais je ne vous en demande pas tant. Venons au fait, quel eſt le ſujet de votre inquiétude ?

LA PRINCESSE.

J'aime, voilà ma peine.

HORTENSE.

Que ne dites-vous, j'aime, voilà mon plaiſir? car elle eſt faite comme un plaiſir, cette peine que vous dites.

LA PRINCESSE.

Non, je vous aſſure, elle m'embarraſſe beaucoup.

HORTENSE.

Mais vous êtes aimée, sans doute?

LA PRINCESSE.

Je crois voir qu'on n'est pas ingrat.

HORTENSE.

Comment, vous croyez voir? celui qui vous aime, met-il son amour en énigme? Oh, Madame, il faut que l'amour parle bien clairement & qu'il répéte toujours, encore avec cela ne parle-t-il pas assez.

LA PRINCESSE.

Je regne, celui dont il s'agit, ne pense pas sans doute qu'il lui soit permis de s'expliquer autrement que par ses respects.

HORTENSE.

Eh bien, Madame, que ne lui donnez-vous un pouvoir plus ample; car qu'est-ce que c'est que du respect? l'amour est bien enveloppé là-dedans. Sans lui dire préciſément, expliquez-vous mieux, ne pouvez-vous lui glisser la valeur de cela dans quelque regard? avec deux yeux ne dit-on pas ce que l'on veut?

LA PRINCESSE.

Je n'ose, Hortense, un reste de fierté me retient.

HORTENSE.

Il faudra pourtant bien que ce reste-là s'en aille avec le reste, si vous voulez vous

éclaircir. Mais quelle eſt la perſonne en queſtion ?

LA PRINCESSE.

Vous avez entendu parler de Lélio?

HORTENSE.

Oui, comme d'un illuſtre Etranger, qui ayant rencontré notre Armée, y ſervit volontaire il y a ſix ou ſept mois, & à qui nous dûmes le gain de la derniere Bataille.

LA PRINCESSE.

Celui qui commandoit l'Armée, l'engagea par mon ordre à venir ici, & depuis qu'il y eſt, ſes ſages conſeils dans mes affaires ne m'ont pas été moins avantageux que ſa valeur : c'eſt d'ailleurs l'ame la plus généreuſe.....

HORTENSE.

Eſt-il jeune ?

LA PRINCESSE.

Il eſt dans la fleur de ſon âge.

HORTENSE.

De bonne mine ?

LA PRINCESSE.

Il me le paroît.

HORTENSE.

Jeune, aimable, vaillant, généreux & ſage ; cet homme-là vous a donné ſon cœur, vous lui avez rendu le vôtre en revanche, c'eſt cœur pour cœur, le troc eſt

ſans reproche, & je trouve que vous avez fait là un fort bon marché. Comptons ; dans cet homme-là vous avez d'abord un Amant ; enſuite, un Miniſtre ; enſuite, un Général d'Armée ; enſuite un Mari, s'il le faut, & le tout pour vous ; voilà donc quatre hommes pour un, & le tout en un ſeul. Madame, ce calcul-là mérite attention.

LA PRINCESSE.

Vous êtes toujours badine. Mais cet homme qui en vaut quatre, & que vous voulez que j'épouſe, ſavez-vous qu'il n'eſt, à ce qu'il dit, qu'un ſimple Gentilhomme, & qu'il me faut un Prince ? Il eſt vrai que dans nos Etats le privilége des Princeſſes qui regnent, eſt d'épouſer qui elles veulent : mais il ne ſied pas toujours de ſe ſervir de ſes priviléges.

HORTENSE.

Madame, il vous faut un Prince, ou un homme qui mérite de l'être, c'eſt la même choſe ; un peu d'attention, s'il vous plaît. Jeune, aimable, vaillant, généreux & ſage : Madame, avec cela fût-il né dans une chaumiere, ſa naiſſance eſt Royale, & voilà mon Prince ; je vous défie d'en trouver un meilleur. Croyez-moi, je parle quelquefois ſérieuſement : vous & moi nous reſtons

ſeules de la famille de nos Maîtres ; donnez à vos Sujets un Souverain vertueux, ils ſe conſoleront avec ſa vertu, du défaut de ſa naiſſance.

LA PRINCESSE.

Vous avez raiſon, & vous m'encouragez ; mais, ma chere Hortenſe, il vient d'arriver ici un Ambaſſadeur de Caſtille, dont je ſais que la commiſſion eſt de demander ma main pour ſon Maître ; aurois-je bonne grace de refuſer un Prince pour n'épouſer qu'un particulier?

HORTENSE.

Si vous aurez bonne grace ? eh qui en empêchera ? quand on refuſe les gens bien poliment, ne les refuſe-t-on pas de bonne grace ?

LA PRINCESSE.

Eh bien, Hortenſe, je vous en croirai : mais j'attends un ſervice de vous : je ne ſaurois me réſoudre à montrer clairement mes diſpoſitions à Lélio, ſouffrez que je vous charge de ce ſoin-là, & acquittez-vous-en adroitement dès que vous le verrez.

HORTENSE.

Avec plaiſir, Madame, car j'aime à faire de bonnes actions. A la charge que quand vous aurez épouſé cet honnête hom-

me-là, il y aura dans votre hiſtoire un petit article que je dreſſerai moi-même, & qui dira préciſément ; « Ce fut la ſage Hortenſe qui procura cette bonne fortune au » Peuple, la Princeſſe craignoit de n'avoir » pas bonne grace en épouſant Lélio : Hortenſe lui leva ce vain ſcrupule, qui eût » peut-être privé la République de cette » longue ſuite de bons Princes qui reſſemblerent à leur Pere ». Voilà ce qu'il faudra mettre pour la gloire de mes deſcendans, qui par ce moyen auront en moi une Ayeule d'heureuſe mémoire.

LA PRINCESSE.

Quel fond de gaieté!.... mais ma chere Hortenſe, vous parlez de vos deſcendans ; vous n'avez été qu'un an avec votre mari, qui ne vous a pas laiſſé d'enfans, & toute jeune que vous êtes, vous ne voulez pas vous remarier, où prendrez-vous votre poſtérité ?

HORTENSE.

Cela eſt vrai, je n'y ſongeois pas, & voilà tout d'un coup ma poſtérité anéantie... Mais trouvez-moi quelqu'un qui ait à peu près le mérite de Lélio, & le goût du mariage me reviendra peut-être ; car je l'ai tout à fait perdu, & je n'ai point tort. Avant que le Comte Rodrigue

m'épouſât, il n'y avoit amour ancien ni moderne qui pût figurer auprès du ſien. Les autres Amans auprès de lui rampoient comme de mauvaiſes copies d'un excellent original : c'étoit une choſe admirable, c'étoit une paſſion formée de tout ce qu'on peut imaginer en ſentimens, langueurs, ſoupirs, tranſports, délicateſſes, douce impatience, & le tout enſemble ; pleurs de joie au moindre regard favorable, torrent de larmes au moindre coup d'œil un peu froid ; m'adorant aujourd'hui, m'idolâtrant demain ; plus qu'idolâtre enſuite, ſe livrant à des hommages toujours nouveaux, enfin ſi l'on avoit partagé ſa paſſion entre un million de cœurs, la part de chacun d'eux auroit été fort raiſonnable, j'étois enchantée ; deux ſiecles, ſi nous les paſſions enſemble, n'épuiſeroient pas cette tendreſſe-là, diſois-je en moi même, en voilà pour plus que je n'en uſerai : je ne craignois qu'une choſe, c'eſt qu'il ne mourût de tant d'amour avant que d'arriver au jour de notre union Quand nous fûmes mariés, j'eus peur qu'il n'expirât de joie. Hélas, Madame, il ne mourut ni avant ni après, il ſoutint fort bien ſa joie. Le premier mois elle fut violente, le ſecond elle devint plus calme, à l'aide d'une

de mes femmes qu'il trouva jolie ; le troisiéme elle baisa à vûe d'œil, & le quatriéme il n'y en avoit plus. Ah ! c'étoit un triste personnage après cela que le mien.

LA PRINCESSE.

J'avoue que cela est affligeant.

HORTENSE.

Affligeant, Madame, affligeant ! imaginez-vous ce que c'est que d'être humiliée, rebutée, abandonnée, & vous aurez quelque légere idée de tout ce qui compose la douleur d'une jeune femme alors. Estre aimée d'un homme autant que je l'étois, c'est faire son bonheur & ses délices, c'est être l'objet de toutes ses complaisances, c'est regner sur lui, disposer de son ame, c'est voir sa vie consacrée à vos desirs, à vos caprices, c'est passer la vôtre dans la flatteuse conviction de vos charmes, c'est voir sans cesse qu'on est aimable : ah que cela est doux à voir ! le charmant point de vûe pour une femme ! en vérité tout est perdu quand vous perdez cela. Hé bien, Madame, cet homme dont vous étiez l'idole, concevez qu'il ne vous aime plus, & mettez-vous vis-à-vis de lui ; la jolie figure que vous y ferez ! Quel opprobre ! Lui parlez-vous ? toutes ses réponses sont des monosyllabes, oui, non ; car le dégoût est

laconique. L'approchez-vous, il fuit ; vous plaignez-vous, il querelle ; quelle vie ! quelle chûte ! quelle fin tragique ! Cela fait frémir l'amour propre. Voilà pourtant mes aventures, & si je me rembarquois, j'ai du malheur, je ferois encore naufrage, à moins que de trouver un autre Lélio.

LA PRINCESSE.

Vous ne tiendrez pas votre colere, & je chercherai de quoi vous réconcilier avec les hommes.

HORTENSE.

Cela est inutile : je ne sache qu'un homme dans le monde qui pût me convertir là-dessus : homme que je ne connois point, que je n'ai jamais vû que deux jours. Je revenois de mon Château pour retourner dans la Province dont mon mari étoit Gouverneur, quand ma Chaise fut attaquée par des voleurs qui avoient déja fait plier le peu de gens que j'avois avec moi. L'homme dont je vous parle, accompagné de trois autres, vint à mes cris, & fondit sur mes voleurs, qu'il contraignit à prendre la fuite ; j'étois presque évanoüie, il vint à moi, s'empressa à me faire revenir, & me parut le plus aimable & le plus galant homme que j'aie encore vû : si je n'avois pas été mariée, je ne sais ce que

mon cœur ſeroit devenu, je ne ſais trop même ce qu'il devint alors : mais il ne s'agiſſoit plus de cela. Je priai mon libérateur de ſe retirer ; il inſiſte à me ſuivre près de deux jours ; à la fin je lui marquai que cela m'embarraſſoit, j'ajoutai que j'allois joindre mon mari, & je tirai un diamant de mon doigt que je le preſſai de prendre ; mais ſans le regarder, il s'éloigna très-vîte, & avec quelque ſorte de douleur. Mon mari mourut deux mois après, & je ne ſais par quelle fatalité l'homme que j'ai vû m'eſt toujours reſté dans l'eſprit. Mais il y a apparence que nous ne nous reverrons jamais, ainſi mon cœur eſt en ſûreté. Mais qui eſt-ce qui vient à nous ?

LA PRINCESSE.

C'eſt un homme à Lélio.

HORTENSE.

Il me vient une idée pour vous, ne ſauroit-il pas qui eſt ſon Maître ?

LA PRINCESSE.

Il n'y a pas d'apparence ; car Lélio perdit ſes gens à la derniere bataille, & il n'a que de nouveaux domeſtiques.

HORTENSE.

N'importe, faiſons-lui toujours quelques queſtions.

SCENE

SCENE III.

LA PRINCESSE, HORTENSE ARLEQUIN.

Arlequin arrive d'un air déſœuvré en regardant de tous les côtés. Il voit la Princeſſe & Hortenſe, & veut s'en aller.

LA PRINCESSE.

QUE cherches-tu, Arlequin ? ton Maître eſt-il dans le Palais ?

ARLEQUIN.

Madame, je ſupplie votre Principauté de pardonner l'impertinence de mon étourderie ; ſi j'avois ſû que votre préſence eût été ici, je n'aurois pas été aſſez nigaud pour y venir apporter ma perſonne.

LA PRINCESSE.

Tu n'as point fait de mal. Mais dis-moi, cherche-tu ton Maître ?

ARLEQUIN.

Tout juſte, vous l'avez deviné, Madame ; depuis qu'il vous a parlé tantôt, je l'ai perdu de vûe dans cette peſte de maiſon, & ne vous déplaiſe, je me ſuis auſſi perdu moi. Si vous vouliez bien m'enſeigner mon chemin, vous me fe-

riez plaisir ; il y a ici un si grand tas de chambres, que j'y voyage depuis une heure sans en trouver le bout. Par la mardi, si vous louez tout cela, cela vous doit rapporter bien de l'argent, pourtant. Que de fatras de meubles, de drôleries, de colifichets ! tout un Village vivroit un an de ce que cela vaut. Depuis six mois que nous sommes ici, je n'avois point encore vû cela. Cela est si beau, si beau, qu'on n'ose pas le regarder ; cela fait peur à un pauvre homme comme moi. Que vous êtes riches, vous autres Princes ! & moi, qu'est-ce que je suis en comparaison de cela ? mais n'est-ce pas encore une autre impertinence que je fais, de raisonner avec vous comme avec ma pareille ? *Hortense rit.* Voilà votre camarade qui rit, j'aurai dit quelque sottise. Adieu, Madame, je salue Votre Grandeur.

LA PRINCESSE.

Arrête, arrête.....

HORTENSE.

Tu n'as point dit de sottise, au contraire tu me parois de bonne humeur.

ARLEQUIN.

Pardi je ris toujours : que voulez-vous ? je n'ai rien à perdre. Vous vous amusez

à être riches, vous autres, & moi je m'amuse à être gaillard; il faut bien que chacun ait son amusette en ce monde.

HORTENSE.

Ta condition est-elle bonne? es-tu bien avec Lélio?

ARLEQUIN.

Fort bien; nous vivons ensemble de bonne amitié: je n'aime pas le bruit, ni lui non plus; je suis drôle, & cela l'amuse: il me paye bien, me nourrit bien, m'habille bien honnêtement & de belle étoffe, comme vous voyez; me donne par-ci par-là quelques petits profits, sans ceux qu'il veut bien que je prenne, & qu'il ne sait pas; & comme cela je passe tout bellement ma vie.

LA PRINCESSE, *à part.*

Il est aussi babillard que joyeux.

ARLEQUIN.

Est-ce que vous savez une meilleure condition pour moi, Madame?

HORTENSE.

Non, je n'en sache point de meilleure que celle de ton Maître, car on dit qu'il est grand Seigneur.

ARLEQUIN.

Il a l'air d'un garçon de famille:

HORTENSE.

Tu me réponds comme si tu ne savois pas qui il est.

ARLEQUIN.

Non, je n'en sais rien, de bonne vérité. Je l'ai rencontré comme il sortoit d'une bataille : je lui fis un petit plaisir, il me dit grand merci. Il disoit que son monde avoit été tué, je lui répondis tant-pis. Il me dit, tu me plais, veux-tu venir avec moi ? Je lui dis taupe, je le veux bien. Ce qui fut dit, fut fait, il prit encore d'autre monde, & puis le voilà qui part pour venir ici, & puis moi je pars de même, & puis nous voilà en voyage en courant la poste, qui est le train du diable ; car parlant par respect, j'ai été près d'un mois sans pouvoir m'asseoir. Ah ! les mauvaises masettes.

LA PRINCESSE, *en riant.*

Tu es un Historien bien exact.

ARLEQUIN.

Oh quand je compte quelque chose, je n'oublie rien ; bref, tant y a que nous arrivâmes ici mon Maître & moi. La Grandeur de Madame l'a trouvé brave homme, elle l'a favorisé de sa faveur ; car on l'appelle favori : il n'en est pas plus impertinent qu'il l'étoit pour cela,

ni moi non plus. Il eſt courtiſé & moi auſſi ; car tout le monde me reſpecte, tout le monde eſt ici en peine de ma ſanté, & me demande mon amitié ; moi je la donne à tout haſard, cela ne me coûte rien, ils en feront ce qu'ils pourront, ils n'en feront pas grand-choſe. C'eſt un drôle de métier que d'avoir un Maître ici qui a fait fortune ; tous les Courtiſans veulent être les ſerviteurs de ſon valet.

LA PRINCESSE.

Nous n'en apprendrons rien, allons-nous-en. Adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah, Madame, ſans compliment, je ne ſuis pas digne d'avoir cet adieu là. Cette Princeſſe eſt une bonne femme ; elle n'a pas voulu me tourner le dos ſans me faire une civilité. Bon, voilà mon Maître.

SCENE IV.

LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO.

QU'EST-CE que tu fais ici ?

ARLEQUIN.

J'y fais connoiſſance avec la Princeſſe ;

& j'y reçois ſes complimens.

LÉLIO.

Que veux-tu dire avec ta connoiſſance & tes complimens ? Eſt-ce que tu l'as vûe, la Princeſſe ? Où eſt-elle ?

ARLEQUIN.

Nous venons de nous quitter.

LÉLIO.

Explique-toi donc, que t'a-t-elle dit ?

ARLEQUIN.

Bien des choſes. Elle me demandoit ſi nous nous trouvions bien enſemble, comment s'appelloient votre pere & votre mere, de quel métier ils étoient, s'ils vivoient de leurs rentes ou de celles d'autrui. Moi, je lui ai dit, que le diable emporte celui qui les connoît ; je ne ſais pas quelle mine ils ont, s'ils ſont nobles ou vilains, gentilshommes ou laboureurs ; mais que vous aviez l'air d'un enfant d'honnêtes gens. Après cela elle m'a dit : je vous ſalue ; & moi je lui ai dit, vous me faites trop de grace, & puis c'eſt tout.

LÉLIO, *à part.*

Quel galimathias ! tout ce que j'en puis comprendre, c'eſt que la Princeſſe s'eſt informée de lui, s'il me connoiſſoit. Enfin tu lui as donc dit que tu ne ſavois pas qui je ſuis ?

ARLEQUIN.

Oui : cependant je voudrois bien le savoir ; car quelquefois cela me chicane. Dans la Ville il y a tant de fripons, tant de vauriens qui courent par le monde pour fourber l'un, pour attraper l'autre, & qui ont bonne mine comme vous... je vous crois un honnête garçon, moi.

LÉLIO, *en riant.*

Va, va, ne t'embarrasse pas, Arlequin ; tu as bon Maître, je t'en assure.

ARLEQUIN.

Vous me payez bien, je n'ai pas besoin d'autre caution ; & au cas que vous soyez quelque Bohémien, pardi au moins vous êtes un Bohémien de bon compte.

LÉLIO.

En voilà assez, ne sors point du respect que tu me dois.

ARLEQUIN.

Tenez, d'un autre côté je m'imagine quelquefois que vous êtes quelque grand Seigneur ; car j'ai entendu dire qu'il y a eu des Princes qui ont couru la prétentaine pour s'ébaudir, & peut-être que c'est un vertigo qui vous a pris aussi.

LÉLIO, *à part.*

Ce benêt-là se seroit-il apperçu de ce que je suis ... Et par où juge-tu que je pourrois être un Prince ? Voilà une plaisante idée ! est-ce par le nombre des équipages que j'avois quand je t'ai pris ? par ma magnificence ?

ARLEQUIN.

Bon ! belles bagatelles, tout le monde a de cela : mais par la mardi, personne n'a si bon cœur que vous, & il m'est avis que c'est-là la marque d'un Prince.

LÉLIO.

On peut avoir le cœur bon sans être Prince ; & pour l'avoir tel, un Prince a plus à travailler qu'un autre : mais comme tu es attaché à moi, je veux bien te confier que je suis un homme de condition qui me divertis à voyager inconnu pour étudier les hommes, & voir ce qu'ils font dans tous les Etats. Je suis jeune, c'est une étude qui me sera nécessaire un jour : voilà mon secret, mon enfant.

ARLEQUIN.

Ma foi, cette étude là ne vous apprendra que misere : ce n'étoit pas la peine de courir la poste pour aller étudier toute cette racaille. Qu'est-ce que vous

vous ferez de cette connoissance des hommes ? vous n'apprendrez rien que des pauvretés.

LÉLIO.

C'est qu'ils ne me tromperont plus.

ARLEQUIN.

Cela vous gâtera.

LELIO.

D'où vient ?

ARLEQUIN.

Vous ne serez plus si bon enfant quand vous serez bien savant sur cette race-là. En voyant tant de canailles, par dépit, canaille vous deviendrez.

LÉLIO, *à part les premiers mots.*

Il ne raisonne pas mal. Adieu, te voilà instruit, garde-moi le secret, je vais retrouver la Princesse ?

ARLEQUIN.

De quel côté tournerai-je pour retrouver notre cuisine ?

LÉLIO.

Ne sais-tu pas ton chemain ? tu n'as qu'à traverser cette galerie-là.

SCENE V.

LÉLIO, *seul.*

LA Princesse cherche à me connoître, & cela me confirme dans mes soupçons; les services que je lui ai rendus, ont disposé son cœur à me vouloir du bien, & mes respects empressés l'ont persuadée que je l'aimois sans oser le dire. Depuis que j'ai quitté les Etats de mon pere, & que je voyage sous ce déguisement pour hâter l'expérience dont j'aurai besoin, si je regne un jour, je n'ai fait nulle part un séjour si long qu'ici: à quoi donc aboutira-t-il? Mon pere souhaite que je me marie, & me laisse le choix d'une épouse. Ne dois-je pas m'en tenir à cette Princesse? car elle est aimable; & si je lui plais, rien n'est plus flatteur pour moi que son inclination, elle ne me connoît pas. N'en cherchons donc point d'autre qu'elle; déclarons lui qui je suis, enlevons-la au Prince de Castille, qui envoye la demander. Elle ne m'est pas indifférente: mais que je l'aimerois sans le souvenir inutile que je garde encore de cette belle personne que je sauvai des mains des voleurs!

SCENE VI.

LÉLIO, HORTENSE, *à qui un Garde dit en montrant Lélio.*

LE voilà, Madame.

LÉLIO, *surpris.*

Je connois cette Dame-là.

HORTENSE, *étonnée.*

Que vois-je ?

LÉLIO, *s'approchant.*

Me reconnoissez vous, Madame ?

HORTENSE.

Je crois que oui, Monsieur.

LÉLIO.

Me fuirez-vous encore ?

HORTENSE.

Il le faudra peut-être bien.

LÉLIO.

Eh, pourquoi donc le faudra-t-il ? Vous déplais-je tant que vous ne puissiez au moins supporter ma vue ?

HORTENSE.

Monsieur, la conversation commence d'une maniere qui m'embarrasse : je ne sais que vous répondre, je ne saurois vous dire que vous me plaisez.

LÉLIO.

Non, Madame, je ne l'exige point non plus, ce bonheur-là n'eſt pas fait pour moi, & je ne mérite ſans doute que votre indifférence.

HORTENSE.

Je ne ſerois pas aſſez modeſte ſi je vous diſois que vous l'êtes trop : mais de quoi s'agit-il ? je vous eſtime, je vous ai une grande obligation : nous nous retrouvons ici, nous nous reconnoiſſons, vous n'avez pas beſoin de moi, vous avez la Princeſſe, que pourriez-vous me vouloir encore ?

LÉLIO.

Vous demander la ſeule conſolation de vous ouvrir mon cœur.

HORTENSE.

Oh, je vous conſolerois mal : je n'ai point de talent pour être confidente.

LÉLIO.

Vous confidente, Madame ? ah ! vous ne voulez pas m'entendre.

HORTENSE.

Non, je ſuis naturelle ; & pour preuve de cela, vous pouvez vous expliquer mieux, je ne vous en empêche point, cela eſt ſans conſéquence.

LÉLIO.

Eh quoi ! Madame, le chagrin que j'eus en vous quittant il y a sept ou huit mois, ne vous a point appris mes sentimens ?

HORTENSE.

Le chagrin que vous eûtes en me quittant, & à propos de quoi ? qu'est-ce que c'étoit que votre tristesse ? rappellez-m'en le sujet ; voyons, car je ne m'en souviens plus.

LÉLIO.

Que ne m'en coûta-t-il pas pour vous quitter ? vous que j'aurois voulu ne quitter jamais, & dont il faudra pourtant que je me sépare.

HORTENSE.

Quoi ! c'est-là ce que vous entendiez ? en vérité, je suis confuse de vous avoir demandé cette explication-là : je vous prie de croire que j'étois dans la meilleure foi du monde.

LÉLIO.

Je vois bien que vous ne voudrez jamais en apprendre davantage.

HORTENSE, *le regardant de côté.*

Vous ne m'avez donc point oubliée ?

LÉLIO.

Non, Madame, je ne l'ai jamais pû ;

& puiſque je vous revois, je ne le pourrai jamais... Mais quelle étoit mon erreur quand je vous quittai ? je crus recevoir de vous un regard dont la douceur me pénétra : mais je vois bien que je me ſuis trompé.

HORTENSE.

Je me ſouviens de ce regard-là, par exemple ?

LÉLIO.

Eh, que penſiez-vous, Madame, en me regardant ainſi?

HORTENSE.

Je penſois apparemment que je vous devois la vie.

LÉLIO.

C'étoit donc une pure reconnoiſſance ?

HORTENSE.

J'aurois de la peine à vous rendre compte de cela ; j'étois pénétrée du ſervice que vous m'aviez rendu, de votre généroſité : vous alliez me quitter, je vous voyois triſte, je l'étois peut-être moi-même : je vous regardai comme je pûs, ſans ſavoir comment, ſans me gêner ; il y a des momens où les regards ſignifient ce qu'ils peuvent, on ne répond de rien, on ne ſait point trop ce qu'on y met ; il y entre trop de choſes, & peut-être

de tout. Pour ce que je sais, c'est que je me serois bien passée de savoir votre secret.

LÉLIO.

Eh, que vous importe de le savoir, puisque j'en souffrirai tout seul ?

HORTENSE.

Tout seul ! ôtez-moi donc mon cœur, ôtez-moi ma reconnoissance, ôtez-vous vous-même... Que vous dirai-je ? je me méfie de tout.

LÉLIO.

Il est vrai que votre pitié m'est bien dûe, j'ai plus d'un chagrin ; vous ne m'aimerez jamais, & vous m'avez dit que vous étiez mariée.

HORTENSE.

Hé bien, je suis veuve, perdez du moins la moitié de vos chagrins ; à l'égard de celui de n'être point aimé....

LÉLIO.

Achevez, Madame, à l'égard de celui-là.

HORTENSE.

Faites comme vous pourrez, je ne suis pas mal intentionnée.... Mais supposons que je vous aime, n'y a-t-il pas une Princesse qui croit que vous l'aimez ? qui vous aime peut-être elle-même, qui est

la Maîtresse ici, qui est vive, qui peut disposer de vous & de moi. A quoi donc mon amour aboutiroit-il ?

LELIO.

Il n'aboutira à rien, dès-lors qu'il n'est qu'une supposition.

HORTENSE.

J'avois oublié que je le supposois.

LELIO.

Ne deviendra-t il jamais réel ?

HORTENSE, *s'en allant.*

Je ne vous dirai plus rien ; vous m'avez demandé la consolation de m'ouvrir votre cœur, & vous me trompez ; au lieu de cela, vous prenez la consolation de voir dans le mien : je sais votre secret, en voilà assez ; laissez-moi garder le mien, si je l'ai encore.

SCENE VII.

LELIO.

Voici un coup de hasard qui change mes desseins ; il ne s'agit plus maintenant d'épouser la Princesse, tâchons de m'assurer parfaitement du cœur de la personne que j'aime ; & s'il est vrai qu'il soit sensible pour moi.

SCENE VIII.

HORTENSE, LELIO,

HORTENSE.

J'OUBLIOIS à vous informer d'une chose ; la Princesse vous aime, vous pouvez aspirer à tout ; je vous l'apprends de sa part, il en arrivera ce qu'il pourra. Adieu.

LELIO, *l'arrêtant avec un air & un ton de surprise.*

Hé, de grace, Madame, arrêtez-vous un instant. Quoi ! la Princesse elle-même vous auroit chargée de me dire ...

HOTENSE.

Voilà de grands transports, mais je n'ai pas charge de les rapporter : j'ai dit ce que j'avois à vous dire, vous m'avez entendue ; je n'ai pas le tems de le répéter, & je n'ai rien à savoir de vous. *Elle s'en va, Lélio piqué l'arrête.*

LELIO.

Et moi, Madame, ma réponse à cela est, que je vous adore & je vais de ce pas la porter à la Princesse.

HORTENSE, *l'arrêtant.*

Y songez-vous ? si elle sait que vous

m'aimez, vous ne pourrez plus me le dire; je vous en avertis.

LELIO.

Cette réflexion m'arrête : mais il est cruel de se voir soupçonné de joie quand on n'a que du trouble.

HORTENSE, *d'un air de dépit.*

Oh ! fort cruel : vous avez raison de vous fâcher, la vivacité qui vient de me prendre, vous fait beaucoup de tort; il doit vous rester de violens chagrins.

LELIO, *lui baisant la main.*

Il ne me reste que des sentimens de tendresse, qui ne finiront qu'avec ma vie.

HORTENSE.

Que voulez-vous que je fasse de ces sentimens-là ?

LELIO.

Que vous les honoriez d'un peu de retour.

HORTENSE.

Je ne veux point, car je n'oserois.

LELIO.

Je réponds de tout; nous prendrons nos mesures, & je suis d'un rang...

HORTENSE.

Votre rang est d'être un homme aimable & vertueux, & c'est-là le plus beau rang du monde : mais je vous dis encore

une fois que cela eſt réſolu, je ne vous aimerai point, je n'en conviendrai jamais. Qui moi, vous aimer .... vous accorder mon amour pour vous empêcher de regner, pour cauſer la perte de votre liberté, peut-être plus ? mon cœur vous feroit-là de beaux préſens ! Non, Lélio, n'en parlons plus, donnez-vous tout entier à la Princeſſe, je vous le pardonne ; cachez votre tendreſſe pour moi, ne me demandez plus la mienne, vous vous expoſeriez à l'obtenir ; je ne veux point vous l'accorder, je vous aime trop pour vous perdre, je ne peux pas mieux dire. Adieu, je crois que quelqu'un vient.

LELIO *l'arrête.*

J'obéirai, je me conduirai comme vous voudrez : je ne vous demande plus qu'une grace, c'eſt de vouloir bien, quand l'occaſion s'en préſentera, que j'aie encore une converſation avec vous.

HORTENSE.

Prenez-y garde, une converſation en amenera une autre, & cela ne finira point, je le ſens bien.

LELIO.

Ne me refuſez pas.

HORTENSE.

N'abuſez point de l'envie que j'ai d'y conſentir.

LELIO.

Je vous en conjure.

HORTENSE, *en s'en allant.*

Soit, perdez-vous donc, puisque vous le voulez.

SCENE IX.

LELIO, *seul.*

JE suis au comble de la joie, j'ai retrouvé ce que j'aimois; j'ai touché le seul cœur qui pouvoit rendre le mien heureux: il ne s'agit plus que de convenir avec cette aimable personne de la maniere dont je m'y prendrai pour m'assurer sa main.

SCENE X.

FREDERIC, LELIO.

FREDERIC.

PUIS-JE avoir l'honneur de vous dire un mot?

LELIO.

Volontiers, Monsieur.

FREDERIC.

Je me flate d'être de vos amis.

LELIO.

Vous me faites honneur.

FREDERIC.

Sur ce pied-là je prendrai la liberté de vous prier d'une chose. Vous savez que le premier Secrétaire d'Etat de la Princesse vient de mourir, & je vous avoue que j'aspire à sa place ; dans le rang où je suis, je n'ai plus qu'un pas à faire pour la remplir ; naturellement elle me paroît dûe : il y a vingt-cinq ans que je sers l'Etat en qualité de Conseiller de la Princesse, je sais combien elle vous estime & défere à vos avis, je vous prie de faire en sorte qu'elle pense à moi, vous ne pouvez obliger personne qui soit plus votre serviteur que je le suis. On sait à la Cour en quels termes je parle de vous.

LELIO, *le regardant d'un air aisé.*

Vous y dites donc beaucoup de bien de moi ?

FREDERIC.

Assurément.

LELIO.

Ayez la bonté de me regarder un peu fixement en me disant cela.

FREDERIC.

Je vous le répéte encore. D'où vient que vous me tenez ce discours ?

LELIO, *après l'avoir examiné.*

Oui, vous soutenez cela à merveille ; l'admirable homme de Cour que vous êtes !

FREDERIC.

Je ne vous comprends pas.

LELIO.

Je vais m'expliquer mieux. C'est que le service que vous me demandez, ne vaut pas qu'un honnête homme, pour l'obtenir, s'abaisse jusqu'à trahir ses sentimens.

FREDERIC.

Jusqu'à trahir mes sentimens ! & par où jugez-vous que l'amitié dont je vous parle, ne soit pas vraie ?

LELIO.

Vous me haïssez, vous dis-je, je le sais ; & ne vous en veux aucun mal ; il n'y a que l'artifice dont vous vous servez, que je condamne.

FREDERIC.

Je vois bien que quelqu'un de mes ennemis vous aura indisposé contre moi.

LELIO.

C'est de la Princesse elle-même que je tiens ce que je vous dis, & quoiqu'elle ne

m'en ait fait aucun myſtere, vous ne le ſauriez pas ſans vos complimens. J'ignore ſi vous avez craint la confiance dont elle m'honore : mais depuis que je ſuis ici, vous n'avez rien oublié pour lui donner de moi des idées déſavantageuſes, & vous tremblez tous les jours, dites-vous, que je ne ſois un eſpion gagé de quelque Puiſſance, ou quelque aventurier qui s'enfuira au premier jour avec de grandes ſommes, ſi on le met en état d'en prendre ; oh ! ſi vous appellez cela de l'amitié, vous en avez beaucoup pour moi : mais vous aurez de la peine à faire paſſer votre définition.

FREDERIC, *d'un ton ſérieux.*

Puiſque vous êtes ſi bien inſtruit, je vous avouerai franchement que mon zele pour l'Etat m'a fait tenir ces diſcours-là ; & que je craignois qu'on ne ſe repentît de vous avancer trop. Je vous ai cru ſuspect & dangereux ; voilà la vérité.

LELIO.

Parbleu, vous me charmez de me parler ainſi ! vous ne vouliez me perdre que parce que vous me ſoupçonniez d'être dangereux pour l'Etat ? vous êtes louable, Monſieur, & votre zele eſt digne de récompenſe, il me ſervira d'exemple. Oui, je le trouve ſi beau que je veux l'imiter,

moi qui dois tant à la Princesse. Vous avez craint qu'on ne m'avançât, parce que vous me croyez un espion, & moi je craindrois qu'on ne vous fît Ministre, parce que je ne crois pas que l'Etat y gagnât; ainsi je ne parlerai point pour vous: ne m'en louez-vous pas aussi?

FREDERIC.

Vous êtes fâché.

LELIO.

Non, en homme d'honneur, je ne suis pas fait pour me venger de vous.

FREDERIC.

Rapprochons-nous. Vous êtes jeune, la Princesse vous estime, & j'ai une fille aimable, qui est un assez bon parti; unissons nos intérêts, & devenez mon gendre.

LELIO.

Vous n'y pensez pas, mon cher Monsieur ce mariage-là seroit une conspiration contre l'Etat, il faudroit travailler à vous faire Ministre.

FREDERIC.

Vous refusez l'offre que je vous fais.

LELIO.

Un espion devenir votre gendre, votre fille devenir la femme d'un aventurier! Ah je vous demande grace pour elle, j'ai pitié de la victime que vous voulez sacrifier à votre

votre ambition, c'eſt trop aimer la fortune.

FREDERIC.

Je crois offrir ma fille à un homme d'honneur, & d'ailleurs vous m'accuſez d'un plaiſant crime : d'aimer la fortune ! Qui eſt-ce qui n'aimeroit pas à gouverner ?

LELIO.

Celui qui en ſeroit digne.

FREDERIC.

Celui qui en ſeroit digne ?

LELIO.

Oui, & c'eſt l'homme qui auroit plus de vertu que d'ambition & d'avarice. Oh ! cet homme-là n'y verroit que de la peine.

FREDERIC.

Vous avez bien de la fierté.

LELIO.

Point du tout, ce n'eſt que du zele.

FREDERIC.

Ne vous flattez pas tant, on peut tomber de plus haut que vous n'êtes, & la Princeſſe verra clair un jour.

LELIO.

Ah ! vous voilà dans votre figure naturelle, je vous vois le viſage à préſent. Il n'eſt pas joli : mais cela vaut toujours mieux que le maſque que vous portiez tout à l'heure.

SCENE XI.

LELIO, FREDERIC, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

JE vous cherchois, Lélio. Vous êtes de ces personnes que les Souverains doivent s'attacher: il ne tiendra pas à moi que vous ne vous fixiez ici, & j'espere que vous accepterez l'emploi de mon premier Secrétaire d'Etat, que je vous offre.

LELIO.

Vos bontés sont infinies, Madame, mais mon métier est la guerre.

LA PRINCESSE.

Vous faites mieux qu'un autre tout ce que vous voulez faire; & quand votre présence sera nécessaire à l'Armée, vous choisirez pour exercer vos fonctions ici ceux que vous en jugerez les plus capables, ce que vous ferez, n'est pas sans exemple dans cet Etat.

LELIO.

Madame, vous avez d'habiles gens ici, d'anciens Serviteurs, à qui cet emploi convient mieux qu'à moi.

LA PRINCESSE.

La supériorité de mérite doit l'emporter en pareil cas sur l'ancienneté de services, & d'ailleurs, Frédéric est le seul que cette fonction pouvoit regarder, si vous n'y étiez pas : mais il est affectionné, & je suis sûr qu'il se soûmet de bon cœur au choix qui m'a paru le meilleur. Frédéric, soyez ami de Lélio, je vous le recommande.

Frédéric fait une profonde révérence.

LA PRINCESSE *continue.*

C'est aujourd'hui le jour de ma naissance, & ma Cour, suivant l'usage, me donne aujourd'hui une fête que je vais voir. Lélio, donnez-moi la main pour m'y conduire : vous y verra-t-on, Frédéric ?

FREDERIC.

Madame, les fêtes ne me conviennent plus.

SCENE XII.

FREDERIC, *seul.*

SI je ne viens à bout de perdre cet homme-là, ma chûte est sûre.... Un homme sans nom, sans parens, sans patrie, car on ne sait d'où il vient, m'arrache le Minis-

tere, le fruit de trente années de travail..... Quel coup de malheur! je ne puis digérer une auſſi bizarre aventure... Eh je n'en ſaurois douter, c'eſt l'amour qui a nommé ce Miniſtre-là; oui, la Princeſſe a du penchant pour lui.. Ne pourroit-on ſavoir l'hiſtoire de ſa vie errante, & prendre enſuite quelques meſures avec l'Ambaſſadeur du Roi de Caſtille, dont j'ai la confiance? Voici le Valet de cet Aventurier; tâchons à quelque prix que ce ſoit de le mettre dans mes intérêts, il pourra m'être utile.

SCENE XIII.

FREDERIC, ARLEQUIN.

Il entre en comptant de l'argent dans ſon chapeau.

FREDERIC.

BONJOUR Arlequin. Es-tu bien riche?

ARLEQUIN.

Chût. Vingt-quatre, vingt-cinq, vint-ſix & vingt-ſept ſols. J'en avois trente;

comptez-vous même, Monseigneur le Conseiller, n'est-ce pas trois sols que je perds ?

FREDERIC.

Cela est juste.

ARLEQUIN.

Hé bien que le Diable emporte le jeu, & les fripons avec.

FREDERIC.

Quoi tu jures pour trois sols de perte ? Oh, je veux te rendre la joie. Tiens, voilà une pistole.

ARLEQUIN.

Le brave Conseiller que vous êtes ! (*Il saute*) hi, hi. Vous méritez bien une cabriole.

FREDERIC.

Te voilà de meilleure humeur.

ARLEQUIN.

Quand j'ai dit que le Diable emporte les fripons, je ne vous comptois pas au moins.

FREDERIC.

J'en suis persuadé.

ARLEQUIN, *recomptant son argent.*

Mais il me manque toujours trois sols.

FREDERIC.

Non, car il y a bien des trois sols dans une pistole.

ARLEQUIN.

Il y a bien des trois sols dans une pisto-

le, mais cela ne fait rien aux trois sols qui manquent dans mon chapeau.

FREDERIC.

Je vois bien qu'il t'en faut encore une autre.

ARLEQUIN.

Ho, ho, deux cabrioles!

FREDERIC.

Aime-tu l'argent?

ARLEQUIN.

Beaucoup.

FREDERIC.

Tu serois donc bien aise de faire une petite fortune?

ARLEQUIN.

Quand elle seroit grosse, je la prendrois en patience.

FREDERIC.

Ecoute, j'ai bien peur que la faveur de ton Maître ne soit pas longue; elle est un grand coup de hasard.

ARLEQUIN.

C'est comme s'il avoit gagné aux cartes.

FREDERIC.

Le connois-tu?

ARLEQUIN.

Non, je crois que c'est quelque enfant trouvé.

FREDERIC.

Je te conseillerois de t'attacher à quelqu'un de stable ; à moi, par exemple.

ARLEQUIN.

Ah! vous avez l'air d'un bon homme, mais vous êtes trop vieux.

FREDERIC.

Comment trop vieux !

ARLEQUIN.

Oui, vous mourrez bientôt, & vous me laisseriez orphelin de votre amitié.

FREDERIC.

J'espere que tu ne seras pas bon Prophete : mais je puis te faire beaucoup de bien en très peu de tems.

ARLEQUIN.

Tenez, vous avez raison : mais on sait bien ce qu'on quitte, & l'on ne sait pas ce que l'on prend. Je n'ai point d'esprit, mais de la prudence j'en ai que c'est une merveille ; & voilà comme je dis : un homme qui se trouve bien assis, qu'a-t-il besoin de se mettre debout ? J'ai bon pain, bon vin, bonne fricassée & bon visage, cent écus par ans, & les étrennes au bout, cela n'est-il pas magnifique ?

FREDERIC.

Tu me cites-là de beaux avantages ! Je ne prétends pas que tu t'attaches à moi

pour être mon Domeſtique, je veux te donner des emplois qui t'enrichiront, & par-deſſus le marché te marier avec une jolie fille qui a du bien.

ARLEQUIN.

Oh dame, ma prudence dit que vous avez raiſon; je ſuis debout, & vous me faites aſſeoir, cela vaut mieux.

FREDERIC.

Il n'y a point de comparaiſon.

ARLEQUIN.

Pardi, vous me traitez comme votre enfant, il n'y a pas à tortiller à cela. Du bien, des emplois & une jolie fille; voilà une pleine boutique de vivres, d'argent & de friandiſe: par la ſanguienne, vous m'aimez beaucoup pourtant.

FREDERIC.

Oui, ta phiſionomie me plaît, je te trouve un bon garçon.

ARLEQUIN.

Oh, pour cela je ſuis drôle comme un coffre: laiſſez faire, nous rirons comme des fous enſemble: mais allons faire venir ce bien, ces emplois, & cette jolie fille; car j'ai hâte d'être riche & bien aiſe.

FREDERIC.

Ils te ſont aſſurés, te dis-je: mais il faut que tu me rendes un petit ſervice: puiſque

tu

tu te donnes à moi, tu n'en dois point faire de difficulté.

ARLEQUIN.

Je vous regarde comme mon pere.

FREDERIC.

Je ne veux de toi qu'une bagatelle. Tu es chez le Seigneur Lélio, je ſerois curieux de ſavoir qui il eſt. Je ſouhaiterois donc que tu y reſtaſſes encore trois ſemaines ou un mois, pour me rapporter tout ce que tu lui entendras dire en particulier, & tout ce que tu lui verras faire. Il peut arriver que dans des momens un homme chez lui diſe de certaines choſes, & en faſſe d'autres qui le décelent, & dont on peut tirer des conjectures. Obſerve tout ſoigneuſement; & en attendant que je te récompenſe entiérement, voilà par avance de l'argent que je te donne encore.

ARLEQUIN.

Avancez-moi encore la fille, nous la rabbaterons ſur le reſte.

FREDERIC.

On ne paye un ſervice qu'après qu'il eſt rendu, mon enfant, c'eſt la coutume.

ARLEQUIN.

Coutume de vilain, que cela!

FREDERIC.

Tu n'attendras que trois ſemaines.

ARLEQUIN.

J'aime mieux vous faire mon billet ; comme quoi j'aurai reçu cette fille à compte : je ne plaiderai point contre mon écrit.

FREDERIC.

Tu me serviras de meilleur courage en l'attendant ; acquitte-toi d'abord de ce que je te dis : pourquoi hésite-tu ?

ARLEQUIN.

Tout franc, c'est que la commission me chifonne.

FREDERIC.

Quoi ! tu mets mon argent dans ta poche & tu refuses de me servir ?

ARLEQUIN.

Ne parlons point de votre argent, il est fort bon, je n'ai rien à lui dire : mais tenez, j'ai opinion que vous voulez me donner un office de fripon ; car qu'est-ce que vous voulez faire des paroles du Seigneur Lélio mon Maître, là ?

FREDERIC.

C'est une simple curiosité qui me prend.

ARLEQUIN.

Hom.... il y a de la malice là-dessous ; vous avez l'air d'un fournois, je m'en vais gager dix sols contre vous, que vous ne valez rien.

FREDERIC.

Que te mets-tu donc dans l'esprit ? tu n'y songes pas, Arlequin.

ARLEQUIN, *d'un ton triste.*

Allez, vous ne devriez pas tenter un pauvre garçon, qui n'a pas plus d'honneur qu'il lui en faut, & qui aime les filles. J'ai bien de la peine à m'empêcher d'être un coquin : faut-il que l'honneur me ruine, qu'il m'ôte mon bien, mes emplois & une jolie fille ! par la mardi, vous êtes bien méchant, d'avoir été trouver l'invention de cette fille.

FREDERIC, *à part.*

Ce butord-là m'inquiete avec ses réflexions. Encore une fois, es-tu fou, d'être si long-tems à prendre ton parti ? D'où vient ton scrupule ? de quoi s'agit-il ? de me donner quelques instructions innocentes sur le chapitre d'un homme inconnu, qui demain tombera peut-être, & qui te laisse sur le pavé. Songe-tu bien que je t'offre ta fortune, & que tu la perds ?

ARLEQUIN.

Je songe que cette commission là sent le tricot tout pur, & par bonheur que ce tricot fortifie mon pauvre honneur, qui a pensé barguigner. Tenez, votre jolie fille, ce n'est qu'une guenon ; vos emplois, de

la marchandise de chien : voilà mon dernier mot, & je m'en vais tout droit trouver la Princesse & mon Maître, peut-être qu'ils récompenseront le dommage que je souffre pour l'amour de ma bonne conscience.

FREDERIC.

Comment ! tu vas trouver la Princesse & ton Maître, d'où vient ?

ARLEQUIN.

Pour leur conter mon désastre, & toute votre marchandise.

FREDERIC.

Misérable ? as-tu donc résolu de me perdre, de me déshonorer ?

ARLEQUIN.

Bon ! quand on n'a point d'honneur, est-ce qu'il faut avoir de la réputation ?

FREDERIC.

Si tu parles, malheureux que tu es, je prendrai de toi une vengeance terrible ; ta vie me répondra de ce que tu feras, m'entens-tu bien ?

ARLEQUIN, *se moquant.*

Brrrr ! ma vie n'a jamais servi de caution; je boirai encore bouteille trente ans après votre trépassement. Vous êtes vieux comme le pere à tretous, & moi, je m'appelle le cadet Arlequin. Adieu.

FREDERIC, *outré.*

Arrête, Arlequin, tu me mets au déſeſpoir, tu ne ſais pas la conſéquence de ce que tu vas faire, mon enfant, tu me fais trembler; c'eſt toi-même que je te conjure d'épargner en te priant de ſauver mon honneur : encore une fois arrête, la ſituation d'eſprit où tu me mets, ne me punit que trop de mon imprudence.

ARLEQUIN, *comme tranſporté.*

Comment ? cela eſt épouvantable ! je paſſe mon chemin ſans penſer à mal, & puis vous venez à l'encontre de moi pour m'offrir des filles, & puis vous me donnez une piſtole pour trois ſols : eſt-ce que cela ſe fait ? Moi je prends cela, parce que je ſuis honnête, & puis vous me fourbez encore avec je ne ſais combien d'autres piſtoles que j'ai dans ma poche, & que je ferai venir en témoignage contre vous, comme quoi vous avez mitonné le cœur d'un innocent, qui a eu ſa conſcience & la crainte du bâton devant les yeux, & qui ſans cela auroit trahi ſon bon Maître, qui eſt le plus brave & le plus gentil garçon, le meilleur corps qu'on puiſſe trouver dans tous les corps du monde, & le factotum de la Princeſſe : cela ſe peut-il ſouffrir?

FREDERIC.

Doucement, Arlequin, quelqu'un peu venir, j'ai tort : mais finissons, j'achetera ton silence de tout ce que tu voudras : parle, que me demande-tu ?

ARLEQUIN.

Je ne vous ferai pas bon marché, prenez y garde.

FREDERIC.

Dis ce que tu veux, tes longueurs me tuent.

ARLEQUIN, *réfléchissant.*

Pourtant, ce que c'est que d'être honnête homme ! je n'ai que cela pour tout potage, moi. Voyez comme je me quarre avec vous. Allons, présentez-moi votre Requête, appellez-moi un peu Monseigneur, pour voir comment cela fait ; je suis Frédéric à cette heure, & vous, vous êtes Arlequin.

FREDERIC, *à part.*

Je ne sais où j'en suis ; quand je nierois le fait, c'est un homme simple qu'on n'en croira que trop sur une infinité d'autres présomptions ; & la quantité d'argent que je lui ai donné, prouve contre moi. (*à Arlequin.*) Finissons, mon enfant, que te faut-il ?

ARLEQUIN.

Oh ! tout bellement ; pendant que je suis

Frédéric, je veux profiter un petit brin de ma Seigneurie. Quand j'étois Arlequin, vous faisiez le gros dos avec moi: à cette heure que c'est vous qui l'êtes, je veux prendre ma revanche.

FREDERIC *soupire.*

Ah! je suis perdu.

ARLEQUIN.

Il me fait pitié. Allons, consolez-vous: je suis las de faire le glorieux, cela est trop sot, il n'y a que vous autres qui puissiez vous accoutumer à cela. Ajustons-nous.

FREDERIC.

Tu n'as qu'à dire.

ARLEQUIN.

Avez-vous encore de cet argent jaune? j'aime cette couleur-là, elle dure plus long-tems qu'une autre.

FREDERIC.

Voilà tout ce qui me reste.

ARLEQUIN.

Bon. Ces pistoles-là, c'est pour votre pénitence de m'avoir donné les autres pistoles. Venons au reste de la boutique, parlons des emplois.

FREDERIC.

Mais, ces emplois tu ne peux les exercer qu'en quittant ton Maître.

ARLEQUIN.

J'aurai un commis, & pour l'argent qu'il m'en coûtera, vous me donnerez une bonne penſion de cent écus par an.

FREDERIC.

Soit, tu ſeras content : mais me promets-tu de te taire ?

ARLEQUIN.

Touchez-là ; c'eſt marché fait.

FREDERIC.

Tu ne te repentiras pas de m'avoir tenu parole. Adieu, Arlequin, je m'en vais tranquille.

ARLEQUIN, *le rappelant.*

ſt ſt ſt ſt ſt....

FREDERIC, *revenant.*

Que me veux-tu ?

ARLEQUIN.

Et à propos, nous oublions cette jolie fille.

FREDERIC.

Tu dis que c'eſt une guenon.

ARLEQUIN.

Oh, j'aime aſſez les guenons.

FREDERIC.

Hé bien je tâcherai de te la faire avoir.

ARLEQUIN.

Et moi je tâcherai de me taire.

FREDERIC.

Puisqu'il te la faut absolument, reviens me trouver tantôt, tu la verras. (*à part*) Peut-être me le débauchera-t-elle mieux que je n'ai pû faire.

ARLEQUIN.

Je veux avoir son cœur sans tricherie.

FREDERIC.

Sans doute, sortons d'ici.

ARLEQUIN.

Dans un quart d'heure je suis à vous. Tenez moi la fille prête.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MON Bijou, j'ai fait une offense envers vos graces, & je suis d'avis de vous en demander pardon, pendant que j'en ai la repentance.

LISETTE.

Quoi ! un auſſi joli garçon que vous, eſt-il capable d'offenſer quelqu'un ?

ARLEQUIN.

Un auſſi joli garçon que moi ? Oh ! cela me confond ; je ne mérite pas le pain que je mange.

LISETTE.

Pourquoi donc ? qu'avez-vous fait ?

ARLEQUIN.

J'ai fait une inſolence ; donnez moi conſeil. Voulez-vous que je m'en accuſe à genoux, ou bien ſur mes deux jambes ? Dites-moi ſans façon, faites-moi bien de la honte, ne m'épargnez pas.

LISETTE.

Je ne veux ni vous battre, ni vous voir à genoux ; je me contenterai de ſavoir ce que vous avez dit.

ARLEQUIN, *s'agenouillant.*

Ma mie, vous n'êtes point aſſez rude : mais je fais mon devoir.

LISETTE.

Levez-vous donc, mon cher, je vous ai déja pardonné.

ARLEQUIN.

Ecoutez-moi : j'ai dit en parlant de votre inimitable perſonne, j'ai dit.... le reſte eſt ſi gros qu'il m'étrangle.

LISETTE.

Vous avez dit ?

ARLEQUIN.

J'ai dit que vous n'étiez qu'une guenon.

LISETTE, *fâchée.*

Pourquoi donc m'aimez-vous, ſi vous me trouvez telle ?

ARLEQUIN, *pleurant.*

Je confeſſe que j'en ai menti.

LISETTE.

Je me croyois plus ſupportable ; voilà la vérité.

ARLEQUIN.

Ne vous ai-je pas dit que j'étois un miſérable ? mais, mamour, je n'avois pas encore vû votre gentil minois...., ois...., ois... ois...

LISETTE.

Comment, vous ne me connoiſſiez pas dans ce tems-là ? vous ne m'aviez jamais vûe ?

ARLEQUIN.

Pas ſeulement le bout de votre nez.

LISETTE.

Eh, mon cher Arlequin, je ne ſuis plus fâchée ; ne me trouvez-vous pas de votre goût à préſent ?

ARLEQUIN.

Vous êtes délicieuſe.

LISETTE.

Hé bien, vous ne m'avez pas insultée ; & quand cela seroit, y a-t-il de meilleure réparation que l'amour que vous avez pour moi ? Allez, mon ami, ne songez plus à cela.

ARLEQUIN.

Quand je vous regarde, je me trouve si sot.

LISETTE.

Tant mieux, je suis bien aise que vous m'aimiez ; car vous me plaisez beaucoup, vous.

ARLEQUIN, *charmé.*

Oh, oh, oh, vous me faites mourir d'aise.

LISETTE.

Mais est-il bien vrai que vous m'aimiez?

ARLEQUIN.

Tenez, je vous aime.... Mais qui diantre peut dire cela? combien je vous aime.... cela est si gros que je n'en fais pas le compte.

LISETTE.

Vous voulez m'épouser?

ARLEQUIN.

Oh! je ne badine point, je vous recherche honnêtement pardevant notaire.

LISETTE.

Vous êtes tout à moi ?

ARLEQUIN.

Comme un quarteron d'épingles que vous auriez acheté chez le Marchand.

LISETTE.

Vous avez envie que je sois heureuse ?

ARLEQUIN.

Je voudrois pouvoir vous entretenir fainéante toute votre vie : manger, boire & dormir, voilà l'ouvrage que je vous souhaite.

LISETTE.

Hé bien, mon ami, il faut que je vous avoue une chose ; j'ai fait tirer mon horoscope il n'y a pas plus de huit jours.

ARLEQUIN.

Ho, ho !

LISETTE.

Vous passâtes dans ce moment-là, & on me dit, voyez-vous ce joli brunet qui passe ? il s'appelle Arlequin.

ARLEQUIN.

Tout juste.

LISETTE.

Il vous aimera.

ARLEQUIN.

Ah, l'habile homme !

LISETTE.

Le Seigneur Frédéric lui proposera de le servir contre un inconnu ; il refusera d'abord de le faire, parce qu'il s'imaginera que cela ne seroit pas bien : mais vous obtiendrez de lui ce qu'il aura refusé au Seigneur Frédéric, & delà s'ensuivra pour vous deux une grosse fortune, dont vous jouirez mariés ensemble. Voilà ce qu'on m'a prédit. Vous m'aimez déja, vous voulez m'épouser, la prédiction est bien avancée : à l'égard de la proposition du Seigneur Frédéric, je ne sais ce que c'est : mais vous savez bien ce qu'il vous a dit : quant à moi, il m'a seulement recommandé de vous aimer, & je suis en bon train de cela, comme vous voyez.

ARLEQUIN, *étonné.*

Cela est admirable ! je vous aime, cela est vrai, je veux vous épouser, cela est encore vrai, & véritablement le Seigneur Frédéric m'a proposé d'être un fripon : je n'ai pas voulu l'être, & pourtant vous verrez qu'il faudra que j'en passe par-là ; car quand une chose est prédite, elle ne manque pas d'arriver.

LISETTE.

Prenez garde, on ne m'a pas prédit que le Seigneur Frédéric vous proposeroit une

friponnerie ; on m'a seulement prédit que vous croiriez que c'en seroit une.

ARLEQUIN.

Je l'ai cru aussi, & apparemment je me suis trompé ?

LISETTE.

Cela va tout seul.

ARLEQUIN.

Je suis un grand nigaud : mais au bout du compte, cela avoit la mine d'une friponnerie, comme j'ai la mine d'Arlequin ; je suis fâché d'avoir vilipendé ce bon Seigneur Frédéric, je lui ai fait donner tout son argent : par bonheur je ne suis pas obligé à restitution, je ne devinois pas qu'il y avoit une prédiction qui me donnoit le tort.

LISETTE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Avec cela cette prédiction doit avoir prédit que je lui vuiderois sa bourse.

LISETTE.

Oh ! gardez ce que vous avez reçu.

ARLEQUIN.

Cet argent-là m'étoit dû comme une lettre de change ; si j'allois le rendre, cela gâteroit l'horoscope, & il ne faut pas cela à l'encontre d'un Astrologue.

LISETTE.

Vous avez raiſon : il ne s'agit plus à préſent que d'obéir à ce qui eſt prédit, en faiſant ce que ſouhaite le Seigneur Frédéric, afin de gagner pour nous cette groſſe fortune qui nous eſt promiſe.

ARLEQUIN.

Gagnons, ma Mie, gagnons, cela eſt juſte? Arlequin eſt à vous, tournez-le, virez-le à votre fantaiſie, je ne m'embarraſſe plus de lui : la prédiction m'a tranſporté à vous, elle ſait bien ce qu'elle fait, il ne m'appartient pas de contredire à ſon ordonnance ; je vous aime, je vous épouſerai, je tromperai Monſieur Lélio, & je m'en gauſſe ; le vent me pouſſe, il faut que j'aille : il me pouſſe à baiſer votre menote, il faut que je la baiſe.

LISETTE, *riant.*

L'Aſtrologue n'a pas parlé de cet article-là.

ARLEQUIN.

Il l'aura peut-être oublié.

LISETTE.

Apparemment ; mais allons trouver le Seigneur Frédéric, pour vous réconcilier avec lui.

ARLEQUIN.

Voilà mon Maître je dois être encore trois

trois semaines avec lui pour guetter ce qu'il fera, & je vais voir s'il n'a pas besoin de moi. Allez, mes amours, allez m'attendre chez le Seigneur Frédéric.

LISETTE.

Ne tardez pas.

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN.

Lélio arrive rêveur, sans voir Arlequin qui se retire à quartier. Lélio s'arrête sur le bord du Théâtre en rêvant.

ARLEQUIN, *à part.*

IL ne me voit pas. Voyons sa pensée.

LELIO.

Me voilà dans un embarras, dont je ne sais comment me tirer.

ARLEQUIN, *à part.*

Il est embarrassé.

LELIO.

Je tremble que la Princesse pendant la Fête n'ait surpris mes regards sur la personne que j'aime.

ARLEQUIN, *à part.*

Il tremble à cauſe de la Princeſſe ; tubleu. . . ce friſſon-là eſt un affaire d'Etat... vertuchou !

LELIO.

Si la Princeſſe vient à ſoupçonner mon penchant pour ſon amie, ſa jalouſie me la dérobera, & peut-être fera t-elle pis.

ARLEQUIN, *à part.*

Oh, oh. . . la dérobera. . . il traite la Princeſſe de friponne. Par la ſambille, Monſieur le Conſeiller fera bien ſes orges de ces bribes-là que je ramaſſe, & je vois bien que cela me vaudra pignon ſur rue.

LELIO.

J'aurois beſoin d'une entrevûe.

ARLEQUIN, *à part.*

Qu'eſt-ce que c'eſt qu'une entrevue ? je crois qu'il parle latin... le pauvre homme, il me fait pitié pourtant, car peut-être qu'il en mourra : mais l'horoſcope le veut : cependant ſi j'avois un peu ſa permiſſion. ... Voyons, je vais lui parler.

Il retourne dans le fond du Théâtre, & delà il accourt comme s'il arrivoit, & dit :

Ah, mon cher Maître !

LELIO.

Que me veux-tu ?

ARLEQUIN.

Je viens vous demander ma petite fortune.

LELIO.

Qu'eſt-ce que cette fortune ?

ARLEQUIN.

C'eſt que le Seigneur Frédéric m'a promis tout plein mes poches d'argent, ſi je lui contois un peu ce que vous êtes, & tout ce que je ſais de vous ; il m'a bien recommandé le ſecret, & je ſuis obligé de le garder en conſcience : ce que j'en dis, ce n'eſt que par maniere de parler. Voulez-vous que je lui rapporte toutes les babioles qu'il demande ? vous ſavez que je ſuis pauvre, l'argent qui m'en viendra, je le mettrai en rente, ou je le prêterai à uſure.

LELIO.

Que Frédéric eſt lâche ! Mon enfant, je pardonne à ta ſimplicité le compliment que tu me fais. Tu as de l'honneur à ta maniere, & je ne vois nul inconvénient pour moi à te laiſſer profiter de la baſſeſſe de Frédéric. Oui, reçois ſon argent, je veux bien que tu lui rapportes ce que je t'ai dit que j'étois, & ce que tu ſais.

ARLEQUIN.

Votre foi ?

LELIO.

Fais, j'y consens.

ARLEQUIN.

Ne vous gênez point, parlez-moi sans façon ; je vous laisse la liberté, rien de force.

LELIO.

Va ton chemin, & n'oublie pas sur-tout de lui marquer le souverain mépris que j'ai pour lui.

ARLEQUIN.

Je ferai votre commission.

LELIO.

J'apperçois la Princesse. Adieu, Arlequin, va gagner ton argent.

SCENE III.

ARLEQUIN.

QUAND on a un peu d'esprit, on accommode tout ; un butord auroit été chagriner son Maître sans lui en demander honnêtement le privilége. A cette heure, si je lui cause du chagrin, ce sera de bonne amitié, au moins. Mais voilà cette Princesse avec sa Camarade.

SCENE IV.

ARLEQUIN, LA PRINCESSE, HORTENSE.

LA PRINCESSE, *à Arlequin.*

IL me semble avoir vû de loin ton Maître avec toi.

ARLEQUIN.

Il vous a semblé la vérité, Madame; & quand cela ne seroit pas, je ne suis pas là pour vous dédire.

LA PRINCESSE.

Va le chercher, dis-lui que j'ai à lui parler.

ARLEQUIN.

J'y cours, Madame, (*il va & revient.*) si je ne le trouve pas, qu'est-ce que je lui dirai?

LA PRINCESSE.

Il ne peut pas encore être loin, tu le trouveras sans doute.

ARLEQUIN, *à part.*

Bon, je vais tout d'un coup chercher le Seigneur Frédéric.

SCENE V.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

LA PRINCESSE.

MA chere Hortenſe, apparemment que ma rêverie eſt contagieuſe; car vous devenez rêveuſe auſſi-bien que moi.

HORTENSE.

Que voulez-vous, Madame? je vous vois rêver, & cela me donne un air penſif; je vous copie de figure.

LA PRINCESSE.

Vous copiez ſi bien qu'on s'y méprendroit: quant à moi, je ne ſuis point tranquille, le rapport que vous me faites de Lélio, ne me ſatisfait pas. Un homme à qui vous avez fait appercevoir que je l'aime, un homme à qui j'ai cru voir du penchant pour moi, devroit à votre diſcours donner malgré lui quelques marques de joie, & vous ne me parlez que de ſon profond reſpect; cela eſt bien froid.

HORTENSE.

Mais, Madame, ordinairement le reſpect n'eſt ni chaud, ni froid; je ne lui ai

pas dit crûment, la Princeſſe vous aime ; il ne m'a pas répondu crûment, j'en ſuis charmé : il ne lui a pas pris des tranſports : mais il m'a paru pénétré d'un profond reſpect. J'en reviens toujours à ce reſpect, & je le trouve en ſa place.

LA PRINCESSE.

Vous êtes femme d'eſprit, lui avez-vous ſenti quelque ſurpriſe agréable ?

HORTENSE.

De la ſurpriſe ? oui, il en a montrée ; à l'égard de ſavoir ſi elle étoit agréable ou non, quand un homme ſent du plaiſir, & qu'il ne le dit point, il en auroit un jour entier ſans qu'on le devinât : mais enfin pour moi, je ſuis fort contente de lui.

LA PRINCESSE, *ſouriant d'un air forcé.*

Vous êtes fort contente de lui, Hortenſe ; n'y auroit-il rien d'équivoque là-deſſous ? Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

HORTENSE.

Ce que ſignifie, je ſuis contente de lui ? cela veut dire.... En vérité, Madame, cela veut dire que je ſuis contente de lui ; on ne ſauroit expliquer cela qu'en le répétant. Comment feriez vous pour dire autrement ? Je ſuis ſatisfaite de ce qu'il m'a répondu ſur votre chapitre, l'aimez-vous mieux de cette façon-là ?

LA PRINCESSE.

Cela eſt plus clair.

HORTENSE.

C'eſt pourtant la même choſe.

LA PRINCESSE.

Ne vous fâchez point, je ſuis dans une ſituation d'eſprit qui mérite un peu d'indulgence. Il me vient des idées fâcheuſes, déraiſonnables; je crains tout, je ſoupçonne tout: je crois que j'ai été jalouſe de vous, oui de vous-même, qui êtes la meilleure de mes amies, qui méritez ma confiance, & qui l'avez. Vous êtes aimable, Lélio l'eſt auſſi, vous vous êtes vûs tous deux, vous m'avez fait un rapport de lui qui n'a pas rempli mes eſpérances; je me ſuis égarée là-deſſus, j'ai vû mille chimeres, vous étiez déja ma rivale. Qu'eſt-ce que c'eſt que l'amour, ma chere Hortenſe! où eſt l'eſtime que j'ai pour vous, la juſtice que je dois vous rendre? me reconnoiſſez-vous? ne ſont-ce pas là les foibleſſes d'un enfant que je rapporte?

HORTENSE.

Oui, mais les foibleſſes d'un enfant de votre âge ſont dangereuſes, & je voudrois bien n'avoir rien à démêler avec elles.

LA PRINCESSE.

Ecoutez, je n'ai pas tant de tort; tantôt pendant

pendant que nous étions à cette Fête, Lélio n'a presque regardé que vous, vous le savez bien.

HORTENSE.

Moi, Madame?

LA PRINCESSE.

Hé bien, vous n'en convenez pas : cela est mal entendu, par exemple, il semble-roit qu'il y a du mystere ; n'ai-je pas remarqué que les regards de Lélio vous embarrassoient, & que vous n'osiez pas le regarder, par considération pour moi sans doute ?... Vous ne me répondez pas ?

HORTENSE.

C'est que je vous vois en train de remarquer, & si je réponds, j'ai peur que vous ne remarquiez encore quelque chose dans ma réponse : cependant je n'y gagne rien ; car vous faites une remarque sur mon silence. Je ne sais plus comment me conduire ; si je me tais, c'est du mystere ; si je parle, autre mystere ; enfin je suis mystere depuis les pieds jusqu'à la tête. En vérité je n'ose pas me remuer, j'ai peur que vous n'y trouviez une équivoque : quel étrange amour que le vôtre, Madame ! je n'en ai jamais vû de cette humeur-là.

LA PRINCESSE.

Encore une fois je me condamne : mais

vous n'êtes pas mon amie pour rien, vous êtes obligée de me supporter ; j'ai de l'amour, en un mot, voilà mon excuse.

HORTENSE.

Mais, Madame, c'est plus mon amour que le vôtre, de la maniere dont vous le prenez, il me fatigue plus que vous ; ne pourriez-vous me dispenser de votre confidence ? Je me trouve une passion sur les bras qui ne m'appartient pas, peut-on de fardeau plus ingrat ?

LA PRINCESSE, *d'un air sérieux.*

Hortense, je vous croyois plus d'attachement pour moi, & je ne sais que penser, après tout, du dégoût que vous témoignez. Quand je répare mes soupçons à votre égard par l'aveu franc que je vous en fais : mon amour vous déplaît trop ; je n'y comprends rien, on diroit presque que vous en avez peur.

HORTENSE.

Ah la désagréable situation ! que je suis malheureuse, de ne pouvoir ouvrir ni fermer la bouche en sûreté ! Que faudra-t-il donc que je devienne ? les remarques me suivent, je n'y saurois tenir ; vous me désesperez, je vous tourmente, toujours je vous fâcherai en parlant, toujours je vous fâcherai en ne disant mot ; je ne saurois

donc me corriger. Voilà une querelle fondée pour l'éternité ; le moyen de vivre ensemble ? j'aimerois mieux mourir. Vous me trouvez rêveuse, après cela il faut que je m'explique ; Lélio m'a regardée, vous ne savez que penser, vous ne me comprenez pas : vous m'estimez, vous me croyez fourbe ; haine, amitié, soupçon, confiance, le calme, l'orage, vous me mettez tout ensemble ; je m'y perds, la tête me tourne, je ne sais où je suis : je quitte la partie, je me sauve, je m'en retourne, dussiez-vous prendre mon voyage pour une finesse.

LA PRINCESSE, *la caressant.*

Non, ma chere Hortense, vous ne me quitterez point, je ne veux point vous perdre, je veux vous aimer, je veux que vous m'aimiez ; j'abjure toutes mes foiblesses, vous êtes mon amie, je suis la vôtre ; & cela durera toujours.

HORTENSE.

Madame, cet amour-là nous brouillera ensemble, vous le verrez ; laissez-moi partir, comptez que je fais pour le mieux.

LA PRINCESSE.

Non, ma chere, je vais faire arrêter tous vos équipages, vous ne vous servirez que des miens ; & pour plus de sûreté, à

toutes les portes de la Ville vous trouverez des Gardes qui ne vous laiſſeront paſſer qu'avec moi. Nous irons quelquefois nous promener enſemble, voilà tous les voyages que vous ferez : point de mutinerie, je n'en rabatterai rien. A l'égard de Lélio, vous continuerez de le voir avec moi, ou ſans moi, quand votre amie vous en priera.

HORTENSE.

Moi, voir Lélio, Madame? & ſi Lélio me regarde? il a des yeux ; & ſi je le regarde, j'en ai auſſi, ou bien ſi je ne le regarde pas? car tout eſt égal avec vous. Que voulez-vous que je faſſe dans la compagnie d'un homme avec qui toute fonction de mes deux yeux eſt interdite? les fermerai-je? les détournerai-je? voilà tout ce qu'on en peut faire, & rien de tout cela ne vous convient. D'ailleurs s'il a toujours ce profond reſpect qui n'eſt pas de votre goût, vous vous en prendrez à moi, vous me direz encore, cela eſt bien froid ; comme ſi je n'avois qu'à lui dire, Monſieur, ſoyez plus tendre : ainſi ſon reſpect, ſes yeux & les miens, voilà trois choſes que vous ne me paſſerez jamais. Je ne ſais ſi pour vous accommoder il me ſuffiroit d'être aveugle, ſourde & muette ; je ne ſe-

rois peut-être pas encore à l'abri de votre chicane.

LA PRINCESSE.

Toute cette vivacité-là ne me fait point de peur : je vous connois, vous êtes bonne, mais impatiente, & quelque jour vous & moi nous rirons de ce qui nous arrive aujourd'hui.

HORTENSE.

Souffrez que je m'éloigne pendant que vous aimez ; au lieu de rire de mon séjour, nous rirons de mon absence, n'est-ce pas la même chose ?

LA PRINCESSE.

Ne m'en parlez plus, vous m'affligez. Voici Lélio qu'apparemment Arlequin aura averti de ma part ; prenez de grace un air moins triste : je n'ai qu'un mot à lui dire ; après l'instruction que vous lui avez donnée, nous jugerons bientôt de ses sentimens par la maniere dont il se comportera dans la suite. Le don de ma main lui fait un beau rang : mais il peut avoir le cœur pris.

SCENE VI.

LELIO, HORTENSE, LA PRINCESSE.

LELIO.

JE me rends à vos ordres, Madame; Arlequin m'a dit que vous souhaitiez me parler.

LA PRINCESSE.

Je vous attendois, Lélio, vous savez quelle est la commission de l'Ambassadeur du Roi de Castille; qu'on est convenu d'en délibérer aujourd'hui. Frédéric s'y trouvera: mais c'est à vous seul à décider: il s'agit de ma main que le Roi de Castille demande, vous pouvez l'accorder ou la refuser. Je ne vous dirai point quelles seroient mes intentions là-dessus, je m'en tiens à souhaiter que vous les deviniez: j'ai quelques ordres à donner, je vous laisse un moment avec Hortense; à peine vous connoissez-vous encore: elle est mon amie, & je suis bien-aise que l'estime que j'ai pour vous, ait son aveu.

SCENE VII.

HORTENSE, LELIO.

LELIO.

ENFIN, Madame, il eſt tems que vous décidiez de mon ſort, il n'y a point de momens à perdre. Vous venez d'entendre la Princeſſe, elle veut que je prononce ſur le mariage qu'on lui propoſe. Si je refuſe de le conclure, c'eſt entrer dans ſes vûes, & lui dire que je l'aime; ſi je le conclus, c'eſt lui donner des preuves d'une indifférence dont elle cherchera les raiſons. La conjoncture eſt preſſante: que réſolvez-vous en ma faveur? il faut que je me dérobe d'ici inceſſamment: mais vous, Madame, y reſterez-vous? je puis vous offrir un aſyle où vous ne craindrez perſonne. Oſerai-je eſpérer que vous conſentirez aux meſures promptes & néceſſaires....?

HORTENSE.

Non, Monſieur, n'eſpérez rien, je vous prie, ne parlons plus de votre cœur, & laiſſez le mien en repos; vous le troublez, je ne ſais ce qu'il eſt devenu, je n'entends parler que d'amour à droite & à gauche,

il m'environne, il m'obsede, & le vôtre au bout du compte est celui qui me presse le plus.

LELIO.

Quoi, Madame! c'en est donc fait? mon amour vous fatigue, & vous me rebutez.

HORTENSE.

Si vous cherchez à m'attendrir, je vous avertis que je vous quitte; je n'aime point qu'on exerce mon courage.

LELIO.

Ah, Madame! il ne vous en faut pas beaucoup pour résister à ma douleur.

HORTENSE.

Eh, Monsieur, je ne sais point ce qu'il m'en faut, & ne trouve point à propos de le savoir; laissez-moi me gouverner, chacun se sent, brisons là-dessus.

LELIO.

Il n'est que trop vrai que vous pouvez m'écouter sans aucun risque.

HORTENSE.

Il n'est que trop vrai! Oh je suis plus difficile en vérités que vous, & ce qui est trop vrai pour vous, ne l'est pas assez pour moi. Je crois que j'irois loin avec vos sûretés, sur-tout avec un garant comme vous. En vérité, Monsieur, vous n'y songez

pas, il n'eſt que trop vrai ! Si cela étoit ſi vrai, j'en ſaurois quelque choſe, car vous me forcez à vous dire plus que je ne veux, & je ne vous le pardonnerai pas.

LELIO.

Si vous ſentez quelque heureuſe diſpoſition pour moi, qu'ai-je fait depuis tantôt qui puiſſe mériter que vous la combattiez ?

HORTENSE.

Ce que vous avez fait ? Pourquoi me rencontrez-vous ici ? qu'y venez-vous chercher ? Vous êtes arrivé à la Cour, vous avez plû à la Princeſſe, elle vous aime, vous dépendez d'elle, j'en dépens de même, elle eſt jalouſe de moi : voilà ce que vous avez fait, Monſieur, & il n'y a point de remede à cela puiſque je n'en trouve point.

LELIO, *étonné.*

La Princeſſe eſt jalouſe de vous ?

HORTENSE.

Oui, très-jalouſe : peut-être actuellement ſommes-nous obſervés l'un & l'autre, & après cela vous venez me parler de votre paſſion, vous voulez que je vous aime ; vous le voulez, & je tremble de ce qui en peut arriver : car enfin on ſe laſſe, j'ai beau vous dire que cela ne ſe peut pas, que mon cœur vous ſeroit inutile ; vous

ne m'écoutez point, vous vous plaisez à me pousser à bout. Eh, Lélio, qu'est-ce que c'est que votre amour? vous ne me ménagez point; aime t on les gens quand on les persécute? quand ils sont plus à plaindre que nous, quand ils ont leurs chagrins & les nôtres, quand ils ne nous font un peu de mal que pour éviter de nous en faire davantage? Je refuse de vous aimer, qu'est-ce que j'y gagne? Vous imaginez-vous que j'y prends plaisir? non Lélio, non, le plaisir n'est pas grand: vous êtes un ingrat, vous devriez me remercier de mes refus, vous ne les méritez pas. Dites moi, qu'est-ce qui m'empêche de vous aimer? cela est il si difficile? n'ai-je pas le cœur libre? n'êtes-vous pas aimable? ne m'aimez vous pas assez? que vous manque-t-il? vous n'êtes pas raisonnable. Je vous refuse mon cœur avec le péril qu'il y a de l'avoir; mon amour vous perdroit: voilà pourquoi vous ne l'aurez point, voilà d'où me vient ce courage que vous me reprochez, & vous vous plaignez de moi, & vous me demandez encore que je vous aime: expliquez-vous donc, que me demandez-vous? que vous faut-il? qu'appellez-vous aimer? je n'y comprends rien.

LELIO, *vivement.*

C'eſt votre main qui manque à mon bonheur.

HORTENSE, *tendrement.*

Ma main.... ah ! je ne périrois pas ſeule, & le don que je vous en ferois, me coûteroit mon époux, & je ne veux pas mourir en perdant un homme comme vous. Non, ſi je faiſois jamais votre bonheur, je voudrois qu'il durât long-tems.

LELIO, *animé.*

Mon cœur ne peut ſuffire à toute ma tendreſſe, Madame, prêtez-moi de grace un moment d'attention, je vais vous inſtruire.

HORTENSE.

Arrêtez, Lélio ; j'enviſage un malheur qui me fait frémir, je ne ſache rien de ſi cruel que votre obſtination ; il me ſemble que tout ce que vous me dites, m'entretient de votre mort. Je vous avois prié de laiſſer mon cœur en repos, vous n'en faites rien : voilà qui eſt fini, pourſuivez, je ne vous crains plus. Je me ſuis d'abord contentée de vous dire que je ne pouvois pas vous aimer, cela ne vous a pas épouvanté : mais je ſais des façons de parler plus poſitives, plus intelligibles, & qui aſſurément vous guériront de toute eſpéran-

ce. Voici donc à la lettre ce que je penſe ; & ce que je penſerai toujours, C'eſt que je ne vous aime point, & que je ne vous aimerai jamais. Ce diſcours eſt net, je le crois ſans replique ; il ne reſte plus de queſtion à faire, je ne ſortirai point delà, je ne vous aime point, vous ne me plaiſez point : ſi je ſavois une maniere de m'expliquer plus dure, je m'en ſervirois pour vous punir de la douleur que je ſouffre à vous en faire. Je ne penſe pas qu'à préſent vous ayiez envie de parler de votre amour, ainſi changeons de ſujet.

LELIO.

Oui, Madame, je vois bien que votre réſolution eſt priſe : la ſeule eſpérance d'être uni pour jamais avec vous, m'arrêtoit encore ici ; je m'étois flatté, je l'avoue : mais c'eſt bien peu de choſe que l'intérêt que l'on prend à un homme à qui l'on peut parler comme vous le faites. Quand je vous apprendrois qui je ſuis, cela ne ſerviroit de rien, vos refus n'en ſeroient que plus affligeans. Adieu, Madame, il n'y a plus de ſéjour ici pour moi, je pars dans l'inſtant, & ne vous oublierai jamais. (*Il s'éloigne.*)

HORTENSE, *pendant qu'il s'en va.*

Oh ! je ne ſais plus où j'en ſuis, je n'avois

pas prévu ce coup-là. (*Elle l'appelle*) Lélio ?

LELIO, *revenant.*

Que me voulez-vous, Madame ?

HORTENSE.

Je n'en sais rien ; vous êtes au désespoir ; vous m'y mettez, je ne sais encore que cela.

LELIO.

Vous me haïrez, si je ne vous quitte.

HORTENSE.

Je ne vous hais plus quand vous me quittez.

LELIO.

Daignez donc consulter votre cœur.

HORTENSE.

Vous voyez bien les conseils qu'il me donne ; vous partez, je vous rappelle ; je vous rappellerai, si je vous renvoie : mon cœur ne finira rien.

LELIO.

Eh, Madame, ne me renvoyez plus ; nous échapperons aisément à tous les malheurs que vous craignez : laissez-moi vous expliquer mes mesures, & vous dire que ma naissance....

HORTENSE, *vivement.*

Non, je me retrouve enfin, je ne veux plus rien entendre : échapper à nos mal-

heurs, ne s'agit-il pas de sortir d'ici ? le pourrons nous ? n'a-t-on pas les yeux sur nous ? ne serez-vous pas arrêté ? Adieu, je vous dois la vie, je ne vous devrai rien si vous ne sauvez la vôtre. Vous dites que vous m'aimez ; non, je n'en crois rien si vous ne partez. Partez donc, ou soyez mon ennemi mortel ; partez, ma tendresse vous l'ordonne, ou restez ici, l'homme du monde le plus haï de moi, & le plus haïssable que je connoisse. (*Elle s'en va comme en colere.*)

LELIO, *d'un ton de dépit.*

Je partirai donc, puisque vous le voulez : mais vous prétendez me sauver la vie, & vous n'y réussirez pas.

HORTENSE, *se retournant de loin.*

Vous me rappellez donc à votre tour ?

LELIO.

J'aime autant mourir que de ne vous plus voir.

HORTENSE.

Ah ! voyons donc les mesures que vous voulez prendre.

LELIO, *transporté de joie.*

Quel bonheur ! je ne saurois retenir mes transports.

HORTENSE, *noncha'amment.*

Vous m'aimez beaucoup, je le sais bien ;

passons votre reconnoissance, nous dirons cela une autre fois. Venons aux mesures...

LELIO.

Que n'ai-je, au lieu d'une Couronne qui m'attend, l'Empire de la terre à vous offrir !

HORTENSE, *avec une surprise modeste.*

Vous êtes né Prince ? mais vous n'avez qu'à me garder votre cœur, vous ne me donnerez rien qui le vaille : achevons.

LELIO.

J'attends demain *incognito* un Courier du Roi de Leon mon Pere.

HORTENSE.

Arrêtez, Prince, Frédéric vient, l'Ambassadeur le suit sans doute. Vous m'informerez tantôt de vos résolutions.

LELIO.

Je crains encore vos inquiétudes.

HORTENSE.

Et moi, je ne crains plus rien, je me sens l'imprudence la plus tranquille du monde : vous me l'avez donnée, je m'en trouve bien ; c'est à vous à me la garantir, faites comme vous pourrez.

LELIO.

Tout ira bien, Madame ; je ne conclurai rien avec l'Ambassadeur pour gagner du tems, je vous reverrai tantôt.

SCENE VIII.

L'AMBASSADEUR, LELIO; FREDERIC.

FREDERIC, *à part à l'Ambassadeur.*

Vous sentirez, (j'en suis sûr) jusqu'où va l'audace de ses espérances.

L'AMBASSADEUR, *à Lélio.*

Vous savez, Monsieur, ce qui m'amene ici, & votre habileté me répond du succès de ma commission. Il s'agit d'un mariage entre votre Princesse & le Roi de Castille mon Maître. Tout invite à le conclure, jamais union ne fut peut être plus nécessaire; vous n'ignorez pas les justes droits que les Rois de Castille prétendent avoir sur une partie de cet Etat, par les alliances....

LELIO.

Laissons-là ces droits historiques, Monsieur, je sais ce que c'est; & quand on voudra, la Princesse en produira de même valeur sur les Etats du Roi votre Maître. Nous n'avons qu'à relire aussi les alliances passées,

passées, vous verrez qu'il y aura quelqu'une de vos Provinces qui nous appartiendra.

FREDERIC.

Effectivement vos droits ne sont pas fondés, & il n'est pas besoin d'en appuyer le mariage dont il s'agit.

L'AMBASSADEUR.

Laissons-les donc pour le présent, j'y consens : mais la trop grande proximité des deux Etats entretient depuis vingt ans des guerres qui ne finissent que pour des instans, & qui recommenceront bientôt entre deux Nations voisines, & dont les intérêts se croiseront toujours. Vos peuples sont fatigués, mille occasions vous ont prouvé que vos ressources sont inégales aux nôtres : la paix que nous venons de faire avec vous, vous la devez à des circonstances qui ne se rencontreront pas toujours. Si la Castille n'avoit été occupée ailleurs, les choses auroient bien changé de face.

LELIO.

Point du tout ; il en auroit été de cette guerre comme de toutes les autres. Depuis tant de siecles que cet Etat se défend contre le vôtre, où sont vos progrès ? je n'en vois point qui puissent justifier cette grande inégalité de forces dont vous parlez.

L'AMBASSADEUR.

Vous ne vous êtes soutenus que par des secours étrangers.

LÉLIO.

Ces mêmes secours dans bien des occasions vous ont aussi rendu de grands services ; & voilà comment subsistent les Etats, la politique de l'un arrête l'ambition de l'autre.

FREDERIC.

Retranchons-nous sur des choses plus effectives, sur la tranquillité durable que ce mariage assureroit aux deux peuples qui ne seroient plus qu'un, & qui n'auroient plus qu'un même Maître.

LÉLIO.

Fort bien ; mais nos peuples n'ont-ils pas leurs loix particulieres ? êtes-vous sûr, Monsieur, qu'ils voudront bien passer sous une domination étrangere, & peut-être se soumettre aux coutumes d'une Nation qui leur est antipathique ?

L'AMBASSADEUR.

Désobéiront-ils à leur Souveraine ?

LELIO.

Ils lui désobéiront par amour pour elle.

FREDERIC.

En ce cas-là, il ne sera pas difficile de les réduire.

LELIO.

Y penſez-vous, Monſieur ? S'il faut les opprimer pour les rendre tranquilles comme vous l'entendez, ce n'eſt pas de leur Souveraine que doit leur venir un pareil repos ; il n'appartient qu'à la fureur d'un ennemi, de leur faire un préſent ſi funeſte.

FREDERIC, *à part à l'Ambaſſadeur.*

Vous voyez des preuves de ce que je vous ai dit.

L'AMBASSADEUR, *à Lélio.*

Votre avis eſt donc de rejetter le mariage que je propoſe ?

LELIO.

Je ne le rejette point : mais il mérite réflexion. Il faut examiner mûrement les choſes, après quoi je conſeillerai à la Princeſſe ce que je jugerai de mieux pour ſa gloire, & pour le bien de ſes peuples : le Seigneur Frédéric dira ſes raiſons, & moi les miennes.

FREDERIC.

On décidera ſur les vôtres.

L'AMBASSADEUR, *à Lélio.*

Me permettrez-vous de vous parler à cœur ouvert ?

LELIO.

Vous êtes le Maître.

L'AMBASSADEUR.

Vous êtes ici dans une belle situation, & vous craignez d'en sortir si la Princesse se marie : mais le Roi mon Maître est assez grand Seigneur pour vous dédommager, & j'en réponds pour lui.

LELIO, *froidement.*

Ah ! de grace, ne citez point ici le Roi votre Maître : soupçonnez-moi tant que vous voudrez de manquer de droiture, mais ne l'associez point à vos soupçons. Quand nous faisons parler les Princes, Monsieur, que ce soit toujours d'une maniere noble & digne d'eux ; c'est un respect que nous leur devons, & vous me faites rougir pour le Roi de Castille.

L'AMBASSADEUR.

Arrêtons-là. Une discussion là-dessus nous meneroit trop loin ; il ne me reste qu'un mot à vous dire, & ce n'est plus le Roi de Castille, c'est moi qui vous parle à présent. On m'a averti que je vous trouverois contraire au mariage dont il s'agit, tout convenable, tout nécessaire qu'il est, si jamais la Princesse veut épouser un Prince ; on a prévû les difficultés que vous faites, & l'on prétend que vous avez vos raisons pour les faire : raisons si hardies

que je n'ai pû les croire, & qui sont fondées, dit-on, sur la confiance dont la Princesse vous honore.

LELIO.

Vous m'allez encore parler à cœur ouvert, Monsieur, & si vous m'en croyez, vous n'en ferez rien; la franchise ne vous réussit pas, le Roi votre Maître s'en est mal trouvé tout à l'heure, & vous m'inquiétez pour la Princesse.

L'AMBASSADEUR.

Ne craignez rien; loin de manquer moi-même à ce que je lui dois, je ne veux que l'apprendre à ceux qui l'oublient.

LELIO.

Voyons; j'en sais tant là-dessus que je suis en état de corriger vos leçons-mêmes. Que dit-on de moi?

L'AMBASSADEUR.

Des choses hors de toute vraisemblance.

FREDERIC.

Ne les expliquez point, je crois savoir ce que c'est; on me les a dites aussi, & j'en ai ri comme d'une chimere.

LELIO, *regardant Frédéric.*

N'importe, je serai bien aise de voir jusqu'où va la lâche inimitié de ceux dont je blesse ici les yeux, que vous connoissez

comme moi, & à qui j'aurois fait bien du mal si j'avois voulu ; mais qui ne valent pas la peine qu'un honnête homme se venge. Revenons.

L'AMBASSADEUR.

Non, le Seigneur Frédéric a raison ; n'expliquons rien : ce sont des illusions. Un homme d'esprit comme vous, dont la fortune est déja si prodigieuse, & qui la mérite, ne sauroit avoir des sentimens aussi périlleux que ceux qu'on vous attribue : la Princesse n'est sans doute que l'objet de vos respects ; mais le bruit qui court sur votre compte, vous expose, & pour le détruire je vous conseillerois de porter la Princesse à un mariage avantageux à l'Etat.

LELIO.

Je vous suis très-obligé de vos conseils, Monsieur ; mais j'ai regret à la peine que vous prenez de m'en donner. Jusqu'ici les Ambassadeurs n'ont jamais été les Précepteurs des Ministres chez qui ils vont, & je n'ose renverser l'ordre : quand je verrai votre nouvelle méthode bien établie, je vous promets de la suivre.

L'AMBASSADEUR.

Je n'ai pas tout dit. Le Roi de Castille a pris de l'inclination pour la Princesse

ſur un Portrait qu'il en a vû ; c'eſt en amant que ce jeune Prince ſouhaite un mariage, que la raiſon, l'égalité d'âge & la politique doivent preſſer de part & d'autre. S'il ne s'acheve pas, ſi vous en détournez la Princeſſe par des motifs qu'elle ne ſait pas, faites du moins qu'à ſon tour ce Prince ignore les ſecretes raiſons qui s'oppoſent en vous à ce qu'il ſouhaite ; la vengeance des Princes peut porter loin, ſouvenez-vous-en.

LELIO.

Encore une fois je ne rejette point votre propoſition, nous l'examinerons plus à loiſir : mais ſi les raiſons ſecretes que vous voulez dire, étoient réelles, Monſieur, je ne laiſſerois pas que d'embarraſſer le reſſentiment de votre Prince : il ſeroit plus difficile de ſe venger de moi que vous ne penſez.

L'AMBASSADEUR, *outré.*

De vous ?

LELIO, *froidement.*

Oui de moi.

L'AMBASSADEUR.

Doucement, vous ne ſavez pas à qui vous parlez.

LELIO.

Je sais qui je suis, en voilà assez.

L'AMBASSADEUR.

Laissez-là ce que vous êtes, & soyez sûr que vous me devez respect.

LELIO.

Soit, & moi je n'ai, si vous le voulez; que mon cœur pour tout avantage; mais les égards que l'on doit à la seule vertu, sont aussi légitimes que les respects que l'on doit aux Princes; & fussiez-vous le Roi de Castille même, si vous êtes généreux, vous ne sauriez penser autrement. Je ne vous ai point manqué de respect, supposé que je vous en doive : mais les sentimens que je vous montre depuis que je vous parle, méritoient de votre part plus d'attention que vous ne leur en avez donnée; cependant je continuerai à vous respecter, puisque vous dites qu'il le faut, sans pourtant en examiner moins si le mariage dont il s'agit, est vraiment convenable. *Il sort fiérement.*

SCENE

SCENE VIII.

FREDERIC, L'AMBASSADEUR.

FREDERIC.

LA maniere dont vous venez de lui parler, me fait préſumer bien des choſes; peut-être ſous le titre d'Ambaſſadeur nous cachez-vous....

L'AMBASSADEUR.

Non, Monſieur, il n'y a rien à préſumer, c'eſt un ton que j'ai crû pouvoir prendre avec un aventurier que le ſort a élevé.

FREDERIC.

Eh bien, que dites-vous de cet homme-là?

L'AMBASSADEUR.

Je dis que je l'eſtime.

FREDERIC.

Cependant ſi nous ne le renverſons, vous ne pouvez réuſſir; ne joindrez vous pas vos efforts aux nôtres?

L'AMBASSADEUR.

J'y conſens, à condition que nous ne tenterons rien qui ſoit indigne de nous;

je veux le combattre généreusement comme il le mérite.

FREDERIC.

Toutes actions sont généreuses quand elles tendent au bien général.

L'AMBASSADEUR.

Ne vous en fiez pas à vous ; vous haïssez Lélio, & la haine entend mal à faire des maximes d'honneur. Je tâcherai de voir aujourd'hui la Princesse : Je vous quitte, j'ai quelques dépêches à faire, nous nous reverrons tantôt.

SCENE IX.

FREDERIC, ARLEQUIN,

arrivant tout essoufflé.

FREDERIC, *à part.*

MONSIEUR l'Ambassadeur me paroît bien scrupuleux : mais voici Arlequin qui accourt à moi.

ARLEQUIN.

Par-la-mardi, Monsieur le Conseiller, il y a long-tems que je galope après vous ;

vous êtes plus difficile à trouver qu'une botte de foin dans une aiguille.

FREDERIC.

Je ne me suis pourtant pas écarté, as-tu quelque chose à me dire?

ARLEQUIN.

Attendez, je crois que j'ai laissé ma respiration par les chemins, Ouf....

FREDERIC.

Reprens haleine.

ARLEQUIN.

Oh dame, cela ne se prend pas avec la main. Ohi, ohi. Je vous ai été chercher au Palais, dans les salles, dans les cuisines; je trotois par-ci, je trotois par-là, je trotois par-tout, & y allons vîte, & boutte, & garre, n'avez-vous pas vû le Seigneur Frédéric? Hé non, mon ami. Où diable est-il donc? que la peste l'étouffe; & puis je cours encore, patati patata, je jure, je rencontre un porteur d'eau, je renverse son eau: n'avez-vous pas vû le Seigneur Frédéric? attends, attends, je vais te donner du Seigneur Frédéric par les oreilles; moi je m'enfuis. Par la sambleu, morbleu, ne seroit-il pas au cabaret? J'y entre, je trouve du vin, je bois chopine, je m'appaise & puis je reviens, & puis vous voilà.

FREDERIC.

Acheve, sais-tu quelque chose ? tu me donnes bien de l'impatience.

ARLEQUIN.

Cent mille écus ne seroient pas dignes de me payer ma peine, pourtant j'en rabattrai beaucoup.

FREDERIC.

Je n'ai point d'argent sur moi, mais je t'en promets au sortir d'ici.

ARLEQUIN.

Pourquoi est-ce que vous laissez votre bourse à la maison ? Si j'avois sû cela je ne vous aurois pas trouvé; car pendant que j'y suis, il faut que je vous tienne.

FREDERIC.

Tu n'y perdras rien, parle : que sais-tu ?

ARLEQUIN.

De bonnes choses, c'est du nanan.

FREDERIC.

Voyons.

ARLEQUIN.

Cet argent promis m'envoye des scrupules : si vous pouviez me donner des gages ; ce petit diamant qui est à votre petit doigt, par exemple, quand cela promet de l'argent, cela tient parole.

FREDERIC.

Prends, le voilà pour garant de la mienne, ne me fais plus languir.

ARLEQUIN.

Vous êtes honnête homme, & votre bague aussi. Or donc, tantôt Monsieur Lélio, qui vous mépriſe que c'eſt une bénédiction, il parloit à lui tout seul...

FREDERIC.

Bon.

ARLEQUIN.

Oui, bon. Voilà la Princeſſe qui vient. Dirai-je tout devant elle.

FREDERIC, *après avoir rêvé.*

Tu m'en fais venir l'idée. Oui, mais ne dis rien de tes engagemens avec moi. Je vais parler le premier, conforme-toi à ce que tu m'entendras dire.

SCENE X.

LA PRINCESSE, HORTENSE, FREDERIC, ARLEQUIN.

LA PRINCESSE.

EH bien, Frédéric, qu'a-t-on conclu avec l'Ambassadeur ?

FREDERIC.

Madame, Monsieur Lélio penche à croire que sa proposition est recevable.

LA PRINCESSE.

Lui ! son sentiment est que j'épouse le Roi de Castille ?

FREDERIC.

Il n'a demandé que le tems d'examiner un peu la chose.

LA PRINCESSE.

Je n'aurois pas crû qu'il dût penser comme vous le dites.

ARLEQUIN, *derriere elle.*

Il en pense ma foi bien d'autres.

LA PRINCESSE, *à Arlequin.*

Ah te voilà ! (*à Frédéric.*) Que faites-vous de son Valet ici ?

FREDERIC.

Quand vous êtes arrivée, Madame, il venoit, disoit-il, me déclarer quelque chose qui vous concerne, & que le zèle qu'il a pour vous, l'oblige de découvrir. Monsieur Lélio y est mêlé; mais je n'ai pas eu encore le tems de savoir ce que c'est.

LA PRINCESSE.

Sachons-le? de quoi s'agit-il?

ARLEQUIN.

C'est que, voyez-vous, Madame, il n'y a mardi point de chanson à cela, je suis bon serviteur de votre Principauté.

HORTENSE.

Eh quoi, Madame, pouvez-vous prêter l'oreille aux discours de pareilles gens?

LA PRINCESSE.

On s'amuse de tout: continue.

ARLEQUIN.

Je n'entends ni à dia, ni à hurhaut, quand on ne vous rend pas la révérence qui vous appartient.

LA PRINCESSE.

A merveille: mais viens au fait sans compliment.

ARLEQUIN.

Oh dame! quand on vous parle à vous autres, ce n'est pas le tout que d'ôter son

chapeau, il faut bien mettre en avant quelque petite faribole au bout ; à cette heure voilà mon hiſtoire. Vous ſaurez donc, avec votre permiſſion, que tantôt j'écoutois Monſieur Lélio, qui faiſoit la converſation des fous ; car il parloit tout ſeul. Il étoit devant moi, & moi derriere. Or ne vous déplaiſe, il ne ſavoit pas que j'étois là ; il ſe viroit, je me virois, c'étoit une farce. Tout d'un coup il ne s'eſt plus viré, & puis s'eſt mis à dire comme cela, ouf, je ſuis diablement embarraſſé. Moi j'ai deviné qu'il avoit de l'embarras ; quand il a eu dit cela, il n'a rien dit davantage, il s'eſt promené, enſuite il lui a pris un grand friſſon.

HORTENSE.

En vérité, Madame, vous m'étonnez.

LA PRINCESSE.

Que veux-tu dire, un friſſon ?

ARLEQUIN.

Oui, il a dit je tremble, & ce n'étoit pas pour des prunes, le gaillard ; car, a-t-il repris, j'ai lorgné ma gentille Maîtreſſe pendant cette belle fête : & ſi cette Princeſſe, qui eſt plus fine qu'un merle, a vû troter ma prunelle, mon affaire va mal, j'en dis du mirlirot. Là-deſſus autre promenade, enſuite autre converſation.

Par la ventrebleu, a-t-il dit, j'ai du guignon : je suis amoureux de cette gracieuse personne, & si la Princesse vient à le savoir, & y allons donc, nous verrons beau train, je serai un joli mignon ; elle sera capable de me friponner ma Mie. Jour de Dieu ! ai-je dit en moi-même, friponner c'est le fait des larrons, & non pas d'une Princesse qui est fidèle comme l'or. Vertuchou, qu'est-ce que c'est que tout ce tripotage-là ? toutes ces paroles-là ont mauvaise mine ; mon Patron songe à malice, & il faut avertir cette pauvre Princesse, à qui on en feroit passer quinze pour quatorze. Je suis donc venu comme un honnête garçon, & voilà que je vous découvre le pot aux roses ; mais je vous dis la signification du discours, & le tout *gratis*, si cela vous plaît.

HORTENSE, *à part.*

Quelle aventure !

FREDERIC, *à la Princesse.*

Madame, vous m'avez dit quelquefois que je présumois mal de Lélio, voyez l'abus qu'il fait de votre estime.

LA PRINCESSE.

Taisez-vous, je n'ai que faire de vos réflexions. (*à Arlequin.*) Pour toi je vais t'apprendre à trahir ton Maître, à te mê-

ler de choſes que tu ne devois pas entendre, & à me compromettre dans l'impertinente répétition que tu en fais; une étroite priſon me répondra de ton ſilence.

ARLEQUIN, *ſe mettant à genoux.*

Ah! ma bonne Dame, ayez pitié de moi, arrachez-moi la langue, & laiſſez-moi la clef des champs. Miſéricorde, ma Reine, je ne ſuis qu'un butord, & c'eſt ce miſérable Conſeiller de malheur qui m'a brouillé avec votre charitable perſonne.

LA PRINCESSE.

Comment cela?

FREDERIC.

Madame, c'eſt un Valet qui vous parle; & qui cherche à ſe ſauver; je ne ſais ce qu'il veut dire.

HORTENSE.

Laiſſez, laiſſez-le parler, Monſieur.

ARLEQUIN, *à Frédéric.*

Allez, je vous ai bien dit que vous ne valiez rien, & vous ne m'avez pas voulu croire. Je ne ſuis qu'un chetif Valet, & ſi pourtant je voulois être homme de bien; & lui qui eſt riche & grand Seigneur, il n'a jamais eu le cœur d'être honnête homme.

FREDERIC.

Il va vous en imposer, Madame.

LA PRINCESSE.

Taisez-vous, vous dis-je, je veux qu'il parle.

ARLEQUIN.

Tenez, Madame, voilà comme cela est venu. Il ma trouvé comme j'allois tout droit devant moi. Veux-tu me faire un plaisir, m'a-t-il dit ? Hélas ! de toute mon ame ; car je suis bon & serviable, de mon naturel. Tiens, voilà une pistole, grand merci ; en voilà encore une autre, donnez, mon brave homme ; prends encore cette poignée de pistoles ; & oui-da, mon bon Monsieur. Veux-tu me rapporter ce que tu entendras dire à ton Maître ? Et pourquoi cela ? Pour rien, par curiosité. Oh non, mon Compere, non. Mais je te donnerai tant de bonnes drogues, je te ferai ci, je te ferai cela, je sais une fille qui est jolie, qui est dans ses meubles, je la tiens dans ma manche, je te la garde. Oh oh, montrez-la pour voir. Je l'ai laissée au logis ; mais suis-moi, tu l'auras. Non non, Brocanteur, non. Quoi ! tu ne veux pas d'une jolie fille ? . . A la vérité, Madame, cette fille-là me trotoit dans l'ame, il me sembloit que je la voyois, qu'elle

étoit blanche, potelée. Quelle satisfaction je trouvois cela bien friand; je bataillois, je bataillois comme un César; vous m'auriez mangé de plaisir en voyant mon courage; à la fin je suis chû. Il me doit encore une pension de cent écus par an, & j'ai déja reçu la fillette, que je ne puis pas vous montrer, parce qu'elle n'est pas là; sans compter une prophétie qui a parlé, à ce qu'ils disent, de mon argent, de ma fortune & de ma friponnerie.

LA PRINCESSE.

Comment s'appelle-t-elle cette fille?

ARLEQUIN.

Lisette. Ah! Madame, si vous voyiez sa face, vous seriez ravie; avec cette créature-là, il faut que l'honneur d'un homme plie bagage, il n'y a pas moyen.

FREDERIC.

Un misérable comme celui-là, peut-il imaginer tant d'impostures?

ARLEQUIN.

Tenez, Madame, voilà encore sa bague qu'il m'a mise en gage pour de l'argent qu'il me doit donner tantôt. Regardez mon innocence: vous qui êtes une Prin-

ceſſe, ſi on vous donnoit tant d'argent, de penſions, de bagues & un joli garçon, eſt-ce que vous y pourriez tenir ? mettez la main ſur la conſcience. Je n'ai rien inventé, j'ai dit ce que Monſieur Lélio a dit.

HORTENSE, *à part.*

Juſte Ciel ?

LA PRINCESSE, *à Frédéric en s'en allant.*

Je verrai ce que je dois faire de vous ; Frédéric ; mais vous êtes le plus indigne & le plus lâche de tous les hommes.

ARLEQUIN.

Hélas ! délivez-moi de la priſon.

LA PRINCESSE.

Laiſſe-moi.

HORTENSE, *déconcertée.*

Voulez-vous que je vous ſuive, Madame ?

LA PRINCESSE.

Non, Madame, reſtez, je ſuis bien-aiſe d'être ſeule : mais ne vous écartez point.

SCENE XI.

ARLEQUIN, FREDERIC, HORTENSE.

ARLEQUIN.

ME voilà bien accommodé, je ſuis un bel oiſeau, j'aurai bon air en cage: & puis après cela fiez-vous aux prophéties, prenez des penſions, & aimez les filles. Pauvre Arlequin! adieu la joie, je n'uſerai plus de ſouliers, on va m'enfermer dans un étui à cauſe de ce Sarraſin-là. (*en montrant Frédéric.*)

FREDERIC.

Que je ſuis malheureux! Madame, vous n'avez jamais paru me vouloir du mal: dans la ſituation où m'a mis un zele imprudent pour les intérêts de la Princeſſe, puis-je eſpérer de vous une grace?

HORTENSE, *outrée.*

Oui-da, Monſieur. Faut-il demander qu'on vous ôte la vie, pour vous délivrer du malheur d'être déteſté de tous les hommes? Voilà, je penſe, tout le ſervice qu'on peut vous rendre, & vous pouvez compter ſur moi.

SCENE XII.

LELIO, HORTENSE, FREDERIC, ARLEQUIN.

FREDERIC.

QUE vous ai-je fait, Madame?

ARLEQUIN, *voyant Lélio.*

Ah! mon Maître bien-aimé, venez que je vous baise les pieds, je ne suis pas digne de vous baiser les mains. Vous savez bien le privilége que vous m'avez donné tantôt; hé bien, ce privilége est ma perdition: pour deux ou trois petites miettes de paroles que j'ai lâchées de vous à la Princesse, elle veut que je garde la chambre, & j'allois faire mes fiançailles.

LELIO.

Que signifient les paroles qu'il a dites, Madame? je m'apperçois qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire dans le Palais; les Gardes m'ont reçu avec une froideur qui m'a surpris: qu'est-il arrivé?

HORTENSE.

Votre Valet, payé par Frédéric, a rapporté à la Princeſſe ce qu'il vous a entendu dire dans un moment où vous vous croyiez ſeul.

LELIO.

Eh, qu'a-t-il rapporté ?

HORTENSE.

Que vous aimiez certaine Dame ; que vous aviez peur que la Princeſſe ne vous l'eût vû regarder pendant la fête, & ne vous l'otât ſi elle ſavoit que vous l'aimiez.

LELIO.

Et cette Dame l'a-t-on nommée ?

HORTENSE.

Non : mais apparemment on la connoît bien, & voilà l'obligation que vous avez à Frédéric, dont les préſens ont corrompu votre Valet.

ARLEQUIN.

Oui, c'eſt fort bien dit, il m'a corrompu ; j'avois le cœur plus net qu'une perle ; j'étoit tout-à-fait gentil : mais depuis que je l'ai fréquenté, je vaux moins d'écus que je ne valois de mailles.

FREDERIC, *ſe retirant de ſon abſtraction.*

Oui, Monſieur, je vous l'avouerai encore une fois, j'ai cru bien ſervir l'Etat & la Princeſſe en tâchant d'arrêter votre for-

tune ;

tune : suivez ma conduite, elle me justifie. Je vous ai prié de travailler à me faire premier Ministre, il est vrai : mais quel pouvoit être mon dessein ? suis-je dans un âge à souhaiter un emploi si fatiguant ? Non, Monsieur, trente années d'exercice m'ont rassasié d'Emplois & d'Honneurs : il ne me faut que du repos ; mais je voulois m'assurer de vos idées, & voir si vous aspiriez vous-même au rang que je feignois de souhaiter. J'allois dans ce cas parler à la Princesse, & la détourner, autant que j'aurois pû, de remettre tant de pouvoir entre des mains dangereuses, & tout-à-fait inconnues. Pour achever de vous pénétrer, je vous ai offert ma fille, vous l'avez refusée ; je l'avois prévu, & j'ai tremblé du projet dont je vous ai soupçonné sur ce refus, & du succès que pouvoit avoir ce projet même : car enfin, vous avez la faveur de la Princesse, vous êtes jeune & aimable ; tranchons le mot, vous pouvez lui plaire, & jetter dans son cœur de quoi lui faire oublier ses véritables intérêts & les nôtres, qui étoient qu'elle épousât le Roi de Castille. Voilà ce que j'appréhendois, & la raison de tous les efforts que j'ai faits contre vous ; vous m'avez cru jaloux de vous, quand je n'étois inquiet que pour le bien public. Je ne vous

le reproche pas, les vues jalouſes & ambitieuſes ne ſont que trop ordinaires à mes pareils ; & ne me connoiſſant pas, il vous étoit permis de me confondre avec eux, de méconnoître un zele aſſez rare, qui d'ailleurs ſe montroit par des actions équivoques. Quoi qu'il en ſoit, tout louable qu'il eſt ce zele, je me vois prêt d'en être la victime ; j'ai combattu vos deſſeins, parce qu'ils m'ont paru dangereux : peut-être êtes-vous digne qu'ils réuſſiſſent, & la maniere dont vous en uſerez avec moi dans l'état où je ſuis, l'uſage que vous ferez de votre crédit auprés de la Princeſſe, enfin la deſtinée que j'éprouverai, décidera de l'opinion que je dois avoir de vous. Si je péris après d'auſſi louables intentions que les miennes, je ne me ſerai point trompé ſur votre compte, je périrai du moins avec la conſolation d'avoir été l'ennemi d'un homme qui en effet n'étoit pas vertueux. Si je ne péris pas au contraire, mon eſtime, ma reconnoiſſance & mes ſatisfactions vous attendent.

ARLEQUIN.

Il n'y aura donc que moi qui reſterai un fripon, faute de ſavoir faire une harangue.

LÉLIO, *à Frédéric.*

Je vous sauverai si je puis, Frédéric ; vous me faites du tort : mais l'honnête homme n'est pas méchant, & je ne saurois refuser ma pitié aux opprobres dont vous couvre votre caractere.

FREDERIC.

Votre pitié !.. adieu, Lélio, peut-être à votre tour aurez vous besoin de la mienne. *Il s'en va.*

LELIO, *à Arlequin.*

Va m'attendre.

Arlequin sort en pleurant.

SCENE XIII.

LELIO, HORTENSE.

LELIO.

VOUS l'avez prévu, Madame ; mon amour vous met dans le péril, & je n'ose presque vous regarder.

HORTENSE.

Quoi ! l'on va peut-être me séparer d'avec vous, & vous ne voulez pas me regarder, ni voir combien je vous aime ; montrez-moi du moins combien vous m'aimez ; je veux vous voir.

LÉLIO, *lui baisant la main.*

Je vous adore.

HORTENSE.

J'en dirai autant que vous, si vous le voulez, cela ne tient à rien ; je ne vous verrai plus, je ne me gêne point, je dis tout.

LÉLIO.

Quel bonheur ! mais qu'il est traversé. Cependant, Madame, ne vous allarmez point, je vais déclarer qui je suis à la Princesse & lui avouer....

HORTENSE.

Lui dire qui vous êtes..... je vous le défends, c'est une ame violente, elle vous aime, elle se flattoit que vous l'aimiez, elle vous auroit épousé, tout inconnu que vous lui êtes ; elle verroit à présent que vous lui convenez, vous êtes dans son Palais sans secours, vous m'avez donné votre cœur, tout cela seroit affreux pour elle : vous péririez, j'en suis sûre ; elle est déja jalouse, elle deviendroit furieuse, elle en perdroit l'esprit ; elle auroit raison de le perdre, je le perdrois comme elle, & toute la terre le perdroit : je sens cela, mon amour le dit ; fiez-vous à lui, il vous connoît bien. Se voir enlever un homme com-

me vous ! vous ne savez pas ce que c'est, j'en frémis, n'en parlons plus. Laissez-vous gouverner, réglons-nous sur les événemens, je le veux, peut-être allez-vous être arrêté ; ne restons point ici, je suis mourante de frayeur pour vous. Mon cher Prince, que vous m'avez donné d'amour ! N'importe, je vous le pardonne, sauvez-vous, je vous en promets encore davantage. Adieu, ne restons point à présent ensemble, peut être nous verrons-nous plus libres.

LÉLIO.

Je vous obéis : mais si l'on s'en prend à vous, vous devez me laisser faire.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HORTENSE, *seul.*

LA Princesse m'envoye chercher ; que je crains la conversation que nous aurons ensemble ! que me veut-elle ? auroit-elle encore découvert quelque chose : il a fallu me servir d'Arlequin, qui m'a paru fidele. On n'a permis qu'à lui de voir Lélio, m'auroit-il trahi ? l'auroit-on surpris ? Voici quelqu'un, retirons-nous ; c'est peut-être la Princesse, & je ne veux pas qu'elle me voie dans ce moment-ci.

SCENE II.

ARLEQUIN, LISETTE.

LISETTE.

IL semble que vous vous défiez de moi, Arlequin, vous ne m'apprenez rien de ce qui vous regarde : la Princesse vous a envoyé tantôt chercher, est-elle encore fachée contre nous ? qu'a-t-elle dit ?

ARLEQUIN.

D'abord elle ne m'a rien dit, elle m'a regardé d'un air suffisant : moi, la peur m'a pris, je me tenois comme cela tout dans un tas ; ensuite elle m'a dit, approche : j'ai donc avancé un pied, & puis un autre pied, & puis un troisieme pied, & de pied en pied je me suis trouvé vers elle mon chapeau sur mes deux mains.

LISETTE.

Après...

ARLEQUIN.

Après nous sommes entrés en conversation ; elle m'a dit, veux-tu que je te pardonne ce que tu as fait ; tout comme

il vous plaira, ai-je dit, je n'ai rien à vous commander, ma bonne Dame : elle a répondu, va-t-en dire à Hortense que ton Maître, à qui on t'a permis de parler, t'a donné en secret ce billet pour elle, tu me rapporteras sa réponse. Madame, dormez en repos, & tenez-vous gaillarde : vous voyez le premier homme du monde pour donner une bourde, vous ne la donneriez pas mieux que moi ; car je mens à faire plaisir, foi de garçon d'honneur.

LISETTE.

Vous avez pris le billet ?

ARLEQUIN.

Oui bien promptement.

LISETTE.

Et vous l'avez porté à Hortense ?

ARLEQUIN.

Oui : mais la prudence m'a pris, & j'ai fait une réflexion : j'ai dit, par la mardi, c'est que cette Princesse avec Hortense veut éprouver si je serai encore un coquin.

LISETTE.

Hé bien à quoi vous a conduit cette réflexion-là ? avez-vous dit à Hortense que ce billet venoit de la Princesse, & non pas de Monsieur Lélio ?

ARLEQUIN.

Vous l'avez deviné, ma Mie.

LISETTE.

LISETTE.

Et vous croyez qu'Hortense est de concert avec la Princesse, & qu'elle lui rendra compte de votre sincérité ?

ARLEQUIN.

Et quoi donc ? elle ne l'a pas dit : mais plus fin que moi n'est pas bête.

LISETTE.

Qu'a-t-elle répondu à votre message ?

ARLEQUIN.

Oh, elle a voulu m'enjoler, en me disant que j'étois un honnête garçon : ensuite elle a fait semblant de griffonner un papier pour Monsieur Lélio.

LISETTE.

Qu'elle vous a recommandé de lui rendre.

ARLEQUIN.

Oui, mais il n'aura pas besoin de lunettes pour le lire, c'est encore une attrape qu'on me fait.

LISETTE.

Et qu'en ferez-vous donc ?

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien ; mon cœur est dans l'embarras là-dessus.

LISETTE.

Il faut absolument le remettre à la Princesse, Arlequin, n'y manquez pas ; son intention n'étoit pas que vous avouassiez

que ce billet venoit d'elle : par bonheur que votre aveu n'a servi qu'à persuader à Hortense qu'elle pouvoit se fier à vous ; peut-être même ne vous auroit-elle pas donné un billet pour Lélio sans cela ; votre imprudence a réussi, mais encore une fois, remettez la réponse à la Princesse, elle ne vous pardonnera qu'à ce prix.

ARLEQUIN.

Votre foi ?

LISETTE.

J'entens du bruit, c'est peut-être elle qui vient pour vous le demander. Adieu, vous me direz ce qui en sera arrivé.

SCENE III.

ARLEQUIN, LA PRINCESSE.

ARLEQUIN.

TANTOT on vouloit m'emprisonner pour une fourberie ; & à cette heure pour une fourberie on me pardonne. Quel galimathias que l'honneur de ce pays-ci !

LA PRINCESSE.

As-tu vû Hortense ?

ARLEQUIN.

Oui, Madame, je lui ai menti, suivant votre ordonnance.

LA PRINCESSE.

A-t-elle fait réponse ?

ARLEQUIN.

Notre tromperie va à merveille, j'ai un billet doux pour Monsieur Lélio.

LA PRINCESSE.

Juste Ciel ! donne vîte & retire-toi.

ARLEQUIN, *après avoir fouillé dans toutes ses poches, les vuide, & en tire toutes sortes de brimborions.*

Ah ! le maudit Tailleur ! qui m'a fait des poches percées. Vous verrez que la Lettre aura passé par ce trou-là. Attendez, attendez, j'oubliois une poche, la voilà. Non, peut-être que je l'aurai oubliée à l'Office, où j'ai été pour me rafraîchir.

LA PRINCESSE.

Vas la chercher, & me l'apporte sur le champ.

SCENE IV.

LA PRINCESSE.

INDIGNE amie tu lui fais réponſe, & me voici convaincue de ta trahiſon ; tu ne l'aurois jamais avoué ſans ce malheureux ſtratagême qui ne m'inſtruit que trop. Allons, pourſuivons mon projet, privons l'ingrat de ſes honneurs, qu'il ait la douleur de voir ſon ennemi en ſa place, promettons ma main au Roi de Caſtille, & puniſſons après les deux perfides de la honte dont ils me couvrent. La voici, contraignons-nous en attendant le billet qui doit la convaincre.

SCENE V.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

HORTENSE.

JE me rends à vos ordres, Madame, on m'a dit que vous vouliez me parler.

LA PRINCESSE.

Vous jugez bien que dans l'état où je ſuis,

j'ai besoin de consolation, Hortense; & ce n'est qu'à vous seule à qui je puisse ouvrir mon cœur.

HORTENSE.

Hélas! Madame, je n'ose vous assurer que vos chagrins sont les miens.

LA PRINCESSE, *à part.*

Je le sais bien, perfide.... *haut.* Je vous ai confié mon secret comme à la seule amie que j'ai au monde; Lélio ne m'aime point, vous le savez.

HORTENSE.

On auroit de la peine à se l'imaginer, & à votre place, je voudrois encore m'éclaircir; il entre peut-être dans son cœur plus de timidité que d'indifférence.

LA PRINCESSE.

De la timidité, Madame! votre amitié pour moi vous fournit des motifs de consolation bien foibles, ou vous êtes bien distraite.

HORTENSE.

On ne peut être plus attentive que je le suis, Madame.

LA PRINCESSE.

Vous oubliez pourtant les obligations que je vous ai: lui, n'oser me dire qu'il m'aime! eh, ne l'avez-vous pas informé de ma part des sentimens que j'avois pour lui?

HORTENSE.

J'y pensois tout-à-l'heure, Madame : mais je crains de l'en avoir mal informé. Je parlois pour une Princesse ; la matiere étoit délicate, je vous aurai peut-être un peu trop ménagée, je me serai expliquée d'une maniere obscure, Lélio ne m'aura pas entendue, & ce sera ma faute.

LA PRINCESSE.

Je crains à mon tour que votre ménagement pour moi n'ait été plus loin que vous ne dites : peut-être ne l'avez-vous pas entretenu de mes sentimens ; peut-être l'avez-vous trouvé prévenu pour une autre ; & vous qui prenez à mon cœur un intérêt si tendre, si généreux, vous m'avez fait un mystere de tout ce qui s'est passé : c'est une discrétion prudente, dont je vous crois très-capable.

HORTENSE.

Je lui ai dit que vous l'aimiez, Madame, soyez-en persuadée.

LA PRINCESSE.

Vous lui avez dit que je l'aimois, & il ne vous a pas entendue, dites-vous ! ce n'est pourtant pas s'expliquer d'une maniere énigmatique : je suis outrée, je suis trahie, méprisée, & par qui, Hortense ?

HORTENSE.

Madame, je puis vous être importune en ce moment-ci, je me retirerai si vous voulez.

LA PRINCESSE.

C'est moi qui vous suis à charge, notre conversation vous fatigue, je le sens bien: mais cependant restez, vous me devez un peu de complaisance.

HORTENSE.

Hélas! Madame, si vous lisiez dans mon cœur, vous verriez combien vous m'inquiétez.

LA PRINCESSE, *à part.*

Ah! je n'en doute pas... Arlequin ne vient point... *haut.* Calmez cependant vos inquiétudes sur mon compte: ma situation est triste, à la vérité, j'ai été le jouet de l'ingratitude & de la perfidie; mais j'ai pris mon parti, il ne me reste plus qu'à découvrir ma rivale, & cela va être fait; vous auriez pû me la faire connoître, sans doute, mais vous la trouvez trop coupable, & vous avez raison.

HORTENSE.

Votre rivale! mais en avez-vous une, ma chere Princesse? Ne seroit-ce pas moi que vous soupçonneriez encore? parlez-moi franchement, c'est moi, vos soup-

çons continuent. Lélio, dissez-vous tantôt, m'a regardée pendant la fête, Arlequin en dit autant, vous me condamnez là-dessus, vous n'envisagez que moi : voilà comment l'amour juge. Mais mettez-vous l'esprit en repos, souffrez que je me retire comme je le voulois. Je suis prête à partir tout à l'heure, indiquez-moi l'endroit où vous voulez que j'aille, ôtez-moi la liberté, s'il est nécessaire, rendez-la ensuite à Lélio, faites-lui un accueil obligeant, rejettez sa détention sur quelques faux avis, montrez-lui dès aujourd'hui plus d'estime, plus d'amitié que jamais, & de cette amitié qui le frappe, qui l'avertisse de vous étudier ; & dans trois jours, dans vingt-quatre heures peut-être saurez-vous à quoi vous en tenir avec lui ; vous voyez comment je m'y prends avec vous, voilà de mon côté tout ce que je puis faire. Je vous offre tout ce qui dépend de moi pour vous calmer, bien mortifiée de n'en pouvoir faire davantage.

LA PRINCESSE.

Non, Madame, la vérité même ne peut s'expliquer d'une maniere plus naïve. Et que feroit-ce donc que votre cœur, si vous étiez coupable après cela ? Calmez-vous, j'attends des preuves inconteſtables de vo-

tre innocence ; à l'égard de Lélio, je donne sa place à Frédéric, qui n'a péché, j'en suis sûre, que par excès de zele. Je l'ai envoyé chercher, & je veux le charger du soin de mettre Lélio où il ne pourra me nuire ; il m'échapperoit s'il étoit libre, & me rendroit la fable de toute la terre.

HORTENSE.

Ah ! voilà d'étranges résolutions, Madame.

LA PRINCESSE.

Elles sont judicieuses.

SCENE VI.

LA PRINCESSE, HORTENSE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MADAME ; c'est-là le billet que Madame Hortense m'a donné..... la voilà pour le dire elle-même.

HORTENSE.

Oh Ciel !

LA PRINCESSE.

Va-t-en. *Il s'en va.*

HORTENSE.

Souvenez-vous que vous êtes généreuse.

LA PRINCESSE *lit.*

« Arlequin est le seul par qui je puisse » vous avertir de ce que j'ai à vous dire, » tout dangereux qu'il est peut être de s'y » fier ; il vient de me donner une preuve » de fidélité, sur laquelle je crois pouvoir » hasarder ce billet pour vous, dans le » péril où vous êtes. Demandez à parler à » la Princesse, plaignez-vous avec dou- » leur de votre situation, calmez son cœur, » & n'oubliez rien de ce qui pourra lui » faire espérer qu'elle touchera le vôtre..... » Devenez libre, si vous voulez que je vi- » ve ; fuyez après, & laissez à mon amour » le soin d'assurer mon bonheur & le vô- » tre ».

LA PRINCESSE *continue.*

Je ne sais où j'en suis.

HORTENSE.

C'est lui qui m'a sauvé la vie.

LA PRINCESSE.

Et c'est vous qui m'arrachez la mienne. Adieu, je vais me résoudre à ce que je dois faire.

HORTENSE.

Arrêtez un moment, Madame, je suis moins coupable que vous ne pensez.....

Elle fuit... elle ne m'écoute point : cher Prince, qu'allez-vous devenir ?... je me meurs, c'eſt moi, c'eſt mon amour qui vous perd ! mon amour ! ah juſte Ciel ! mon ſort ſera-t-il de vous faire périr ? cherchons-lui par tout du ſecours. Voici Frédéric ; eſſayons de le gagner lui-même.

SCENE VII.

FREDERIC, HORTENSE.

HORTENSE.

SEIGNEUR, je vous demande un moment d'entretien.

FREDERIC.

J'ai ordre d'aller trouver la Princeſſe, Madame.

HORTENSE.

Je le ſais, & je n'ai qu'un mot à vous dire. Je vous apprends que vous allez remplir la place de Lélio.

FREDERIC.

Je l'ignorois : mais ſi la Princeſſe le veut, il faudra bien obéir.

HORTENSE.

Vous haïssez Lélio, il ne mérite plus votre haine, il est à plaindre aujourd'hui.

FREDERIC.

J'en suis fâché, mais son malheur ne me surprend point; il devoit même lui arriver plutôt: sa conduite étoit si hardie....

HORTENSE.

Moins que vous ne croyez, Seigneur; c'est un homme estimable, plein d'honneur.

FREDERIC.

A l'égard de l'honneur, je n'y touche pas, j'attends toujours à la derniere extrêmité pour décider contre les gens là-dessus.

HORTENSE.

Vous ne le connoissez pas; soyez persuadé qu'il n'avoit nulle intention de vous nuire.

FREDERIC.

J'aurois besoin pour cet article-là d'un peu plus de crédulité que je n'en ai, Madame.

HORTENSE.

Laissons donc cela, Seigneur; mais me croyez-vous sincere?

FREDERIC.

Oui, Madame, très-sincere, c'est un titre que je ne pourrois vous disputer sans

injuſtice ; tantôt quand je vous ai demandé votre protection, vous m'avez donné des preuves de franchiſe qui ne ſouffrent pas un mot de replique.

HORTENSE.

Je vous regardois alors comme l'auteur d'une intrigue qui m'étoit fâcheuſe : mais achevons. La Princeſſe a des deſſeins contre Lélio, dont elle doit vous charger : détournez-la de ces deſſeins, obtenez d'elle que Lélio ſorte dès à préſent de ſes Etats ; vous n'obligerez point un ingrat : ce ſervice que vous lui rendrez, que vous me rendrez à moi-même, le fruit n'en ſera pas borné pour vous au ſeul plaiſir d'avoir fait une bonne action ; je vous en garantis des récompenſes au-deſſus de ce que vous pourriez vous imaginer, & telles enfin que je n'oſe vous le dire.

FREDERIC.

Des récompenſes, Madame ! quand j'aurois l'ame intereſſée, que pourrois-je attendre de Lélio ? mais graces au Ciel je n'envie ni ſes biens, ni ſes emplois : ſes emplois j'en accepterai l'embarras, s'il le faut, par dévouement aux intérêts de la Princeſſe ; à l'égard de ſes biens, l'acquiſition en a été trop rapide & trop aiſée à faire, je n'en voudrois pas, quand il ne tiendroit

qu'à moi de m'en saisir, je rougirois de les mêler avec les miens ; c'est à l'Etat à qui ils appartiennent, & c'est à l'Etat à les reprendre.

HORTENSE.

Ah Seigneur ! que l'Etat s'en saisisse, de ces biens dont vous parlez, si on les lui trouve.

FREDERIC.

Si on les lui trouve ? c'est fort bien dit ; Madame ; car les aventuriers prennent leurs mesures : il est vrai que lorsque l'on les tient, on peut les engager à révéler leur secret.

HORTENSE.

Si vous saviez de qui vous parlez, vous changeriez bien de langage ; je n'ose en dire plus, je jetterois peut-être Lélio dans un nouveau péril. Quoi qu'il en soit, les avantages que vous trouveriez à le servir, n'ont point de rapport à sa fortune présente ; ceux dont je vous entretiens, sont d'une autre sorte, & bien supérieurs, je vous le répéte, vous ne ferez jamais rien qui puisse vous en apporter de si grands, je vous en donne ma parole ; croyez-moi, vous m'en remercierez.

FREDERIC.

Madame, modérez l'intérêt que vous

prenez à lui ; supprimez des promesses dont vous ne remarquez pas l'excès, & qui se décréditent d'elles-mêmes. La Princesse a fait arrêter Lélio, & elle ne pouvoit se déterminer à rien de plus sage ; si avant que d'en venir là, elle m'avoit demandé mon avis ; ce qu'elle a fait, j'aurois crû, je vous jure, être obligé en conscience de lui conseiller de le faire ; cela posé, vous voyez quel est mon devoir dans cette occasion-ci, Madame, la conséquence est aisée à tirer.

HORTENSE.

Très-aisée, Seigneur Frédéric, vous avez raison ; dès que vous me renvoyez à votre conscience, tout est dit ; je sais quelle espece de devoirs sa délicatesse peut vous dicter.

FREDERIC.

Sur ce pied-là, Madame, loin de conseiller à la Princesse de laisser échapper un homme aussi dangereux que Lélio, & qui pourroit le devenir encore, vous approuverez que je lui montre la nécessité qu'il y a de m'en laisser disposer d'une maniere qui sera douce pour Lélio, & qui pourtant remédiera à tout.

HORTENSE.

Qui remédiera à tout..... (*à part.*) Le

scélérat ! *haut.* Je suis curieuse, Seigneur Frédéric, de savoir par quelles voies vous rendriez Lélio suspect ; voyons de grace jusqu'où l'industrie de votre iniquité pourroit tromper la Princesse sur un homme aussi ennemi du mal que vous l'êtes du bien ; car voilà son portrait & le vôtre.

FREDERIC.

Vous vous emportez sans sujet, Madame ; encore une fois cachez vos chagrins sur le sort de cet inconnu, ils vous feroient tort, & je ne voudrois pas que la Princesse en fût informée. Vous êtes du sang de nos Souverains ; Lélio travailloit à se rendre maître de l'Etat, son malheur vous consterne : tout cela ameneroit des réflexions qui pourroient vous embarrasser.

HORTENSE.

Allez, Frédéric, je ne vous demande plus rien, vous êtes trop méchant pour être à craindre ; votre méchanceté vous met hors d'état de nuire à d'autres qu'à vous-même ; à l'égard de Lélio, sa destinée, non plus que la mienne, ne relevera jamais de la lâcheté de vos pareils.

FREDERIC.

Madame, je crois que vous voudrez bien me dispenser d'en écouter davantage ;

ge ; je puis me passer de vous entendre achever mon éloge. Voici Monsieur l'Ambassadeur, & vous me permettrez de le joindre.

SCENE VIII.

L'AMBASSADEUR, HORTENSE, FREDERIC.

HORTENSE.

IL me fera raison de vos refus. Seigneur, daignez m'accorder une grace, je vous la demande avec la confiance que l'Ambassadeur d'un Roi si vanté, me paroît mériter. La Princesse est irritée contre Lélio ; elle a dessein de le mettre entre les mains du plus grand ennemi qu'il ait ici, c'est Frédéric. Je réponds cependant de son innocence : vous en dirai-je encore plus, Seigneur ? Lélio m'est cher ; c'est un aveu que je donne au péril où il est, le tems vous prouvera que j'ai pû le faire. Sauvez Lélio, Seigneur, engagez la Princesse à vous le confier, vous serez charmé de

l'avoir servi quand vous le connoîtrez, & le Roi de Castille même vous saura gré du service que vous lui rendrez.

FREDERIC.

Dès que Lélio est désagréable à la Princesse, & qu'elle l'a jugé coupable, Monsieur l'Ambassadeur n'ira point lui faire une priere qui lui déplairoit.

L'AMBASSADEUR.

J'ai meilleure opinion de la Princesse; elle ne désapprouvera pas une action qui d'elle-même est louable. Oui, Madame, la confiance que vous avez en moi, me fait honneur, je ferai tous mes efforts pour la rendre heureuse.

HORTENSE.

Je vois la Princesse qui arrive, & je me retire, sûre de vos bontés.

SCENE IX.

LA PRINCESSE, FREDERIC, L'AMBASSADEUR.

LA PRINCESSE.

Qu'on dise à Hortense de venir, & qu'on amene Lélio.

L'AMBASSADEUR.

Madame, puis-je espérer que vous voudrez bien obliger le Roi de Castille? Ce Prince, en me chargeant des intérêts de son cœur auprès de vous, m'a recommandé encore d'être secourable à tout le monde; c'est donc en son nom que je vous prie de pardonner à Lélio les sujets de colere que vous pouvez avoir contre lui: quoiqu'il ait mis quelque obstacle aux desirs de mon Maître, il faut que je lui rende justice; il m'a paru très-estimable, & je saisis avec plaisir l'occasion qui s'offre de lui être utile.

FREDERIC.

Rien de plus beau que ce que fait Monsieur l'Ambassadeur pour Lélio, Madame; mais je m'expose encore à vous dire qu'il

y a du risque à le rendre libre.

L'AMBASSADEUR.

Je le crois incapable de rien de criminel.

LA PRINCESSE.

Laissez-nous, Frédéric.

FREDERIC.

Souhaitez-vous que je revienne, Madame ?

LA PRINCESSE.

Il n'est pas nécessaire.

SCENE X.

L'AMBASSADEUR

LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

LA priere que vous me faites, auroit suffi, Monsieur, pour m'engager à rendre la liberté à Lélio, quand même je n'y aurois pas été déterminée : mais votre recommandation doit hâter mes résolutions, & je ne l'envoie chercher que pour vous satisfaire.

SCENE XI.

LÉLIO, HORTENSE, *entrent,*

LA PRINCESSE.

LÉLIO, je croyois avoir à me plaindre de vous : mais je me suis détrompée. Pour vous faire oublier le chagrin que je vous ai donné, vous aimez Hortense, elle vous aime, & je vous unis ensemble. *A l'Ambassadeur.* Pour vous, Monsieur, qui m'avez priée si généreusement de pardonner à Lélio, vous pouvez informer le Roi votre Maître, que je suis prête à recevoir sa main, & lui donner la mienne ; j'ai grande idée d'un Prince qui sait se choisir des Ministres aussi estimables que vous l'êtes, & son cœur....

L'AMBASSADEUR.

Madame, il ne me siéroit pas d'en entendre davantage, c'est le Roi de Castille lui-même qui reçoit le bonheur dont vous le comblez.

LA PRINCESSE.

Vous, Seigneur! ma main est bien dûe

à un Prince qui la demande d'une maniere si galante & si peu attendue.

LELIO.

Pour moi, Madame, il ne me reste plus qu'à vous jurer une reconnoissance éternelle. Vous trouverez dans le Prince de Leon tout le zele qu'il eut pour vous en qualité de Ministre : je me flatte qu'à son tour le Roi de Castille voudra bien accepter mes remercimens.

LE ROI DE CASTILLE.

Prince, votre rang ne me surprend point, il répond aux sentimens, que vous m'avez montrés.

LA PRINCESSE, *à Hortense.*

Allons, Madame ; de si grands événemens méritent bien qu'on se hâte de les terminer.

ARLEQUIN.

Pourtant sans moi, il y auroit eu encore du tapage.

LELIO.

Suis-moi, j'aurai soin de toi.

Fin du dernier Acte.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, la Comédie intitulée, *Le Prince Traveſti*, ou l'*Illuſtre Aventurier*, qui peut être imprimée. A Paris le 2 Mars 1727.

Signé, BLANCHARD.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le Nouveau Théâtre Italien* : j'ai examiné en particulier les différentes Piéces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce trois Novembre mil ſept cent vingt-huit.

Signé, DANCHET.

R572-469 v.1

564.3 W44 1412
N. C.